

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

FRANÇOISE-MADELEINE DE CHAUGY

ET LA

TRADITION SALÉSIENNE AU XVII^e SIÈCLE

PAR

ERNESTINE LECOUTURIER

* *

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE

DE

FRANÇOISE-MADELEINE DE CHAUGY

PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET GAY

3, RUE GARANCIÈRE, 3

1933

Tous droits réservés.

*Thèse Caen
1933.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

THÈSE POUR LE DOCTORAT ES-LETTRES

FRANÇOISE-MADELEINE DE CHAUGY

ET LA

TRADITION SALÉSIENNE AU XVII^e SIÈCLE

**

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE

DE

FRANÇOISE-MADELEINE DE CHAUGY

DU MÊME AUTEUR

FRANÇOISE-MADELEINE DE CHAUGY ET LA TRADITION SALÉSIENNE
AU XVII^e SIÈCLE : * Françoise-Madeleine de Chaugy et la Vi-
sitation après la mort de sainte Chantal (*Bloud et Gay*).

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

FRANÇOISE-MADELEINE DE CHAUGY

ET LA

TRADITION SALÉSIENNE AU XVII^e SIÈCLE

PAR

ERNESTINE LECOUTURIER

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE

DE

FRANÇOISE-MADELEINE DE CHAUGY

PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET GAY

3, RUE GARANCIÈRE, 3

1933

Tous droits réservés.

* 33585

THESE POUR LE DOCTORAT ES LETTRES

FRANÇOISE-MADEMOISELLE DE CHADY

TRADITION SALESMEUSE AU XVII. SIÈCLE



LEUVRE CITÉRIALE

FRANÇOISE-MADEMOISELLE DE CHADY

LEUVRE CITÉRIALE

2. 17. 17. 17.

1717

2. 17. 17. 17.

AVANT-PROPOS

L'œuvre littéraire que je me propose d'étudier dans cet ouvrage est peu connue du public. Celui-ci en a profité, pourtant, plus qu'il ne le pense. Presque tout ce qu'il sait de Jeanne-Françoise Frémyot, baronne de Chantal, de ses premières relations avec François de Sales, évêque de Genève, et des origines de la Visitation lui vient, par voie plus ou moins directe, des mémoires, biographies et autres chroniques composées par Françoise-Madeleine de Chaugy, secrétaire de la sainte.

Plusieurs de ces travaux, pillés, exploités par ceux qui eurent l'avantage d'en pouvoir compulser les manuscrits, ne furent longtemps connus qu'à travers les remaniements que leur faisaient subir des auteurs qui, parfois, les publiaient sous leur propre nom. Grâce aux soins des visitandines, quelques-uns nous sont enfin livrés dans leur forme originale, *mais non pas tous*. Par contre, les ouvrages qui parurent dès le ^{xvii}^e siècle sous le nom de Françoise-Madeleine de Chaugy ne lui appartiennent que dans une mesure relative. D'autres, parmi ses écrits, n'ont jamais été imprimés et nous parviennent sous forme d'extraits tirés des manuscrits authentiques. Enfin, certaines de ses chroniques ont été le point de départ et l'embryon de publications plus importantes qui sont aujourd'hui entre nos mains et dans lesquelles il convient de retrouver sa trace.

Déterminer, dans cet ensemble assez confus, ce qui appartient en propre à Françoise-Madeleine de Chaugy, refaire la genèse des œuvres, l'histoire de leur composition, de leur publication, des transformations et remaniements dont elles ont été

l'objet, en analyser le contenu, tel est le travail qui s'imposait d'abord. A cet exposé bibliographique, base indispensable de toute critique littéraire, j'ai consacré une partie importante de cet ouvrage.

A mesure que j'ai démêlé et précisé la part rigoureusement attribuable à la mère de Chaugy dans cet ensemble de travaux qui ressortissent à peu près tous à la chronique ou à la biographie, il m'est apparu que, à l'exception des Mémoires sur sainte Chantal, c'est par le fond bien plus que par la forme que cette œuvre garde quelque valeur. Du point de vue littéraire, elle serait pour une bonne part négligeable si elle n'offrait par ailleurs un intérêt capital : celui d'informer le lecteur sur la spiritualité salésienne dont elle illustre brillamment la doctrine. C'est ce que je m'attache à montrer dans la seconde partie de cet ouvrage, réservant à une troisième l'étude de la langue et du style de l'écrivain.

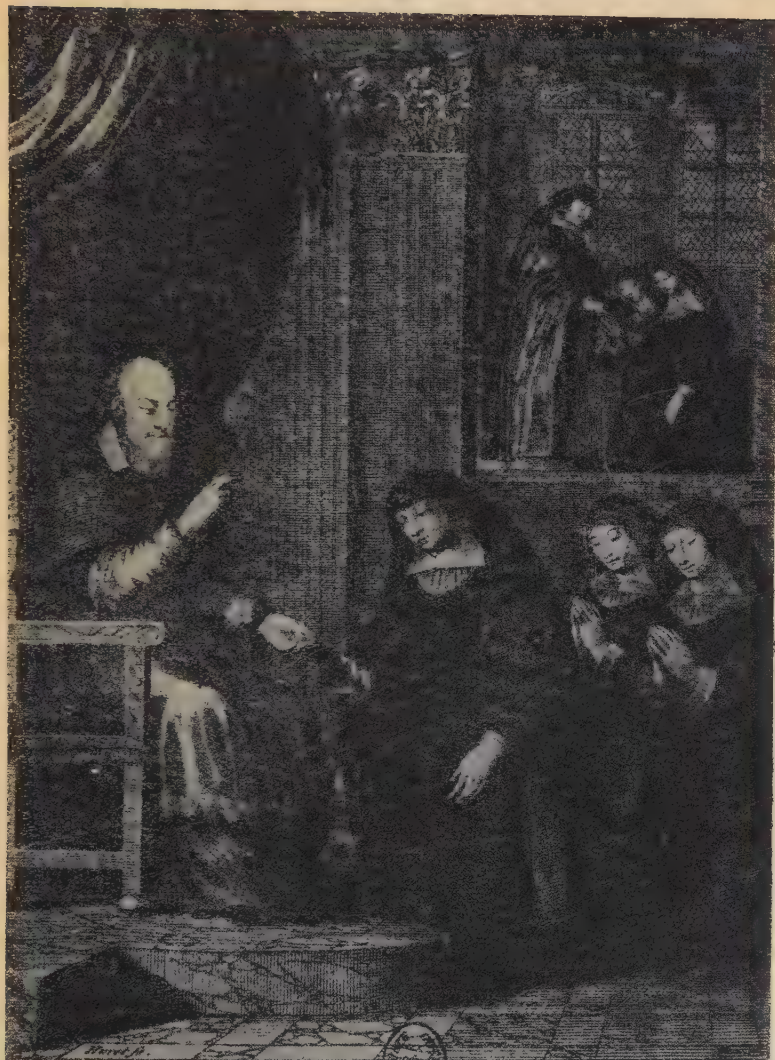
Parce que cette œuvre est peu connue et, pour une part assez considérable, inaccessible à la majorité des lecteurs qui ne peuvent s'en procurer les rarissimes exemplaires, j'ai cru devoir citer abondamment les pages susceptibles de les intéresser ainsi que les textes propres à justifier mon argumentation. Il m'a semblé qu'ils apparaîtraient plus vivants et plus probants, ainsi présentés en cours d'analyse, que s'ils étaient rejetés en appendice et sous forme d'extraits à la fin du livre, étant donné, d'autre part, qu'en dehors des textes déjà réédités par les Visitandines, aucun ne m'a paru capable, même reproduit dans son entier, de donner à *lui seul* une juste idée du talent de Françoise de Chaugy et de l'intérêt qui s'attache à son œuvre.

Ce volume fait suite à mon livre sur *Françoise-Madeleine de Chaugy et la Visitation après la mort de sainte Chantal*. Le lecteur trouvera dans ce premier tome les indications historiques susceptibles de l'aider à situer dans leur cadre les écrits dont je retrace ici la genèse. Il y pourra lire également les détails biographiques propres à le renseigner sur Françoise de Chaugy, ses origines, son milieu, ses conditions de travail. Je n'y reviendrai pas dans le présent ouvrage qui est écrit en fonction du précédent et le suppose connu.

Pour la bibliographie, je renvoie de même le lecteur à ce premier tome.

Il me reste un mot à dire touchant la correspondance de la

mère de Chaugy. Je n'ai pas cru devoir la faire entrer en ligne de compte dans son œuvre littéraire. Celles de ses lettres qui nous sont parvenues, lettres que j'ai largement utilisées et citées dans sa biographie, ont presque uniquement trait à la canonisation de saint François de Sales, aux affaires de la Visitation ou à des épreuves personnelles. Leur intérêt est d'un autre ordre. Je l'ai montré dans le premier volume de cet ouvrage et n'y reviendrai pas ici.



suivez ce chemin, ma très chère fille. Et faites tenir aux ames que Dieu
destine de toute éternité à ce bon heur. le B. H. F. de Salles

PREMIÈRE PARTIE

LES ŒUVRES

CHAPITRE PREMIER

Les trois grains de froment

Parmi les touristes qui, chaque année, visitent le pittoresque et riant Annecy, nombreux sont les pèlerins ou les curieux qui gravissent les pentes abruptes du Crêt du Maure pour se rendre au sanctuaire où reposent les châsses vénérées de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal.

Sur le flanc vert sombre de la montagne, la basilique, toute blanche et neuve, se profile, attirant les regards et stimulant le courage du marcheur un peu essoufflé qu'elle appelle. Adossée au nouveau monastère de la Visitation dont les murs de clôture s'enfoncent solidement dans le versant qu'ils escaladent, elle forme avec lui un ensemble de constructions imposantes qui semblent s'être fixées là pour braver les siècles et offrir aux reliques des saints savoyards, tant de fois expropriées de leur abri, une ultime et splendide demeure.

La piété du chrétien qui en franchit le seuil trouve à se satisfaire au pied des châsses bénies ; le goût de l'artiste est flatté peut-être par la splendeur des marbres et des ors ; mais le cœur amoureux du passé salésien, sur ces pierres cherche en vain sa trace. Tout est neuf.

Pour retrouver les vestiges du temps lointain où Monsieur de Genève paissait les brebis du petit Nessy et s'efforçait de rame-

ner au bercail la portion du troupeau séduite par les subtilités de Calvin, pour revoir les lieux sanctifiés où, avec sa fille très aimée, Madame de Chantal, il cultivait les premières fleurs du jardin mystique de la Visitation, quittons ce sanctuaire ; contempons, du haut de l'esplanade, la ville à nos pieds ; à gauche, la plaine qui s'étend vers Genève ; à droite, le lac paisible et sa bordure de montagnes : les yeux de François de Sales et de Jeanne de Chantal s'emplirent de ces spectacles. Redescendons la pente rapide ; parcourons les rues de l'ancienne ville : le souvenir de ces bienheureux nous arrête à chaque pas.

Le temps, qui brise et emporte tant de choses, a, par un rare bonheur, respecté, dans Nessy, tout ce qui fut le cadre et le berceau de la Visitation naissante : ses vieilles maisons, ses voûtes sombres, ses ponts, ses canaux, son massif château, ses rues pittoresques et leurs noms d'autrefois, offrant à l'âme salésienne l'illusion facile de revivre un cher passé.

Elle revoit alors, au soir du 6 juillet 1610, Jeanne de Chantal, Jacqueline Favre et Charlotte de Brécard sortant de la demeure du président Favre, en la rue Sainte-Claire, pour aller s'enfermer dans leur petite maison, au faubourg, afin d'y vivre en une simple et modeste congrégation sous la conduite de Mgr de Genève (1). Trois gentilshommes les accompagnent : ce sont MM. de Sales, frères de l'évêque ; M. de Thorens conduit « sa sainte belle-mère », M. de Boisy mène M^{lle} Favre, et M. de la Thuille donne le bras à M^{lle} de Brécard. « Quantité de peuple » s'est assemblé dans la cour et sur le chemin, leur « criant des adieux et souhaits de bénédiction ». Le petit cortège longe la rue Sainte-Claire et la rue de l'Isle aux lourdes arcades, franchit la porte Perrière, parcourt l'étroit faubourg des Annonciades et arrive à la petite maison de la Galerie, toute proche.

Dans une étroite pièce transformée en chapelle, tant de dames se sont assemblées pour recevoir et « embrasser encore une fois » ces trois élues du Seigneur que celles-ci ont peine à y pénétrer.

(1) De la fondation du monastère d'Annecy, nous avons deux relations : celle de sainte Chantal elle-même que l'on peut lire dans l'édition complète de ses *Œuvres*, par Migne, page 1234, sous ce titre : *Mémoire de la mère de Chantal sur l'établissement de l'Ordre de la Visitation* (tiré, par l'abbé de Baudry, du deuxième procès de canonisation de sainte Chantal, partie compulsoire, folio 243). L'autre relation, beaucoup plus détaillée, est celle de l'*Histoire du premier monastère de la Visitation Sainte-Marie d'Annecy*, par la mère de Chaugy. On la trouve au ms. 2430 de la bibliothèque mazarine. Voir ci-après, page 18 et ss., les observations concernant ce manuscrit.

Elles ont hâte de voir sortir cette foule ; la nuit ayant enfin satisfait leur désir, elles s'enferment « dans leur pauvre mais très aimable et désirée retraite ». « Voici, dit Jeanne de Chantal, le lieu de nos délices et de notre repos ! »

Infimes commencements de si grandes choses !

Elles demeurèrent là « une année entière sans sortir », avec leur bonne tourière, Anne-Jacqueline Coste, et, « dans le bout de l'an », elles se trouvèrent huit, tant de la Savoie que de la Bourgogne. L'on voyait régner, « dans cette petite communauté, une ferveur d'exactitude à l'observance, un recueillement et esprit d'oraison, une candeur et une innocence enfantine, avec une suavité, douceur et sainte joie en [la] conversation et un si grand amour d'union... que c'était... un paradis de délices d'être là-dedans ». Mgr de Genève « visitait souvent » ses chères filles, les « confessait tous les quinze jours » et leur faisait de « petites conférences spirituelles » pour leur « enseigner la perfection, donnant à chacune la pratique de quelques vertus, selon [ses] besoins ».

Sur la fin de l'année, il vint examiner ces trois premières novices pour la profession et les « trouva fermes au désir de persévérer au service de Dieu en cette manière de vie ». Le jour « assigné » pour cette profession étant arrivé, raconte la mère de Chantal, « le bienheureux prélat vint dès le matin... ; l'on voyait reluire sur sa bénigne face une sainte joie mêlée d'une majesté et gravité tout extraordinaire. Il se revêtit pontificalement et, s'étant assis dans une chaire, nous fit un sermon admirable. Nous étant rangées devant lui dans le presbytère et assises à terre, il compara ces trois chères âmes aux trois grains de froment qui furent portés par hasard en certaine province où, jusques alors, il n'y en avait point eu ; ils furent jetés en terre, et ces trois grains multiplièrent en telle sorte que, dans peu d'années, tout le pays fut abondant en froment. « Ainsi, dit-il, par esprit de prophétie, nous verrons, comme j'espère, que ces trois petites âmes, que la Providence de Dieu a semées ici comme en un petit coin de la terre, multiplieront sans nombre et que sa divine miséricorde les bénira d'une grande postérité et sera glorifiée en icelle. » (1)

Et la moisson leva...

(1) Tous ces détails sont empruntés au *Mémoire de la mère de Chantal*. Cf. p. 2, note 1.

Et quand elle eut levé, la mère de Chantal, qui, par humilité, avait gardé toutes ces choses dans son cœur, n'en ayant écrit qu'un petit et modeste compte rendu, comprit que, pour la gloire de Dieu, pour l'honneur du bienheureux François de Sales et pour l'édification de ses filles, il fallait conserver des mémoires plus amples de ces commencements. Alors elle passa la plume à Françoise de Chaugy pour être l'annaliste de ces temps mémorables.

CHAPITRE II

La formation de l'annaliste.

Entrée au cloître en 1628, Françoise-Madeleine de Chaugy n'a passé que dix-huit ans dans le monde. Sa jeunesse s'est écoulée en province : soit à la campagne, dans les résidences de Cuzy et d'Alone, entre les travaux et les passe-temps de la vie de château, soit à Moulins, chez le maréchal de Saint-Géran, son oncle, ou bien à Autun, parmi les relations des familles de Chaugy et de Toulonjon, et peut-être à Blois, dans l'entourage de Marie de Médicis exilée (1).

Ce milieu provincial, dont elle se sépare jeune encore, a vu finir la Ligue et verra poindre la Fronde. Les individualités y sont nettement affirmées, les caractères virils, les tempéraments ardents ; la pensée reste forte, la langue drue et pleine de verveur. Déjà, pourtant, dans ce milieu, s'infiltrèrent des courants nouveaux. Après les tristesses et les violentes secousses des guerres de religion, la vie de société aspire à se développer, les relations mondaines se font plus fréquentes, les mœurs s'affinent, les sentiments s'épurent. Aux discours amoureux et aux subtilités de l'Astrée, le public s'amuse et s'attarde.

Françoise de Chaugy leur a trouvé des charmes. Instruite tout enfant par un humaniste, l'abbé de Saint-Satur, comme le sera plus tard sa cousine de Sévigné par l'abbé de Coulanges ; initiée à la poésie par Théophile ; proche parente des de la Guiche de Saint-Géran qui fréquentent l'hôtel de Rambouillet ; en relations de voisinage avec Diane de Châteaumorand, elle a pris goût à la littérature de l'époque. Ses dons naturels, sa culture première, sa parenté, l'y portaient comme infailliblement.

(1) Sur la jeunesse et les relations de Jacqueline (en religion Françoise-Madeleine) de Chaugy, cf. *Françoise-Madeleine de Chaugy et la Visitation après la mort de sainte Chantal*, livre premier, ch. I et II.

Son imagination fertile, son attrait pour les plaisirs de l'esprit, son désir de briller en société l'entraînèrent même à s'exercer dans l'art des vers. Précieuse en herbe? Qui sait? Ecrire est pour elle un besoin, un penchant de nature.

Mais, soudain, le cloître l'enlève au monde. M^{lle} de Chaugy n'a guère eu le temps que d'y tailler sa plume et d'y affiner son goût. Entrée à la Visitation à ce moment indécis où la littérature hésite encore entre des courants contraires, Françoise-Madeleine échappe à la souveraineté sociale et littéraire de la vie de salon qui, bientôt, en asservissant l'individu à son profit, va chasser le naturel et guinder les sentiments. Elle emporte, de son terroir, la langue concrète, savoureuse, les images d'un milieu mi-mondain, mi-campagnard et toute la fraîcheur et la spontanéité de ses dons personnels : sa fine émotivité, sa sincérité d'expression, sa naïve simplicité, sa grâce ravissante.

Sur cette riche nature, la spiritualité salésienne, à l'exclusion de toute autre, va fortement marquer son empreinte.

Même avant d'entrer à la Visitation, Françoise de Chaugy s'est trouvée entraînée, par ses alliances de famille, dans le sillage de François de Sales et de Jeanne de Chantal. Tout enfant, elle a reçu la bénédiction du saint chez le maréchal de Saint-Géran et, de cette entrevue, son esprit a gardé l'impérissable souvenir. Ses cousines de la Guiche et de Chastelus ont pris respectivement le voile aux Visitations de Moulins et d'Autun et l'ont mise de bonne heure en relation avec les Filles de Sainte-Marie. Depuis le mariage de son oncle, Antoine de Toulonjon, avec Françoise de Rabutin Chantal, les noms des premières visitandines et leur histoire lui sont devenus familiers. Son esprit a beau s'amuser à la « bagatelle » et son cœur se prendre à aimer, elle a lu l'*Introduction à la Vie dévote* et le *Traité de l'Amour de Dieu* que tout le monde lit dans son entourage.

Plus tard, les tristesses d'un amour déçu amènent la jeune fille à puiser, dans ces ouvrages, mieux qu'une science spéculative. Par eux, elle entrevoit l'excellence de la vie parfaite. Mais, plus heureuse que la baronne de Chantal, elle n'a pas à chercher ses guides pour entrer dans la voie nouvelle où Dieu l'attire. Avant même qu'elle y soit engagée, la sainte passant à Alone chez sa fille y trouve M^{lle} de Chaugy et l'emmène à la Visitation d'Annecy.

A partir de ce moment, Françoise-Madeleine devient et restera toute salésienne. Elle l'est, bien entendu, de par sa qualité de visitandine, mais notons de plus que sa résidence permanente à la Sainte-Source jusqu'à l'âge de cinquante-trois ans exclut de sa formation toute influence étrangère.

Si quelques lectures l'ont initiée aux grands courants mystiques de l'époque, ceux-ci n'ont pas marqué sur elle et n'ont pas pénétré son œuvre. Elle a lu les écrits de « la sainte mère Thérèse » et la Vie du Père Balthazar Alvarez que Jeanne de Chantal recommande à celles de ses filles qui ont besoin d'être éclairées en leurs voies d'oraison, « car c'est un bon livre, quoiqu'il y ait plusieurs chapitres qui ne sont pas pour » les visitandines (1).

Elle a médité les *Œuvres spirituelles* du père dom Sans de Sainte-Catherine que l'on donne aux sœurs dans les premiers jours de leur « solitude ». La mère de Chantal « l'aime fort... et désire fort que les Filles de la Visitation l'aiment » aussi (2), tenant cet auteur pour l'un « des plus expérimentés en la conduite des âmes qui se puisse rencontrer » (3).

La Pratique de la perfection chrétienne, de Rodriguez, les livres du père du Pont et le *Traité de l'Amour de Dieu* du père de Saint-Jure, les œuvres du dominicain Louis de Grenade sont, avec le *Combat spirituel* et les *Méditations* de Bellintani, parmi les écrits spirituels les plus goûtés à la Visitation, sans oublier ceux des Pères Hayneuve et Benoît de Canfeld (4).

Françoise de Chaugy n'a pas ignoré les grandes mystiques du moyen âge, Gertrude, Mechtilde, Julienne, Catherine de Gênes et Catherine de Sienne, non plus que ses propres contemporaines, Marguerite d'Arbouze, Marie de l'Incarnation, Marguerite du Saint-Sacrement (5).

(1) *Œuvres de sainte Chantal*, II, 338, 80, éd. Plon.

(2) *Ib.*, I, 498.

(3) *Lettres de sainte Chantal*, IV, 8.

(4) Cf. *Année Sainte des religieuses de la Visit. Sainte-Marie*, Annecy, Burdet, 1867-1871, III, 768; V, 64, 238; VI, 256; X, 725; *Œuvres de sainte Chantal*, II, 505, 525; III, 322; *Mémoires de la mère de Chaugy*, 548; *Vies de plusieurs supérieures de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie* revues et corrigées par un Père de la Compagnie de Jésus, Anneci, 1693, page 41. Cf. aussi *Rôle des livres du monastère de la Visitation Sainte-Marie de Seyssel*, Arch. dép. de la Haute-Savoie, I. G. 596.

(5) *Lettres de sainte Chantal*, III, 473. — *Les Vies de VII religieuses de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie* par F.-M. de Chaugy, Annessay, 1659, p. 304.

Elle a lu saint Bernard, qu'elle appelle « le grand maître de la mystique » (1), et beaucoup d'autres, sans doute, auxquels on ne trouve point d'allusion sous sa plume. Mais, tous ces auteurs, elle les lit, pour ainsi dire, à travers saint François de Sales, n'y cherchant qu'un complément, une confirmation de la doctrine du bienheureux et un encouragement à la mettre en pratique. En cela, elle est dans l'esprit de la mère de Chantal qui veut par dessus tout que les écrits du Fondateur de la Visitation soient le pain de ses filles et leur nourriture quotidienne.

D'autre part, le séjour prolongé de Françoise de Chaugy au monastère d'Annecy ne lui a pas donné l'occasion d'entrer en rapports suivis avec les initiateurs des grands courants spirituels de l'époque : M. Olier correspond intimement avec la mère Marie-Constance de Bressand (2), le Père Binet avec Anne-Catherine de Beaumont (3), le Père Eudes avec Françoise-Marguerite Patin (4) ; Vincent de Paul dirige les visitandines de Paris ; Bossuet instruit les visitandines de Meaux ; plus tard, le Père de Caussade, celles de Nancy (5). Les confesseurs et directeurs de Françoise-Madeleine de Chaugy seront les pieux chanoines d'Annecy, MM. Michel Favre, Píoton, Truitat ; ses meilleurs amis et confidents : les proches du Bienheureux.

Mais si son horizon, au moins dans les premières années de sa vie religieuse, reste un peu limité, elle a, par contre, l'avantage de se trouver à la source la plus pure et la plus authentique qui

(1) *Les Vies des IV premières Mères de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie* par F.-M. de Chaugy, éd. Poussielgue, 1892, p. 311. C'est toujours d'après cette édition que je citerai cet ouvrage.

(2) La mère de Bressand était supérieure de la Visitation de Nantes. Cf. *Année Sainte*, X, en appendice : vingt-trois lettres de M. Olier à la mère de Bressand. Il lui écrit le 24 février 1639 : « Vous êtes, hors de mon très cher Père [le P. de Condren] l'unique personne à qui je découvre mon âme. Cela est et sera. Je pense ne dire rien à personne quand je vous parle, ce n'est que me parler à moi-même... », *ib.*, p. xxvi. Cf. aussi, *Année Sainte*, XII, p. 706, 710, 715, quelques lettres de M. Olier à la mère Anne-Louise de Marin de Saint-Michel.

(3) Cf., dans Mgr Douais : *La Visitation de Toulouse* (Poussielgue, 1905), les lettres du P. Binet à la mère de Beaumont.

(4) Cf. Boulay : *Vie du vénérable Jean Eudes* (Haton, 1905), tome II, ch. V, et surtout tome II, ch. XII, XXI, XXIV. — *Œuvres complètes du Bienheureux Jean Eudes*, Vannes, Lafolye, 1909, tome X : *Lettres aux religieuses de N.-D. de Charité*, p. 502 et ss.

(5) Cf. *Année Sainte*, IV, 678 à 185 ; V, 151, 162 ; VI, 160, 163 à 167 ; VIII, 788 à 795 ; IX, 143 à 145 ; X, 165 à 173 ; XI, 316 à 318.

soit pour s'instruire et se pénétrer de la doctrine salésienne. Comme toute visitandine, elle lit et médite les écrits du Fondateur de la Visitation, mais elle a de plus l'insigne bonheur de les entendre commenter journellement par la mère de Chantal, leur interprète le plus autorisé.

D'autre part, afin d'aider les sœurs dans les exercices de leur solitude ou retraite annuelle, la fondatrice lui fait dresser, sous son contrôle, une série de *Méditations* extraites des œuvres de Mgr de Genève, « surtout de plusieurs petits mémoires » inédits, écrits de la main de ce bienheureux (1).

Je désire intimement que les filles de la Visitation nourrissent leurs âmes de ce bon et suave pain, écrit la sainte. Notre chère sœur Françoise-Madeleine de Chaugy y travaille fort soigneusement et j'y tiens la main et le revois tant que je puis (2).

Si la mère de Chantal choisit le sujet de ces méditations, elle laisse à la jeune religieuse le soin de compulser elle-même les œuvres du Bienheureux pour en extraire les enseignements touchant la vérité ou la vertu proposées.

Non seulement Françoise-Madeleine de Chaugy s'instruit à fond de la doctrine salésienne, mais elle la voit de ses propres yeux vécue dans toute sa perfection par les premières et plus saintes filles de Monsieur de Genève. Mieux encore, elle devient la secrétaire et la confidente des mères de Chantal, de Châtel et de Blonay ; c'est de leur bouche même qu'elle entend la description des états mystiques auxquels il plaît à Dieu de les élever, jouissant ainsi du privilège incomparable de pouvoir relire, dans le livre vivant des âmes, les pages sublimes du *Traité de l'Amour de Dieu* (3). Enfin, c'est encore sous la dictée des premières mères de l'Ordre, et dans l'abandon familier de leurs conversations journalières, que Françoise de Chaugy s'instruit de l'histoire intime des premières années de la Visitation (4).

Bientôt, à l'exemple et sur les conseils de la mère Péronne-Marie de Châtel, elle s'adonne à la lecture et à la méditation de

(1) *Œuvres de sainte Chantal*, II, p. 1.

(2) Cité dans la préface des *Œuvres de sainte Chantal*, II, p. vi.

(3) Pour plus de détails, cf. *Fr.-Mad. de Chaugy et la Visitation après la mort de sainte Chantal*, 87 et ss.

(4) *Ib.*

l'Écriture sainte (1). Les livres de *l'Ancien Testament*, et notamment le *Cantique des Cantiques*, lui deviennent familiers au point, nous disent les visitandines, qu'elle finit par les posséder « comme son catéchisme » (2). Elle s'en assimile les images et les symboles qui, plus tard, revenant spontanément sous sa plume, donneront à son style une couleur toute biblique.

Telle est la formation première de l'annaliste à l'époque où la mère de Chantal lui confie la plume, c'est-à-dire en l'année 1636.

La carrière littéraire de Françoise-Madeleine de Chaugy, si l'on peut s'exprimer ainsi au sujet d'une visitandine, comprend deux périodes. La première va de 1636 à 1645 environ. *L'Histoire des Fondations de l'Ordre*, les *Vies des premières Mères*, les *Mémoires sur la vie et les vertus de sainte Chantal* lui appartiennent.

Absorbée ensuite par des charges et des responsabilités de tout genre, Françoise de Chaugy réserve exclusivement sa plume à la correspondance et aux affaires de la canonisation de saint François de Sales.

En 1653, elle reprend son travail de biographe et fait une nouvelle rédaction des vies des premières Mères et sœurs de la Visitation. A cette date, des influences diverses ont agi sur elle. Son œuvre en porte nettement la marque. Elle a pour modèle la *Vie de la mère de Chantal*, par Mgr de Maupas du Tour, c'est-à-dire ses propres mémoires enguirlandés de développements oratoires et de considérations oiseuses. Elle a pour conseillers ou censeurs Mgr Charles-Auguste de Sales, évêque de Genève, le Père Harel, assistant général des Minimes, et le docteur de Sorbonne, Nicolas de Hauteville (3), pour lesquels la rhétorique et la théologie n'ont pas de secrets. La plume de la mère de Chaugy, contrôlée par ces maîtres, perd un peu de ses grâces naturelles et parfois s'alourdit. Elle amplifie, elle ratiocine. C'est la seconde manière de l'écrivain.

(1) *Ib.* p. 89 et 90.

(2) Lettre circ. de la Visitation de Turin sur les vertus de feu la mère F.-M. de Chaugy. Turin 1682, page 115.

(3) Cf. *Fr.-Mad. de Chaugy et la Visit. après la mort de sainte Chantal*, p. 288 et ss.

CHAPITRE III

Genèse des œuvres. — Analyse.

Manuscrits, copies et remaniements. — Editions.

L'œuvre presque entière de Françoise-Madeleine de Chaugy appartient à la chronique et à la biographie : raconter l'histoire des Fondations de l'Ordre, la vie de saint François de Sales et de la mère de Chantal, celles des premières Mères ou des Sœurs défuntes, c'est à quoi, jusqu'au déclin de sa vie, elle emploiera sa plume. Un petit manuel de piété destiné à favoriser la dévotion envers saint François de Sales, quelques méditations rédigées pour aider les visitandines dans l'exercice de l'oraison, une vaste correspondance dont une partie seulement nous est parvenue, viennent s'ajouter aux travaux de l'annaliste.

Il nous semble indispensable de présenter au lecteur la genèse, l'analyse et la bibliographie de chacun de ces travaux avant de marquer les caractères généraux de l'œuvre et sa place dans l'histoire du sentiment religieux au XVII^e siècle.

Il est difficile d'établir une chronologie précise quant à la composition des œuvres de la mère de Chaugy. On pourrait presque dire qu'elle les a toutes menées de front, prenant des notes, classant des mémoires, achevant ici telle notice, et là tel chapitre.

La rédaction de la vie de la mère de Chantal, qui semble avoir été faite d'un seul jet en 1642, n'a été si rapide que parce que, dès longtemps, la secrétaire de la sainte collationnait des mémoires en vue de cette œuvre importante. Les Fondations, qui voient le jour au cours des années 1637 et 1638, interrompent la composition des vies des premières Mères commencée dès l'année 1636 et qui se poursuit jusqu'en 1642. Celle-ci est reprise, après une longue interruption, en l'an 1653, et sera continuée jusqu'à la mort de la mère de Chaugy.

Il serait tout aussi difficile de classer ces travaux d'après la date de leur publication puisque, à l'exception des *Vies des premières Mères*, ce ne sont pas les textes authentiques de François de Chaugy qui furent publiés de son vivant.

Nous adopterons donc, pour la chronologie des œuvres, la date où chacune de celles-ci nous semble avoir atteint sa forme définitive.

I

L'histoire des fondations de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie.

1637-1638

Le monastère de la Visitation d'Annecy possède, dans ses archives, un précieux manuscrit in-folio intitulé : *Histoire des fondations de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie par notre très honorée sœur la mère François-Madeleine de Chaugy, composée ès années 1637 et 1638* (1).

Ce manuscrit, qui contient l'histoire de cinquante et un monastères fondés par la mère de Chantal ou de son vivant, n'a jamais été publié. Les visitandines se proposent de le faire paraître dès que les circonstances le leur permettront, et, pour ce motif, ne m'en ont point accordé la communication. Mais il est fait de si fréquentes allusions à cette œuvre, soit par la mère de Chaugy elle-même, soit par ceux qui ont écrit l'histoire de la Visitation, que je crois utile de signaler tout ce que j'ai pu recueillir à son sujet.

D'ailleurs, si nous ne pouvons prendre connaissance de l'œuvre complète, nous en possédons des parties importantes. Propriété des monastères dont elles relatent la fondation et qui les ont soigneusement collationnées, elles nous sont parvenues tantôt sous forme de copies manuscrites, tantôt dans les monographies de bon nombre de monastères de la Visitation composées et publiées par des amateurs d'histoire locale.

La correspondance de la mère de Chantal nous renseigne très exactement sur la genèse de l'histoire des fondations et nous

(1) Ainsi le mentionne Mgr Bougaud qui en a eu communication. Cf. dans son *Histoire de sainte Chantal*, t. I, pièces justificatives : *Notice détaillée des principaux manuscrits qui ont servi à composer cette histoire*, p. 628 de la treizième édition.

permet d'apprécier la part de Françoise de Chaugy dans cette œuvre. Longtemps avant l'année 1637, la sainte fondatrice se préoccupe de réunir les documents utiles à sa rédaction. Le 14 février 1629, elle écrit à la mère de Bréchard, supérieure à Riom :

Je m'en vais donc en cette bénite maison de Nussy où je voudrais bien avoir votre fondation, faisant venir celles de tous les autres monastères (1).

Et le 1^{er} mai de la même année :

Je suis bien aise qu'il vous ait pris un peu de scrupule de ce que vous n'avez encore écrit la fondation de votre maison parce que cela cause que vous la nous enverrez plus tôt comme je vous en supplie (2).

Elle désire des mémoires complets, circonstanciés :

Envoyez-nous aussi, je vous prie, l'établissement de votre monastère, écrit-elle, en octobre 1629, à la mère Marie-Marguerite Michel, supérieure à Dijon, le plus au long et amplement que vous pourrez, y faisant ajouter ce que nos sœurs qui y allèrent d'ici et celles qui sont de la ville se pourront souvenir qui est arrivé à cette fondation (3).

Même pour les événements dont elle a été le plus proche témoin, la mère de Chantal ne s'en fie pas à ses seuls souvenirs. C'est ainsi qu'elle réclame de sa première compagne, la mère de Bréchard, des notes sur l'établissement du premier monastère de l'Ordre :

Il me tarde que si nous avions notre fondation d'ici que nous commencerions à la mettre en ordre (4),

lui écrit-elle en cette même année 1629 durant laquelle l'épidémie de peste l'a enfermée dans Annecy.

Il faudra aussi que vous nous envoyiez celles de Moulins et de Riom : il y aura en cela prou besoin pour une chétive ouvrière comme nous (5).

(1) *Lettres de sainte Chantal*, III, p. 249.

(2) *Ib.*, p. 278.

(3) *Ib.*, p. 350.

(4) *Ib.*, p. 372.

(5) *Ib.*

Ainsi donc, c'est la mère de Chantal elle-même qui commence à classer, « à mettre en ordre », selon son expression, les mémoires qu'on lui adresse.

Non seulement elle classe, mais elle rectifie, elle corrige, témoin ce mot qu'elle adresse à Marie-Jacqueline Favre, laquelle, dans le récit de sa fondation de Troyes, a dit peut-être un peu trop... naïvement sa pensée :

Nous avons vu votre fondation de Troyes qui est écrite d'un style simple et naïf, ce qui me plaît merveilleusement; j'y ai seulement remarqué qu'il me semble qu'il ne faudrait pas dire que Mgr de Troyes n'est pas estimé, mais vous pouvez bien dire qu'il n'est pas aimé à cause qu'il supporte les maisons religieuses, et que là où vous parlez de la rusticité de ces messieurs, il le faudrait faire avec le plus de douceur qu'il est possible. Il faut aussi nommer les sœurs que vous avez employées et laissées à cette fondation (1).

Toutes ces notices, revues et « mises en ordre », sont destinées à être transcrites, selon l'ordre chronologique, sur les pages d'un recueil qui formera l'histoire de l'Institut; mais il faut pour cela que toutes les relations arrivent à temps, et notamment l'histoire du premier monastère d'Annecy qui doit ouvrir le volume. La mère de Brécard ne l'a pas encore envoyée en mars 1631 et se fait rappeler à l'ordre par la sainte :

Quand sera achevée la fondation de cette maison [d'Annecy]? Car cela retient que l'on ne peut écrire les autres qui se multiplient (2).

La mère de Chantal se trouve absorbée, en l'année 1632, par l'achèvement du procès informatif qui se faisait à Annecy touchant la sainteté du bienheureux François de Sales; puis, en 1634, par la fondation d'un second monastère en cette ville. L'année 1635 l'appelle à Paris, et ce n'est qu'au mois d'octobre 1636 qu'elle rentre à la Sainte-Source.

Péronne-Marie de Châtel en était alors supérieure. Un secret pressentiment avertit celle-ci de sa fin prochaine et la presse de recueillir, pour servir à l'histoire de l'Ordre, non seulement ses propres souvenirs, mais ceux de la fondatrice, en se servant de l'autorité que lui donne sa charge pour la faire parler. L'obéis-

(1) *Ib.*, 642, 6 sept. 1631.

(2) *Ib.*, 585.

sance obtiendra ce que l'humilité de la Bienheureuse aurait à jamais enseveli dans son cœur. Nous avons à ce sujet un texte capital de la mère de Chaugy :

Notre chère mère de Châtel, qui avait une inclination que je puis dire non pareille que l'on rédigeât par écrit tout ce qui pourrait servir, à l'avenir, à l'Institut, prit un soin continuel de faire parler notre bienheureuse Mère des commencements d'icelui, des fondations des maisons, de la vertu de nos premières mères et sœurs décédées, faisant commencer le livre des *Vies* de nos sœurs, celui des *Fondations* et celui des *Méditations* pour nos solitudes annuelles, afin que le tout se fit sous l'œil, sous l'instruction et la correction de cette bienheureuse Mère, laquelle elle tenait fort de près à cet effet pour lui faire prendre du temps pour cela, ce que cette Bienheureuse faisait avec grand soin par esprit d'obéissance. Elle coula ainsi doucement le reste de l'année 1636 et le commencement de l'année 1637 (1).

C'est donc en 1636 que la mère de Chantal passe la plume à Françoise-Madeleine de Chaugy pour commencer, à l'aide des documents qu'elle a recueillis et peut-être déjà quelque peu classés, le livre des *Vies* des sœurs défuntes et celui des *Fondations*. Le travail de la jeune religieuse sera d'ailleurs revu et corrigé par la fondatrice : c'est encore Françoise de Chaugy qui nous l'affirme :

Cette bienheureuse employa le printemps et l'été de cette année 1640 à faire lire devant elle les *Petites Coutumes*, les *Fondations*, qui étaient pour lors écrites en partie, et les *Vies de nos premières Mères*, prenant quelquefois la peine de les corriger de sa propre main (2).

(1) Françoise-Madeleine de Chaugy : *Mémoires sur la vie et les vertus de Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal*, p. 280.

(2) *Ib.*, 296. De ce travail de correction, la mère de Chaugy nous rapporte, dans ses *Mémoires*, p. 457 et 458, un trait particulièrement intéressant : « Une de nos très bonnes supérieures, la chère mère de Nantes, Marie-Constance Bressand, écrivit une fois à cette bienheureuse Mère, avec sa parfaite confiance, qu'il y avait des personnes qui censuraient fort qu'elle souffrit qu'on l'appelât *digne* Mère. Elle reçut cet avis avec une allégresse particulière, disant que l'on avait très grande raison, que ce mot-là était bien digne de censure quand on l'employait pour elle, et fit réponse en ce sens là à la bonne mère, la remerciant fort de sa sincérité ; mais par une incomparable simplicité, elle nous dit, en nous faisant écrire, qu'elle n'avait jamais fait attention si on la nommait *digne* Mère ou autrement, ce qui provenait de sa grande indifférence pour les choses de ce monde et de son attention continuelle à Dieu.

« Peu de semaines après ceci, elle reçut des lettres de quelques autres personnes, qui n'étaient rien moins que civiles, lui disant que cela malédifiait qu'elle se laissât appeler *digne* Mère et qu'elle devrait effacer ce mot dans les écrits de l'Institut. Cette véritablement digne Mère lut cette lettre

L'expression « écrites en partie », touchant les Fondations, s'explique aisément. Le manuscrit des années 1637-1638 contient, nous dit-on, l'histoire de cinquante et un monastères ; or, en 1640, l'Ordre en comptait soixante-dix-huit et Françoise de Chaugy espérait sans doute achever son œuvre. Ecrivant, en 1642, ses Mémoires sur la mère de Chantal, elle s'abstient, en effet, de rapporter certains détails concernant le voyage de la Fondatrice à Turin parce que, dit-elle, ils seront narrés dans l'histoire de la fondation du monastère de cette ville (1).

Mais Françoise-Madeleine de Chaugy n'acheva pas cet ouvrage. Depuis la mort de la mère de Chantal, décédée au mois de décembre 1641, jusqu'en l'année 1653, elle fut absorbée par de multiples travaux et par la charge de supérieure du premier monastère d'Annecy. Les trois années de loisir que lui donna sa déposition, entre 1653 et 1656, furent employées à la canonisation de saint François de Sales et à la mise au point des *Vies des premières Mères* de la Visitation.

La direction du monastère qu'elle reprit en 1656, les difficultés que lui apporta le procès de canonisation du Bienheureux, et les épreuves qui vinrent ensuite bouleverser sa vie ne lui permirent pas de réaliser le désir qu'elle avait de terminer les Fondations. Elle écrivait le 20 janvier 1665 :

Je croyais vivre comme j'avais vécu trente-sept ans, et de donner mon loisir au petit ouvrage de l'histoire de l'Ordre ; cependant le vent de tentation a gagné et mis les choses où elles sont (2).

L'annaliste avait donc réuni des documents, peut-être même rédigé des notes et des mémoires, mais nulle part on ne trouve mention d'un manuscrit autre que celui dont nous venons de raconter la genèse.

Quel est l'apport personnel de Françoise de Chaugy dans ce travail ?

encore de meilleur cœur que l'autre, parce qu'elle était tout humiliante ; et prenant garde tout de bon à ce mot de *digne* Mère, elle nous fit écrire à toutes les communautés de l'Institut pour les conjurer de ne plus l'appeler ainsi ; elle prit aussi le temps et la peine de faire lire devant elle les *Vies* de nos mères et sœurs décédées ainsi que le livre des Fondations afin de faire effacer ce mot de *digne*, ordonnant très expressément à la sœur qui écrivait ces choses de n'y plus mettre ce mot, lui représentant que la seule raison le lui devrait faire faire, « étant chose honteuse d'appeler *digne* celle qui était, disait-elle, si indigne. »

(1) *Ib.*, 284.

(2) *Lettres de la mère de Chaugy*, Orange, 1838, p. 109.

Notons d'abord qu'elle n'a été témoin d'aucun des faits rapportés. Mgr Bougaud est absolument dans l'erreur lorsqu'il affirme que Françoise de Chaugy a été témoin oculaire des fondations comme ayant accompagné la mère de Chantal dans tous ses voyages (1). La jeune religieuse ne bougea point d'Annecy du vivant de la sainte.

D'autre part, beaucoup de ces fondations n'ont pas été faites directement par la mère de Chantal, mais par ses premières filles, et Françoise de Chaugy, dans la plupart des cas, n'a même pas pu interroger les acteurs ou les témoins des événements racontés. Elle est donc obligée de s'en rapporter entièrement à la notice qu'on lui envoie, et il est clair que, pour rester elle-même dans la vérité, elle doit borner son intervention tantôt à en épurer le style, tantôt, cas privilégié, à relier ensemble des rapports de différentes sources, mais parfois assez pauvres de détails.

On ne saurait donc, en aucune façon, comparer ces récits à celui des Fondations de sainte Thérèse d'Avila. Ici, c'est l'acteur même qui parle, c'est « l'irrésistible séduction du « j'étais là ; telle chose m'advint » (2) ; et l'on devine tout ce que l'histoire y gagne en intérêt, en couleur, en pittoresque. Là, c'est un auteur de seconde, et parfois de troisième main.

Il est cependant des fondations au sujet desquelles Françoise-Madeleine de Chaugy a pu interroger à loisir les témoins oculaires ou les auteurs mêmes des faits rapportés et recueillir tous les éléments d'une information complète. C'est le cas notamment pour la fondation des deux monastères de la Visitation d'Annecy et pour quelques autres faites par la mère de Chantal elle-même ou par des visitandines rentrées plus tard à la Sainte-Source.

L'œuvre alors devient personnelle ; le récit gagne en intérêt ; l'auteur y imprime sa manière. Mais, dans la plupart des cas, la mère de Chaugy n'est qu'un compilateur ; sa notice vaut ce que vaut celle qu'on lui adresse : riche de détails et de pittoresque, si on lui en apporte ; abstraite et ennuyeuse, si tel est le mémoire qu'on lui envoie.

Il m'a été permis d'en juger dans une certaine mesure en comparant quelques extraits du manuscrit de 1637, avec le

(1) Mgr Bougaud : *Histoire de sainte Chantal*, 1, p. 629.

(2) H. Brémond. Cf. *L'Humanisme dévot*, p. 250.

manuscrit de la Bibliothèque Mazarine intitulé : *Histoire chronologique des fondations de tout l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, institué par saint François de Sales, évêque et prince de Genève, et par la vénérable Mère Jeanne-Françoise Frémyot, baronne de Chantal, première supérieure de l'Ordre* (1). Ce manuscrit comprend onze volumes in-folio et contient l'histoire de cent quarante-six monastères environ. La dédicace est datée de l'année 1693, du monastère de Saint-Denis.

Quelques années, en effet, après la mort de la mère de Chaugy, l'histoire inachevée des Fondations avait été reprise grâce à l'initiative des mères Anne-Marie Bollain et Marie-Madeleine Le Laboureur qui s'étaient succédé dans la direction du couvent de Saint-Denis. La première avait d'abord eu l'idée de recueillir les noms des supérieures de tous les couvents de la Visitation et des religieuses qui y avaient été reçues. Ensuite, elles résolurent de s'adresser à tous leurs monastères pour en obtenir des Mémoires touchant la fondation et l'histoire de chacun d'eux.

Les notices affluèrent.

Alors, la mère Marie-Louise de Fiesque, nouvellement élue, jugea, non sans raison, que ces documents devaient être confiés à quelqu'un qui les « digérât » et leur donnât forme d'histoire. Elle pria donc le P. Claude Ménestrier, jésuite (2), d'entreprendre ce travail. Il accepta par vénération pour saint Fran-

(1) Bibliothèque Mazarine, mss. 2430 à 2440.

(2) Ce jésuite fut assez fameux en son temps. Né à Lyon, en 1631, il professa les humanités et la rhétorique à Chambéry, à Vienne, à Grenoble, à Lyon où il devint conservateur de la bibliothèque. Il s'est appliqué principalement à la science du blason et à la recherche des antiquités. Il fut chargé de diriger les fêtes que la ville de Lyon offrit à Louis XIV à son passage; elles furent magnifiques et, depuis lors, le Père Ménestrier eut, dans le pays, la direction de beaucoup de fêtes du même genre. Nous le trouvons à Annecy en 1667 pour y organiser les cérémonies et réjouissances données en l'honneur de la canonisation de saint François de Sales. Il avait aussi une belle réputation comme prédicateur et parla pendant vingt-cinq ans dans les principales chaires du royaume. Il mourut à Paris en 1705 à l'âge de 74 ans. On cite de lui 83 ouvrages qui ont trait la plupart à la science du blason, aux antiquités, médailles, devises, emblèmes, aux représentations théâtrales, (ballets anciens et modernes, musique de scène). Il a fait aussi plusieurs travaux concernant l'*Histoire de la ville de Lyon* et une *Histoire du règne de Louis le Grand* par les médailles, emblèmes, devises, jetons, etc...

Il a laissé quelques ouvrages manuscrits que l'on trouve à la Bibliothèque de Lyon et un livre intitulé : *Les Vies de plusieurs supérieures de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie*, revues et corrigées par un Père de la Compagnie de Jésus. Anneci, Humbert Fontaine, 1693. — Nous parlerons de ces travaux ci-après.

çois de Sales et se mit à l'œuvre, mais ne tarda pas à se rendre compte du dédale dans lequel il s'engageait :

Je m'étais d'abord attaché, dit-il lui-même, à n'écrire que l'histoire de ces fondations selon l'ordre des temps qu'elles ont été faites ; mais au milieu de mon travail, j'ai reconnu que je m'engageais à beaucoup de redites ennuyeuses par les rapports qu'ont plusieurs de ces monastères les uns avec les autres...

J'ai donc jugé plus à propos d'écrire en général l'histoire de tout l'Institut depuis le premier dessein que Dieu en inspira au Fondateur et de diviser cet ouvrage en trois parties dont la première comprendra tout ce qui est arrivé depuis le premier projet jusqu'au décès du saint arrivé sur la fin de l'année 1622.

La seconde contiendra tout ce qui s'est fait depuis le décès du Fondateur jusqu'à celui de la vénérable Fondatrice, la digne Mère de Chantal, en 1641.

La troisième, depuis l'année 1642 jusqu'à la canonisation du Saint et aux honneurs qui lui furent rendus dans tout le monde chrétien et singulièrement dans tous les monastères de l'Institut.

Tel était le projet qu'il annonçait aux visitandines dans une circulaire imprimée de l'année 1701 (1).

Durant ce temps, les notices continuaient d'arriver à Saint-Denis, témoin ce mot de la mère Françoise-Elisabeth de Nalis, supérieure d'Avignon, dans une circulaire du 7 janvier 1702 :

Je ne saurais vous dire avec quel saint empressement nous attendons le grand ouvrage de l'histoire de l'Ordre et quelle reconnaissance nous ressentons pour nos chères sœurs de Saint-Denis qui travaillent avec tant de soin pour mettre en œuvre le zèle et la bonne volonté du R. P. Ménestrier, de la sainte Compagnie de Jésus, pour la perfection de cet ouvrage... Nous leur avons envoyé en dernier lieu l'abrégé des vertus de feu notre très vertueuse et méritante déposée, Marie-Elisabeth de Boche, dont la vie enrichira cette sainte œuvre (2).

Mais le P. Ménestrier ne put réaliser son projet. Seule, la première partie de l'histoire de l'Ordre était terminée, mais non publiée, quand il mourut. (3)

(1) *Projet de l'histoire de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, présenté aux religieuses par le Père Claude Ménestrier*. Ancey, imp. de Fontaine, 1701, in-4°, 36 pages. C'est à cet imprimé que nous empruntons les détails et les citations ci-dessus.

(2) *Lettres circulaires de la Visitation d'Avignon*, Bibl. nat. La lettre que nous citons est manuscrite mais elle est reliée avec les lettres imprimées.

(3) On en trouve une copie à la Bibliothèque de Lyon, ms. 857 (761). C'est une mise en œuvre intelligente et intéressante d'une quantité de docu-

Cependant, les Fondations qui avaient été adressées au couvent de Saint-Denis, revues peut-être, au moins les premières d'entre elles, par le P. Ménestrier, furent recopiées et classées selon l'ordre chronologique par les soins des religieuses et formèrent les onze volumes qui sont aujourd'hui à la Bibliothèque Mazarine.

Que pouvons-nous y retrouver de l'œuvre primitive de l'annaliste ?

Notons d'abord que, dans cette énorme compilation, seule l'histoire des cinquante premiers monastères environ nous inté-

ments de première main : lettres de saint François de Sales, de la mère de Chantal, histoire de la fondation du premier monastère, vies des premières Mères, mémoires de la mère de Chaugy et autres écrits, grâce auxquels il refait l'histoire de l'Institut de la Visitation et suit son évolution depuis la première idée qu'en eut l'évêque de Genève, dans sa vision du château de Sales, en 1603, jusqu'en l'année 1618, date à laquelle le saint signa l'approbation des constitutions qui donnaient à l'Institut sa forme définitive d'Ordre religieux avec clôture et vœux solennels.

On trouve à la Bibl. de Lyon deux autres mss. du P. Ménestrier. Le premier s'intitule : *Fondation du premier monastère de la Visitation d'Annecy*, ms. 858 (762). Les 14 premières pages manquent. Ce manuscrit a été composé après le précédent auquel le P. Ménestrier fait allusion p. 36. En dépit de son titre, c'est surtout l'histoire des démarches, procédures et cérémonies faites pour la béatification et canonisation de saint François de Sales que le P. Ménestrier rapporte dans ce manuscrit. Celui-ci répondrait ainsi à la seconde et à la troisième parties du plan qu'il s'était proposé pour son histoire générale de la Visitation, cf. ci-dessus. A plusieurs reprises, il est question, dans ce ms., de la mère de Chaugy, notamment pages 92 à 97, 174, 182, et surtout 340 à 350. Dans ces dernières pages, le P. Ménestrier essaie d'expliquer les épreuves qui atteignirent cette religieuse. Il s'inspire nettement de Dom le Masson, historien de Jean d'Arenthon d'Alex, et laisse entendre que la mère de Chaugy, par suite de son attachement à la famille de Sales, se laissa circonvenir par l'entourage du Prélat notamment par Hauteville, dans la campagne qui fut menée contre la candidature de Mgr d'Arenthon à l'évêché de Genève. Il note aussi les jalousies de Mgr de Maupas du Tour à l'égard du P. de Chaugy dans la conduite du procès de canonisation de saint François de Sales. Cf., sur ce sujet, le premier volume du présent ouvrage, liv. III, ch. VI, VIII, IX, X. Ce n'est qu'après l'impression de ce premier volume que j'ai eu connaissance du ms. de Lyon, c'est pourquoi celui-ci ne figure pas dans ma bibliographie. C'est d'ailleurs un travail de seconde main, bien inférieur en intérêt comme en étendue à tous les documents originaux que j'ai produits.

Le troisième manuscrit du Père Ménestrier qui se trouve à la Bibl. de Lyon, ms. 1426 (1345), s'intitule : *Histoire de la Fondation du monastère de la Visitation Sainte-Marie de la ville de Lyon dit de Bellecour, second de l'Institut*. Il y est fait également allusion à l'histoire de l'Ordre à laquelle il est donc postérieur : « Sans rappeler, dit l'auteur, ce qui a déjà été dit de la manière dont fut formée la Congrégation de Lyon et unie à celle d'Annecy, il faut seulement rapporter ce qui s'est fait pour l'établissement du monastère de Bellecour. » (p. 2).

En résumé, les trois manuscrits du P. Ménestrier, tout en s'inspirant des imprimés et manuscrits de la Visitation, révèlent un travail personnel et intéressant de l'auteur.

resse puisque, d'autre part, la rédaction de Françoise de Chaugy s'était arrêtée là. Il est fort probable que nous avons sous les yeux tantôt les notices qui lui avaient jadis servi de canevas, tantôt sa propre rédaction dont le texte avait été communiqué aux monastères intéressés. Mais si, dans l'un ou l'autre cas, nous retrouvons parfois le texte original, comme dans l'histoire de la Visitation de Caen, nous sommes la plupart du temps devant des textes remaniés ou augmentés, comme dans le récit de la *Fondation de Moulins*. Beaucoup de notices, d'ailleurs, se prolongent bien au-delà des années 1637 et 1638, dates auxquelles écrivait la mère de Chaugy. C'est qu'en effet, certains monastères, invités à envoyer leur histoire, en profitèrent pour y ajouter de nouveaux documents destinés soit à compléter l'ancienne rédaction, soit à la prolonger jusqu'à l'année en cours (1).

Par bonheur, l'histoire de la fondation du premier monastère d'Annecy et celle du second, établi en 1634, semblent avoir échappé à ces remaniements (2). La première, d'ailleurs, porte dans le manuscrit de la Mazarine la date même de sa composition : 1637. Quant à la seconde, n'était-elle pas quasi l'œuvre d'un témoin oculaire puisque le nouveau couvent avait été fondé du temps même où la sœur de Chaugy était religieuse à la Sainte-Source, et déjà, par intérim, secrétaire de la mère de Chantal ? L'annaliste avait suivi tout le projet de cette entreprise, ses difficultés et enfin sa réalisation. A ses mémoires, rédigés sous le contrôle même de la fondatrice et complétés, en ce qui concerne l'histoire du premier monastère, par les récits oraux des mères de Châtel, de Blonay, des sœurs Fichet, Rosset, témoins des humbles commencements de l'Ordre, qu'auraient bien pu ajouter les sœurs d'Annecy ?

D'ailleurs, au moment où l'on entreprenait l'Histoire de la Visitation, la supérieure du premier monastère était la mère Aimée-Bénigne de Lucinge (3), une des chères filles de la mère de Chaugy, reçue tout enfant par elle à la Sainte-Source, plus

(1) Cela est si vrai que l'on trouve parfois, comme pour le monastère de Turin, une double rédaction : la première, plus courte, moins riche de détails ; la seconde, plus développée, sans doute envoyée après coup par les visitandines.

(2) Le récit de la fondation du premier monastère d'Annecy se trouve dans le vol. ms. 2430 ; celle du second dans le vol. ms. 2433.

(3) Cf. sa vie au tome IV de l'*Année Sainte*, p. 390 et ss.

tard voilée de ses mains, pleine de vénération pour sa mémoire et qui s'employait à publier, pour le bien général de l'Ordre, les écrits de l'annaliste encore inédits (1).

Ce sont donc les notices de Françoise de Chaugy qui furent envoyées à Paris et reproduites dans les manuscrits de la Mazarine. Elles offrent au lecteur un complément des Mémoires sur la mère de Chantal et nous y trouvons avec plaisir les détails qui se faisaient désirer dans cet ouvrage. L'histoire de la fondation du premier monastère nous fait pénétrer dans l'intimité des commencements de la Galerie. Les jolies anecdotes, les tableaux familiers n'y manquent point. Voici Monsieur de Genève qui, prenant un bréviaire et une plume, marque, tout en chantant, les trois notes sur lesquelles psalmodieront les visitandines. Admirez-le, présidant lui-même à l'essayage du voile qu'elles vont adopter, le faisant tailler et arrondir devant lui après en avoir marqué la juste longueur. Connaissiez la stricte obéissance qu'il exige de ses premières filles, et n'allez pas croire qu'il sourit lorsque deux d'entre elles viennent en grand scrupule lui avouer qu'étant au verger, elles ont mordu sans permission dans des poires tombées, sans en rien avaler pourtant, mais seulement pour savoir si le moment était venu de cueillir ces fruits. Non pas : il leur ordonne d'aller le dire à la mère de Chantal, comme, dans l'avenir, tout ce qu'elles feraient contre l'obéissance, « encore que la chose leur semblât extrêmement petite et commune ».

Nous apprendrons dans ces notices maints détails qui ont leur intérêt pour l'histoire des origines de l'Ordre ; nous saurons que c'est le peuple qui, de son propre mouvement, appela les visitandines *Filles de Sainte-Marie* et que le Fondateur, considérant la voix du peuple comme la voix de Dieu, ajouta ce vocable à celui de la Visitation ; nous y verrons dans quelle mesure les sœurs, durant les premières années de l'Institut, alliaient le service des pauvres à la vie contemplative et comment elles furent plus tard constituées en ordre religieux avec clôture et vœux solennels. Nous lisons avec surprise, dans l'histoire de la fondation du deuxième monastère d'Annecy, les

(1) C'est elle qui, en l'année 1683, entreprit de faire éditer l'*Année Sainte*. C'est elle encore qui, en l'année 1688, confia au P. Ménéstrier, pour être revues par lui, d'importantes biographies de la mère de Chaugy qui parurent en 1693 en un volume intitulé : *Les Vies de plusieurs supérieures de la Visitation Sainte-Marie*, dont nous parlerons plus loin.

brutales oppositions auxquelles se heurta la mère de Chantal de la part de l'autorité civile et du peuple qui trouvaient la Visitation trop envahissante.

Au cours de sa première notice, Françoise de Chaugy cite abondamment la relation que la sainte elle-même avait faite des débuts de la fondation de l'Ordre, ainsi que les lettres capables de renseigner ou d'édifier le lecteur : celles de saint François de Sales, de Dom Sans de Sainte-Catherine, des Pères de Villars, de Bonivard et du duc de Nemours.

Malheureusement, si le mémoire de la mère de Chaugy touchant la fondation du premier monastère est reproduit sans amplification ni omission, le style en a été retouché. Nous en avons une preuve indéniable. Plusieurs des lettres de saint François de Sales citées par la mère de Chaugy dans l'histoire de la fondation du premier monastère ont été reproduites dans la grande édition des Œuvres du saint faite par les visitandines avec cette mention : *Revu sur le texte inséré dans l'Histoire de la Fondation du premier monastère de la Visitation d'Annecy*. Or, quand on compare à ce texte celui du manuscrit de la Mazarine, on constate que le style en a été modernisé (1). Il en est ainsi pour toute la relation de la mère de Chaugy. Celle de la fondation du second monastère, en particulier, semble avoir été assez notablement modifiée (2). Mais enfin, bien que

(1) Cf. : *Lettres de saint François de Sales*, t. V : Lettre à Philippe de Quoex, p. 19 ; au P. de Bonivard, p. 170 ; et la lettre du P. de Villars, p. 388. Voici un exemple de ces corrections :

Texte original de la lettre au P. de Bonivard : « Mon cher Père, je vous demande une neuvaine pour la santé de notre madame de Chantal. Il y a dix ou douze jours que sa grieve maladie me fait faire mon oraison sur la troisième pétition du *Pater* : *Fiat voluntas tua*. Je suis tout soumis à cette volonté divine. S'il lui plaît de prendre cette mère, je la lui offre ; s'il lui plaît de nous la laisser, son saint nom soit béni ! S'il lui plaît que notre ouvrage se fasse, il nous en laissera la matière ; sinon il la serrera dans son cabinet éternel. »

Texte du ms. de la Bibl. mazarine : « Je vous demande, mon Révérend Père, une neuvaine pour le recouvrement de la santé de notre chère mère de Chantal ; il y a bien dix ou douze jours que sa dangereuse maladie me fait faire mon oraison sur cette demande du *Pater* par ces belles et humbles paroles : *Fiat voluntas tua* ; je suis entièrement soumis à cette volonté divine ; s'il lui plaît de prendre cette bonne Mère, je la lui offre de tout mon cœur ; s'il a pour agréable de nous la laisser, son saint nom soit béni ! S'il veut que notre ouvrage se fasse, il nous laissera la matière, sinon, il l'enfermera dans son cabinet éternel. »

(2) *L'Année Sainte*, t. II, p. 718 et ss., reproduit un long fragment de la fondation du second monastère par la mère de Chaugy qui permet de constater les modifications apportées. La mère de Chaugy écrira, par exemple : « Tout le reste du noviciat allait avec tant de sainte ferveur au bien

le style ait perdu, par suite de cette odieuse censure, un peu de sa grâce archaïque, ces deux notices se lisent encore, telles quelles, avec beaucoup d'intérêt ; on y retrouve la vie, le charme, la naïveté des Mémoires sur la mère de Chantal. Avec eux, elles constitueraient sans doute la meilleure partie de l'œuvre de Françoise de Chaugy si la Visitation nous les restituait un jour dans leur forme authentique.

En ce qui concerne les autres couvents, lorsque leur fondation a été faite directement par le premier monastère d'Annecy, Françoise de Chaugy a parfois en main, outre le rapport qu'on lui adresse, la correspondance relative à l'entreprise, et trouve, près de la mère de Chantal ou des anciennes sœurs, des renseignements complémentaires. Il en est ainsi pour la fondation du monastère de Moulins, troisième de l'Ordre. J'ai en main la copie d'un très long fragment du manuscrit original qui est, d'ailleurs, assez différent de celui de la Mazarine (1). L'annaliste cite en entier les lettres de Mgr Denis de Marquemont, archevêque de Lyon, du maréchal de Saint-Géran, du P. Aignan Moreau, recteur des Jésuites de Moulins, des maire et échevins de cette ville, lettres adressées à saint François de Sales pour obtenir la fondation d'un monastère de la Visitation dans la capitale du Bourbonnais ; c'est même grâce à Françoise de Chaugy que ces lettres nous parviennent (2). Dans ces cas privilégiés, le travail de l'annaliste présente un réel intérêt.

Mais on ne saurait en dire autant de toutes les autres *Fondations*. Plus abrégées, moins riches de précisions, par suite moins vivantes, beaucoup d'entre elles, quoique précieuses pour l'historien, sont loin de satisfaire sa curiosité. C'est l'impression qu'on éprouve à maintes reprises en parcourant le manuscrit de la Mazarine. Or, il a plutôt augmenté que réduit les textes originaux de la mère de Chaugy sur lesquels nous pouvons donc porter le même jugement.

qu'il n'était besoin que de montrer quelque bonne proie à ces chères âmes pour être assuré de les voir courir soudain au pourchas. »

Et le manuscrit de la mazarine : « Tout le reste du noviciat allait avec beaucoup de ferveur et reluisait sur toutes choses en la vertu d'oraison, de mortification et de simplicité. »

(1) Cette copie m'a été communiquée par M. le chanoine Clément, érudit bien connu de la ville de Moulins, décédé il y a quelques années.

(2) Cf. ces lettres au tome VII des *Lettres de saint François de Sales*, en appendice, p. 411 et ss. Les visitandines en empruntent le texte au manuscrit de la mère de Chaugy.

Quelle pouvait bien être, d'ailleurs, la part personnelle de l'annaliste dans les cas où aucun témoignage de première main ne parvenait jusqu'à elle, sinon de reproduire, à peu de chose près, le texte qu'on lui envoyait après l'avoir soumis au contrôle de la mère de Chantal et retouché, peut-être, quant au style. C'est le cas, me semble-t-il, pour la fondation du monastère de Dol transféré à Caen. J'ai en main une copie de l'autographe de la mère de Chaugy (1). C'est un récit relativement pauvre de détails, assez traînant, assez terne, et qui ne porte point sa marque. On le retrouve à peu près tel quel dans le manuscrit de la Mazarine avec quelques variantes de style.

Nous pouvons donc conclure, en ce qui concerne l'Histoire des Fondations, que, dans beaucoup de cas, la mère de Chaugy n'a été qu'un compilateur et, à peu de chose près, un copiste.

II

Mémoires sur la vie et les vertus de sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie.

APERÇU HISTORIQUE

Ces Mémoires datent de l'année 1642. La mère de Chantal était décédée à Moulins le 13 décembre 1641. Dès le début de l'année suivante, Marie-Aimée de Blonay, supérieure du premier monastère de la Visitation d'Annecy, soucieuse de transmettre à la postérité le récit de la vie de la sainte fondatrice et l'exemple des vertus dont elle avait porté si haut la perfection, chargeait sa secrétaire, Françoise-Madeleine de Chaugy, de les retracer à l'aide des documents qu'elles avaient ensemble soigneusement collationnés.

Ecrits pour le cloître et pour témoigner, quand l'heure en serait venue, de la sainteté de la servante de Dieu, ces Mémoires n'étaient point destinés tels quels à la publication. Leur forme naïve et simple ne méritait pas, croyaient les visitandines, cet

(1) J'en ai eu communication par M. l'abbé Heurtevent, aumônier de la Visitation de Caen.

honneur si contraire à la petitesse des Filles de Sainte-Marie. Par contre, estimant que la vie de la mère de Chantal pouvait offrir au siècle un sujet d'édification et ajouter à la gloire de leur saint fondateur dont la cause de béatification était introduite à Rome, elles confièrent volontiers ces Mémoires aux historiens qu'elles croyaient dignes de traiter un si magnifique sujet.

Et c'est ainsi que l'œuvre de Françoise de Chaugy devint la source principale où puisèrent plus ou moins directement tous les biographes de la sainte.

Le premier en date fut le P. Alexandre Fichet, jésuite de Chambéry, dont la sœur, Marie-Adrienne, septième religieuse de l'Ordre, était encore à la Visitation d'Annecy. Marie-Aimée de Blonay lui confia le travail de Françoise-Madeleine avec plusieurs autres mémoires à l'aide desquels il composa et fit paraître à Lyon, dès l'année 1643 : *Les saintes reliques de l'Erothée, ou la sainte vie de la mère Jeanne-Françoise Frémyot, baronne de Chantal, excellent original de sainteté et vrai pourtrait de l'Epouse de Jésus*.

Dès les premières pages de ce livre, il déclarait devoir aux Mémoires de la sœur de Chaugy tout le fond de son ouvrage, et nommait celle-ci « un petit miracle de l'ordre et du siècle » dont l'œuvre « pouvait être mise sous presse... avec l'approbation des plus éclairés » (1).

A la vérité, cette œuvre, dans le livre du P. Fichet, est devenue méconnaissable, noyée qu'elle est dans un fatras de considérations et ratiocinations bizarres dont l'époque s'accommodait pourtant, puisque la mère de Blonay elle-même rendait un témoignage avantageux de l'ouvrage dans la Préface des Epîtres de la mère de Chantal publiées en 1644 (2).

Les Mémoires de Françoise-Madeleine de Chaugy furent également communiqués à Mgr Henri de Maupas du Tour, évêque-comte du Puy, premier aumônier d'Anne d'Autriche, qui, en cette même année 1644, fit paraître : *La Vie de la vénérable*

(1) Cf. sur ce sujet : *Françoise-Madeleine de Chaugy et la Visitation après la mort de sainte Chantal*, p. 120.

(2) *Les Epistres spirituelles de la mère Jeanne-Françoise Frémyot, baronne de Chantal, fondatrice et première supérieure de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, fidèlement recueillies par les Religieuses du premier monastère d'Annecy*. A Lyon, pour Vincent de Cœursillys, 1644.

Mère Jeanne-Françoise Frémyot, fondatrice, première mère et religieuse de la Visitation Sainte-Marie (1).

L'œuvre était dédiée à la reine-mère Anne d'Autriche. L'auteur lui déclarait à la fin de sa Préface : « [Les Filles de la Visitation] vous offrent, par mes mains, ce qu'elles ont de plus cher au monde qui sont les reliques de leur sainte fondatrice que vous aurez ici dans les mémoires de sa vie. C'est leur style, leur ouvrage et leur plus riche trésor. » Pas tout à fait cependant, puisque, dans l'avis au lecteur de la troisième édition, l'auteur pouvait écrire : « J'ai retranché quelques additions que j'avais apportées de l'Histoire, de l'Écriture et des Pères ; j'aime mieux passer pour bon copiste de ces saintes âmes que pour mauvais auteur... »

Bon copiste, plutôt au Ciel qu'il l'eût été !

Il est vrai que, bien supérieur au P. Fichet, l'évêque du Puy avait le mérite de suivre d'assez près le texte et le plan de la mère de Chaugy, surtout dans la première et la deuxième parties ; mais la grâce, la naïveté, la simplicité du récit avaient disparu.

Mgr de Maupas, jugeant sans doute le vocabulaire et le style des *Mémoires* peu dignes d'un tel sujet, les corrigeait en maints endroits, supprimait des passages entiers, remaniait entièrement certains chapitres. Par contre, il y ajoutait des dissertations et amplifications oratoires parmi lesquelles les grâces aimables de la mère de Chaugy se trouvaient étouffées comme des fleurs flexibles et délicates sous des bottes de foin.

Tel quel, l'ouvrage connut un gros succès. Huit éditions se succédèrent rapidement. Mgr Charles-Auguste de Sales l'appelait un « chef-d'œuvre admirable » et la mère de Chaugy elle-même ne lui ménageait pas les éloges (2).

Au XVIII^e siècle, deux copies du manuscrit autographe des *Mémoires* furent insérées l'une dans le procès de béatification, l'autre dans le procès de canonisation de la Sainte (3).

Le P. Charles-Antoine Saccarelli (4), qui put les consulter à

(1) A Paris, chez Siméon Puget, rue Saint-Jacques. Cf. à ce sujet : *Françoise-Madeleine de Chaugy et la Visitation après la mort de sainte Chantal*, p. 119.

(2) Cf. : *Les vies de IV des premières Mères...*, p. 232 et *Les Vies de VII religieuses de l'Ordre de la Visitation...*, p. 21.

(3) Mgr Bougaud : *Histoire de sainte Chantal*, I, p. 624.

(4) Provincial des Pères de la Bonne Mort de la province de Milan et consultant général.

Rome ainsi que les autres pièces du procès, en composa une biographie en langue italienne (1) qui reçut les approbations des visitandines (2).

Enfin, au XIX^e siècle, en l'année 1842, l'abbé Boulangé, aumônier de la Visitation du Mans, ayant eu communication du manuscrit original, eut l'heureuse idée de le faire éditer en le restituant cette fois, à son auteur (3) dont il louait l'aimable simplicité :

Les *Mémoires* de cette humble religieuse sur la vie et les vertus de sainte Jeanne-Françoise de Chantal réunissent, disait-il, presque au degré des ouvrages de l'illustre fondateur de la Visitation, tout le naturel et tout le charme dont la langue de son temps était susceptible... Comment aurions-nous cru devoir substituer à sa simplicité toute religieuse l'éclat d'un discours recherché ? (4)

Pourtant, l'abbé Boulangé croyait devoir défendre l'annaliste devant un lecteur trop délicat :

Nous ne prétendons pas que la mère de Chaugy n'ait point payé le tribut à son siècle: nous accordons même qu'elle a des tournures embarrassées, peu claires, et quelquefois des expressions communes qui semblent manquer d'une certaine dignité. Mais... en jugeant les écrits de cet âge d'après nos idées, on se tromperait certainement faute de se placer dans le siècle auquel ils appartiennent...

Après ces belles déclarations, nous attendons le texte intégral des *Mémoires*. Non pas.

Notre travail, déclare candidement l'auteur, s'est borné à rétablir le style de la mère de Chaugy lorsque le manuscrit a semblé réclamer nos soins sous ce rapport, à suppléer à quelques lacunes que nous y avons rencontrées, à donner les notes que nous avons cru devoir ajouter à l'intérêt de [cette œuvre].

Malgré ces retouches regrettables, on peut dire que l'abbé Boulangé donnait presque intégralement au public les *Mémoires* de Françoise de Chaugy. Une seconde édition parut en 1845.

(1) *Vita della madre Fremiot di Chantal*, Roma 1734, 1 vol. in-4°. Rééditée à Milan en 1845.

(2) Circ. du 1^{er} monastère d'Annecy, 6 août 1734. (Cité dans Migne, p. VII).

(3) *Mémoires sur la vie et les vertus de sainte Jeanne-Françoise de Chantal...* recueillis par la mère Françoise-Madeleine de Chaugy, sa nièce et secrétaire, publiés par l'abbé T. B. avec une introduction, une notice sur la mère de Chaugy, des notes et un appendice. Paris, Débécourt, rue des Saints-Pères, 1842.

(4) *Ib.*, p. XLIX et LX.

Il y a donc lieu de s'étonner lorsqu'on voit l'abbé Migne donner en tête des *Œuvres complètes de sainte Jeanne de Chantal*, en 1862, non pas les *Mémoires* publiés par l'abbé Boulangé, mais la *Vie* composée par Mgr de Maupas qu'il revoit et corrige à son tour ! (1)

L'année précédente, en 1861, l'abbé Bougaud, aumônier de la Visitation de Dijon, avait, à l'aide des précieux documents qui lui avaient été communiqués par la Visitation d'Annecy, composé une histoire de sainte Jeanne de Chantal restée classique (2). L'auteur s'y référait fréquemment aux *Mémoires* de la mère de Chaugy qu'il citait d'après l'abbé Boulangé, bien qu'il eût en main l'autographe.

Enfin, en 1874, les visitandines d'Annecy, qui ne voyaient pas sans regret « la facilité avec laquelle on [se permettait] d'ajouter, de retrancher aux textes originaux, de les rajeunir, de leur enlever leur couleur native », (3) se décidèrent à faire paraître les *Œuvres* et les *Lettres* de leur Fondatrice à l'aide de leurs précieux manuscrits et de ceux qui leur furent communiqués par tous les monastères de l'Ordre. En tête de cette publication, et comme premier volume (4), parut le texte intégral des *Mémoires de Françoise-Madeleine de Chaugy sur la Vie et les Vertus de Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal*, auxquels se réfèrent aujourd'hui tous ceux qui veulent connaître la sainte avec exactitude.

VALEUR DOCUMENTAIRE.

Les *Mémoires* de Françoise-Madeleine de Chaugy sur la mère de Chantal sont assurément son œuvre la plus spontanée, la plus vivante, la plus personnelle, disons le mot : son chef-d'œuvre. A ce titre, ils méritent d'être analysés dans le détail.

On a quelquefois refusé à la sœur de Chaugy le dessein

(1) Cf. Migne, tome I, préface, p. IX, X, XI.

(2) *Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation*, par l'abbé Bougaud, 2 vol. Paris. Dans le 1^{er} volume, aux pièces justificatives, l'auteur donne la liste détaillée des manuscrits qu'il a pu consulter à la Visitation d'Annecy.

(3) *Mémoires de la mère de Chaugy*, lettre des visitandines placée en tête, p. XI.

(4) Cette publication éditée chez Plon comprend 8 volumes, à savoir : les *Mémoires* (1 vol.) ; les *Œuvres de la sainte* (2 vol.) ; et 5 volumes de ses lettres.

d'écrire une *Vie* de la mère de Chantal. C'est l'opinion de Mgr Bougaud : « Non qu'elle voulût faire une *Vie* de la sainte, dit-il, il s'en faut bien ; elle voulait seulement ajouter un supplément à des récits qui existaient déjà, mais que l'humilité de la mère de Chantal avait fait incomplets. » (1)

Cette affirmation nous paraît au moins exagérée. Que Françoise de Chaugy n'ait pas cru nécessaire de redire à nouveau dans ses chroniques ce qu'elle avait déjà relaté ailleurs et que, par là même, les *Mémoires* présentent d'importantes lacunes, c'est très certain et nous le montrerons ; qu'elle n'ait pas utilisé à la manière d'un historien moderne les documents qu'elle avait à sa disposition, nous l'accordons volontiers ; que dans sa préoccupation de faire revivre l'âme de la sainte elle ait négligé certains faits extérieurs dont le récit nous eût intéressés sous sa plume, c'est exact ; il reste cependant que Françoise de Chaugy a bien eu l'intention de retracer, aussi fidèlement que possible, la suite des événements qui avaient marqué la vie de la mère de Chantal, sachant qu'elle répondait en cela aux plus chers désirs de toutes les Filles de la Visitation.

Pour ne point faillir dans cette tâche, elle eut soin de recourir aux témoignages les plus autorisés. Puis, soucieuse de garantir l'authenticité des faits rapportés, elle indiqua ses principales sources dans une protestation que l'on regrette de ne point voir figurer en tête de l'édition d'Annecy car elle nous renseigne à la fois sur la documentation et la genèse de l'œuvre (2).

Je proteste ne vouloir donner que la très pure vérité telle que je l'ai apprise, tant de la bouche de notre très digne mère de Chantal que de plusieurs autres personnes dont nous avons pris les informations de longue main, particulièrement de M. Robert, grand vicaire de l'évêque de Châlon ; de M. Colon, receveur de la maison de Chantal ; de M. Daubenton, ancien serviteur de Mgr de Bourges ; de M. Goujon, d'Autun, qui était de la maison de Chantal, et d'une

(1) Préface de l'*Histoire de sainte Chantal*. p. 28 de la 13^e édition.

(2) Cette protestation se trouve à la première page de son manuscrit. Migne et Mgr Bougaud, qui l'ont copiée sur l'autographe, la reproduisent, le premier à la page IV de la préface des *Œuvres de sainte Chantal*, le second à la page 624 du tome I de son *Histoire de sainte Chantal*, et regrettent l'un et l'autre que l'abbé Boulangé, dans son édition des *Mémoires*, n'ait donné que l'abrégé qui se trouve en tête de la copie insérée dans le procès-verbal de la canonisation. Les visitandines d'Annecy n'ont donné aussi que cet abrégé dans leur édition.

des femmes de chambre de notre très digne Mère; mais principalement de nos très honorées sœurs et mères Marie-Jacqueline Favre, Jeanne-Charlotte de Bréchar, Péronne-Marie de Châtel, Marie-Adrienne Fichet, Marie-Aimée de Blonay, premières filles et compagnes de notre très digne Mère, lesquelles, pour ne pas détenir la vérité en injustice, me remirent des mémoires en 1636 dans la crainte d'être prévenues ou surprises par la mort. C'est de ces mémoires que j'ai tiré la plus grande partie de ce que je dirai, ainsi que les déclarations que m'ont faites notre chère sœur Madeleine-Elisabeth de Lucinge, supérieure de notre monastère de Turin, et notre sœur Jeanne-Thérèse Picoteau, qui ont presque toujours accompagné notre digne Mère. J'ai ajouté à tout cela ce que j'ai tiré de quantité de mémoires que nos monastères nous ont envoyés et que nos sœurs d'Annecy m'avaient remis et ce que moi-même j'avais remarqué et recueilli avec grande affection depuis plusieurs années, particulièrement depuis l'année susdite 1636 que j'ai eu la grâce d'être une de celles qui écrivaient journellement sous cette digne Mère. Je commence donc au nom de Notre-Seigneur, le 2 février 1642, dans notre premier monastère d'Annecy.

Sœur Françoise-Madeleine DE CHAUGY.

On voit quel important travail de documentation a précédé la rédaction définitive des *Mémoires*. « De longue main », des informations ont été prises près de la parenté ou de la domesticité de la baronne de Chantal. C'est à celles-ci qu'il appartiendra de documenter le biographe sur la vie séculière de la Sainte. Les premières mères et sœurs de la Visitation lui diront l'histoire précieuse des origines de l'Ordre et tout ce que leur intimité avec la fondatrice leur a révélé de son extraordinaire vertu. Les compagnes ordinaires de ses voyages lui narreront les épisodes variés de ses multiples fondations.

Mais que dire des notes prises au jour le jour, depuis l'année 1636, par Françoise-Madeleine de Chaugy devenue secrétaire de la sainte, introduite dans son intimité, la regardant vivre, l'épiant même et au besoin l'interrogeant pour compléter sa moisson de documents. Que dire surtout des notes que Jeanne de Chantal, pour obéir aux mères de Châtel et de Blonay, avait rédigées sur sa vie intérieure. Bien que Françoise de Chaugy ne les mentionne pas ici, elle y fera des emprunts ainsi qu'aux lettres de saint François de Sales et à tous les écrits susceptibles de lui apporter quelques lumières.

Il serait extrêmement intéressant de pouvoir recourir à ces différents mémoires pour nous rendre compte de la manière

dont la jeune biographe a utilisé ses sources. C'est un plaisir qui nous est refusé.

Françoise-Madeleine, au cours de son alerte récit, indique souvent l'origine du trait qu'elle rapporte, et ces indications donnent au lecteur l'impression très agréable de se trouver devant un témoin renseigné de première main.

Raconte-t-elle, par exemple, le miracle dont Dieu favorisa, au cours d'une famine, la charité de la sainte baronne, à Bourbilly, en multipliant pendant des mois la petite provision de blé du château, elle déclare : « Nous l'avons ouï raconter comme un vrai miracle à quelques-uns [de ses domestiques], et ayant conjuré notre bienheureuse Mère de nous dire comment cela s'était passé, elle nous le raconta tout comme nous le venons de déduire. » (1)

Ailleurs : « Notre bienheureux Père et elle firent ce petit colloque que nous avons appris de sa propre bouche... » (2) Ou bien : « Ce brave seigneur [le baron de Chantal]... fit une chanson d'adieu aux dames de la cour ; nous l'avons vue... » (3) Et encore : « Notre chère sœur la supérieure de Turin, Madeleine-Elisabeth de Lucinge, qui l'a souvent accompagnée dans ses voyages nous a écrit que... » (4)

De même, l'annaliste indique fréquemment la provenance des écrits qu'elle cite : tantôt c'est une note hâtive jetée par la mère de Chantal « sur un dos de lettre » ; tantôt — trop rarement hélas ! — l'un de ces « petits billets écrits de la main de cette chère Mère » à son saint directeur et « qu'elle n'avait pas pu retirer pour brûler ».

A défaut des précieuses lettres brûlées par la sainte, Françoise de Chaugy a celles de saint François de Sales ; elles lui serviront de fil conducteur :

C'est ici, écrit-elle, où nous commençons à regretter la perte que nous avons faite de toutes les lettres que cette digne Mère avait écrites à notre bienheureux Père, lequel les avait toutes cotées de sa sainte main pour servir un jour à sa vie où elles feront un éternel besoin... Il est vrai qu'il nous reste cette consolation que, par la date des lettres que ce Bienheureux lui écrivait en réponse

(1) *Mémoires* de la mère de Chaugy, 24.

(2) *Ib.*, 70.

(3) *Ib.*, 28.

(4) *Ib.*, 534.

des siennes, nous voyons la suite de son état intérieur et pouvons juger du mal par la médecine et de la cause par l'effet (1).

Enfin, c'est la minute même des paroles prononcées par la sainte en plusieurs circonstances mémorables de sa vie que l'annaliste déclare nous livrer grâce au pieux empressement avec lequel elles ont été notées par les témoins (2).

Françoise de Chaugy a donc fait œuvre d'historien. Elle a visé non seulement à l'exactitude, mais encore, dans la mesure de ses moyens, à la précision. Celle-ci varie cependant avec les différentes parties de l'œuvre.

ANALYSE DES MÉMOIRES.

L'auteur considère tour à tour dans la vie de la sainte : « *les années passées au monde* », « *les actions de sa vie religieuse* », et « *les pratiques de ses héroïques vertus* ».

Du point de vue historique, la première partie est la plus complète et la plus suivie ; mais, bien qu'elle embrasse une période de quarante années environ, allant de la naissance de Jeanne de Chantal aux débuts de la Visitation, 1572-1610, elle est cependant la plus courte. D'une part, en effet, sur l'enfance et les années de mariage de la sainte, 1572-1601, les documents étaient moins nombreux ; d'autre part, la vie de la baronne de Chantal, durant ses dix années de veuvage, s'écoule peu mouvementée : séjour en son domaine, à Bourbilly ; à Dijon, chez son père, le président Frémyot ; puis à Monthelon, chez son beau-père, Guy de Rabutin ; enfin, quelques voyages : un à Saint-Claude, trois en Savoie.

On le voit, considérée du point de vue extérieur, cette vie offrait peu de prise à l'histoire, n'eussent été les documents précieux qui permettaient à l'annaliste de suivre pas à pas l'évolution intime de l'âme de M^{me} de Chantal et le détail de ses premières relations avec saint François de Sales. La mère de Chaugy nous les narre en une centaine de pages qui sont parmi les plus attachantes des *Mémoires*.

Auparavant, quelques chapitres d'allure rapide nous mènent de la naissance de Jeanne Frémyot à la mort du baron de

(1) *Ib.*, 57.

(2) *Ib.*, 243, 297.

Chantal. Par touches légères, en une langue familière et pleine de saveur, la sœur de Chaugy nous présente le plus joli portrait qu'on ait tracé de Jeanne-Françoise jeune fille et femme du monde. Il fait bon le relire après la réplique solennelle qu'en a donnée Mgr Bougaud auquel la sainte apparaît hiératique dès le berceau.

Voyons-la donc telle que nous la peint Françoise de Chaugy, issue de la « noble race des Frémyot et, du côté maternel, de l'illustre maison de Berbisey », fille et petite-fille de hauts magistrats au Parlement de Dijon, orpheline de mère à dix-huit mois. Le président, son père, dont l'annaliste nous retrace la loyale conduite pendant la Ligue (1), est capable de suppléer la mère absente dans l'éducation de cette enfant qu'il fait élever « avec un très grand soin » et selon sa condition qui est fort riche. Jeanne Frémyot apprend « avec une grande souplesse et vivacité d'esprit » tout ce qu'on lui enseigne, s'applique à « lire, écrire, danser, sonner des instruments, chanter en musique, faire des ouvrages », si bien que « cette belle fleur croissante », quoique d'une « modestie fort majestueuse », se trouve bientôt fort « recherchée en mariage ». Il lui faut même toute la force de sa vertu pour résister, chez la baronne des Francs, sa sœur, aux artifices d'une « mauvaise sirène » qui prétend « user d'enchantement » pour lui faire épouser un des premiers seigneurs du Poitou ; sa clairvoyance, aussi, pour dépister la feinte d'un jeune huguenot lequel, désireux de conquérir « cette aimable fille », se faisait passer pour catholique. Mais elle eût plutôt souffert « mille morts l'une après l'autre que de se voir liée par le mariage à un ennemi de l'Eglise », elle qui pleurerait en voyant par le Poitou « tant de monastères, d'églises et de chapelles ruinées, profanées et brûlées par les huguenots », au point qu'elle n'osait ensuite « ôter son masque parce que l'on connaissait qu'elle avait pleuré » (2).

Lasse « des importunités et recherches » dont elle est l'objet, Jeanne Frémyot revient avec grande joie chez son père. Elle y vit non point recluse, mais dans toutes sortes d'« honnêtes libertés et divertissements » et, entre maints « poursuivants » qui aspirent à sa main, elle agréa le baron de Chantal.

(1) *Ib.*, première partie, chapitre II.

(2) *Ib.*, ch. III.

Suivons cette jeune baronne de vingt ans arrivant « dans un ménage de garçon » où l'on « brûlait la chandelle par les deux bouts », n'ayant « jamais su ce que c'était que soucis » et à laquelle « il fâchait extrêmement de sacrifier sa liberté innocente aux tracas embarrassants du soin d'un ménage » (1) ; puis, transformée par le sens des responsabilités et devenant « une couronne à son mari » dont elle entreprend de régler la maison.

« Se voyant aux champs », elle écarte toute « parade d'or et de soie ». Hors des fêtes, où elle se sert de ses habits « de fille et de ceux de ses noces », elle ne porte « que du camelot et de l'étamine », mais avec tant « de grâce et de bienséance » qu'elle paraît « cent fois plus que plusieurs autres qui ruinent leurs maisons pour porter des affiquets » ; il est vrai que sa distinction naturelle la dispense « de mendier son lustre des curiosités du vêtement ».

Debout de grand matin, ayant « déjà mis ordre au ménage et envoyé ses gens au labour quand son mari » se lève, elle entend messe chaque jour en la chapelle du château, et, le dimanche, à la paroisse, bien qu'elle en soit éloignée « de demi-lieue », pour donner l'exemple et « parce qu'elle [a] une particulière satisfaction d'adorer Dieu avec tout le peuple ».

« A partir de là, dit naïvement la sœur de Chaugy, elle ne paraissait pas des plus dévotes et nous a quelquefois dit, en se plaignant de son indévotion, qu'elle ne pensait qu'à observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, à contenter son mari, et aux affaires de sa maison. » (2)

Le chemin était sûr et l'acheminait vers la sainteté.

N'est-elle pas déjà toute sainte cette « pieuse nourrice des pauvres » et des « faméliques », dont Dieu multiplie la provision de blé pour lui permettre, en temps de disette, de rassasier la longue théorie des malheureux qui viennent chaque jour mendier aux portes du château ? (3)

« Extrêmement bénigne pour ceux desquels les fautes

(1) *Ib.*, ch. IV.

(2) *Ib.*, V, 22.

(3) « Ayant conjuré notre bienheureuse Mère de nous dire comment cela s'était passé, rapporte Françoise de Chaugy, elle nous le raconta tout comme nous le venons de déduire, ajoutant par son humilité qu'elle avait toujours attribué cette grâce à la grande vertu et dévotion d'une sienne servante, nommée dame Jeanne, aux prières de laquelle elle se confiait grandement. » *Ib.*, 24.

n'étaient pas malicieuses », elle a « des adresses toutes particulières pour adoucir l'esprit de son mari » et la sévérité de ses châtimens.

« Point crieuse ni maussade parmi ses domestiques », desquels « elle n'a presque point changé ».

Bourbilly n'est point une retraite ; c'est « un château de toutes sortes d'honnêtes passe-temps, de jeux, de chasses, de promenades » (1). Pour faire honneur à son mari, la jeune baronne y prend soin « de s'habiller, coiffer et agencer ». Mais quand M. de Chantal est absent, il ne se parle plus « chez lui ni de jeux, ni de chasses, ni de compagnies superflues », non plus que de coquetterie. « Ne me parlez pas de cela », répond la jeune femme à ceux qui s'en étonnent, « les yeux à qui je dois plaire sont à cent lieues d'ici... » Et si quelque impertinent s'avise de lui faire la cour, elle sait être, pour l'éconduire, « sagement et saintement incivile ».

Dès que ce cher mari s'absente, « son cœur et toutes ses affections » se tournent « vers Notre-Seigneur » et, en ce temps-là, elle paraît « fort dévote » ; mais dès qu'il est de retour, « la parfaite complaisance » qu'elle a pour son époux lui fait oublier « ses dévotions » et, « tout le train et les compagnies » revenant, elle se retrouve « comme auparavant ». (2)

Telle est la jeune baronne de Chantal, châtelaine de Bourbilly. Dans ce portrait, la mère n'apparaît point. En ces huit années, pourtant, c'est six enfants qu'elle a mis au monde, dont quatre sont vivants, la dernière au berceau. Huit années de parfait bonheur.

Et soudain, c'est la catastrophe (3) : la balle perdue qui, au cours d'une chasse, blesse à mort le baron de Chantal. C'est l'admirable résignation du mourant et le désespoir de l'épouse qui ne peut « faire venir son cœur à prononcer le *oui* » de l'acquiescement. « Seigneur, s'en va-t-elle criant, prenez tout ce que j'ai au monde, parents, biens et enfants, mais laissez-moi ce cher époux que vous m'avez donné ». « Elle offrait à Dieu l'accèssoire et gardait le principal, mais, dit la mère de Chaugy, la céleste Providence avait conclu de faire autrement le partage. »

Existe-t-il, dans la biographie des saints, une plus ravis-

(1) *Ib.*, 1^{re} partie, ch. VI.

(2) *Ib.*, p. 28.

(3) *Ib.*, ch. VII.

sante histoire que celle de l'éclosion de cette âme à une vie supérieure qu'elle ignore, vers laquelle elle aspire sans la connaître parce que Dieu l'y appelle en même temps qu'il l'achemine vers celui qui sera son guide en cette ascension mystique ?

La mère de Chaugy nous l'a retracée avec une délicatesse incomparable et un sens exquis des beautés de l'union qui se nouait entre ces deux âmes. Il faudrait pouvoir citer en entier les chapitres XII, XIV et XV des Mémoires.

Nous y lirions la première entrevue des deux saints dans l'église de Dijon : « lui, bien qu'attentif à son discours », remarquant, avec « un doux souvenir de sa vision au château de Sales », « cette jeune dame claire-brune » placée « à l'opposite » de la chaire ; elle, de son côté, reconnaissant « au premier regard [jeté] sur lui... celui-là même que Dieu lui avait montré pour directeur » ; puis, les rencontres chez le président Frémyot : elle « mourant d'envie » d'ouvrir son âme à cet « ange du Seigneur », mais retenue par les scrupules d'une conscience stupidement liée au moyen de quatre vœux par un directeur jaloux (1), s'y décidant enfin, sous la presse d'une tentation, tandis que Mgr de Bourges « gardait la porte de la salle afin que personne n'entrât » ; lui, prudent, circonspect, lançant de temps à autre des coups de sonde dans cette âme pour mesurer sa générosité :

Une fois, le saint Prélat lui demanda si elle avait dessein de se remarier, elle lui dit que non. « Hé bien, lui répliqua-t-il, il faudrait mettre à bas l'enseigne. » Elle entendit bien ce qu'il voulait dire ; c'est qu'elle portait encore certaines parures et gentillesse permises aux dames de qualité après leur second deuil ; dès le lendemain, elle ôta tout cela : souplesse qui plut extrêmement à notre bienheureux Père, lequel, en dînant, remarqua encore des petites dentelles de soie à son attifet de crêpe ; il lui dit : « Madame si ces dentelles n'étaient pas là, laisseriez-vous d'être propre ? » Ce fut assez dit ; le soir même, en se déshabillant, elle les décousit elle-même. Une autre fois, voyant des glands au cordon de son collet, il lui dit, toujours dans sa sainte suavité : « Madame, votre collet lairrait-il d'être bien attaché si cette invention n'était pas au bout du cordon ? » Au même temps, elle prit ses ciseaux et coupa ces glands. (2)

Puis enfin, c'est la première confession après que le Bienheureux eut fait à la baronne « un peu de résistance... pour l'éprou-

(1) *Mémoires*, 44.

(2) *Ib.*, 52.

ver, lui disant que les femmes avaient souvent des curiosités inutiles », mais au cours de laquelle il reçoit de « si grands sentiments et lumières » de la part de Dieu pour la conduite de sa pénitente et sent « loger son âme si intimement dans la sienne » qu'il entre lui-même « en profonde considération » (1).

Puis ce sont les adieux « au partir » de Dijon et les paroles graves dites « d'une façon profondément attentive à Dieu » :

Madame, Dieu me force de vous parler en confiance ; sa bonté m'a fait cette grâce, que, dès que j'ai le visage tourné du côté de l'autel pour célébrer la sainte messe, je n'ai plus de pensées de distraction ; mais depuis quelque temps vous me venez toujours autour de l'esprit, non pas pour me distraire, ains pour me plus attacher à Dieu ; je ne sais ce qu'il me veut faire entendre par là (2).

Et, « à la première dinée » au sortir de Dijon, le « petit billet » suivant :

Dieu, ce me semble, m'a donné à vous, je m'en assure toutes les heures plus fort ; c'est tout ce que je vous puis dire. Recommandez-moi à votre bon Ange (3).

Pendant ce temps, la baronne, reprise de ses scrupules, est dans « une nouvelle tempête et affliction d'esprit par le combat qui se [fait] en son âme entre un puissant désir de se ranger totalement sous la conduite du saint évêque et une puissante crainte de quitter son premier conducteur ».

Prudemment, sans rien brusquer, le saint la rassure par cette lettre exquise :

Ne vous mettez point en peine en quel rang vous me pouvez tenir pourvu que vous sachiez quelle est mon âme en votre endroit et que je sache quelle est la vôtre au mien ; je sais que vous avez une entière et parfaite confiance en mon affection, sachez aussi que j'ai une vive et extraordinaire volonté de servir votre esprit de toute l'étendue de mes forces... Obéissez à votre premier directeur filialement et librement, et servez-vous de moi charitablement et franchement (4).

Enfin, c'est le mot libérateur du P. de Villars : « Je ne vous dis pas seulement... que vous vous rangiez totalement sous [la

(1) *Ib.*, 53.

(2) *Ib.*, 54.

(3) *Ib.*

(4) *Ib.*, 58 et 59.

conduite] de Mgr de Genève, mais je vous dis, de la part de Dieu que, si vous ne le faites, vous résistez au Saint-Esprit. » (1)

La mère de Chaugy a saisi toutes les nuances du progrès de cette amitié sainte : lui, prudent, attendant, observant, prenant « temps pour prier Dieu » ; elle, ardente, spontanée, inquiète et malheureuse, mais d'emblée conquise par la sainteté de ce guide qu'elle sent propre à la conduire dans les voies de la perfection.

Alors, c'est la mémorable entrevue de Saint-Claude :

Le jour de saint Barthélémy, 1604, il arriva à Saint-Claude une noble compagnie, tant de Savoie que de Dijon ; quasi après le premier salut, notre bienheureux Père laissa M^{me} de Boisy, sa mère, avec M^{me} la première présidente Brûlart, et, quant à lui, il prit sa chère fille spirituelle et lui fit raconter tout ce qui s'était passé en elle, ce qu'elle fit avec une si grande clarté, simplicité et candeur qu'elle n'oublia rien. Le saint prélat l'écouta attentivement, sans lui répondre un seul mot là-dessus, et se séparèrent ainsi. Le lendemain, assez matin, il l'alla trouver ; il paraissait tous las et abattu : « Asseyons-nous, lui dit-il, je suis tout las et n'ai point dormi ; j'ai travaillé toute la nuit à votre affaire. Il est fort vrai que c'est la volonté de Dieu que je me charge de votre conduite spirituelle et que vous suiviez mes avis. » Après cela, ce saint homme demeura un peu en silence, puis dit, jetant les yeux au ciel : « Madame, vous le dirai-je ? Il le faut dire puisque c'est la volonté de Dieu ; tous ces quatre vœux précédents ne valent rien qu'à détruire la paix d'une conscience ; ne vous étonnez pas si j'ai tant retardé à vous donner une résolution, je voulais bien connaître la volonté de Dieu et qu'il n'y eût rien de fait en cette affaire que ce que sa main ferait ». « J'écoutais, dit notre bienheureuse Mère, le saint Prélat comme si une voix du ciel m'eût parlé ; il semblait être dans un ravissement, tant il était recueilli et allait quérir ses paroles l'une après l'autre, comme ayant peine à parler. » (2)

Notons ici, sous la simplicité du récit, les mots qui portent et donnent au tableau sa valeur d'exactitude. L'annaliste a ouï le récit de la bouche de la sainte. Cet aparté, « quasi après le premier salut » ; ce compte rendu plein de candeur où la baronne « n'oublia rien » ; ce bienheureux « tout las et abattu » d'avoir réfléchi au sujet de cette âme pour laquelle Dieu lui fait entrevoir ses responsabilités futures ; ces paroles qu'il va « quérir...

(1) *Ib.*

(2) *Ib.*, 61 et 62.

l'une après l'autre », tout marque ici l'importance de l'événement.

C'est en effet à la suite de cette entrevue que le saint donne à la baronne de Chantal un billet écrit de sa main par lequel il « accepte au nom de Dieu la charge » de sa conduite spirituelle et que, de son côté, elle fait vœu de lui obéir. « Chacun sait, dit la mère de Chaugy, avec quelle fidélité et utilité ce Bienheureux a accompli sa promesse et avec quelle obéissance, soumission et persévérance cette digne Mère a suivi sa direction » (1).

A partir de là, sans perdre le fil conducteur de la chronologie des faits ni s'attarder en de longs raisonnements, l'annaliste sait, par un heureux choix des lettres de saint François de Sales, marquer les grandes lignes de la direction donnée par Mgr de Genève à la baronne de Chantal, en même temps qu'elle analyse avec une grande finesse de psychologie les états d'âme qui la justifient.

Ce guide très sage commence par mettre la paix dans l'âme inquiète de sa dirigée. Paix quant aux vœux faits à l'ancien directeur (2). Paix aussi dans l'épreuve des tentations contre la foi où la baronne use ses forces spirituelles par d'inutiles et fastidieux raisonnements (3).

Et voici « la règle générale de [son] obéissance : il faut tout faire par amour et rien par force ; il faut plus aimer l'obéissance que craindre la désobéissance » (4).

Comme il arrive dans les premiers temps de la vie dévote, la fervente dirigée, par l'impétuosité de ses élans, risque, du premier coup, de briser ses forces.

Cette âme généreuse, écrit la mère de Chaugy, voyant la beauté, la clarté et l'excellence des résolutions qu'elle avait faites pour la perfection, courait à la proie avec trop d'ardeur et multiplication de désirs ; le voisinage du bien lui excitait l'appétit, et, l'appétit, l'empressement à s'y lancer... Cependant elle amaigrissait et perdait ses forces corporelles par un continuel mouvement et pantèlement de cœur ; sur quoi notre bienheureux Père lui donna d'admirables avis qu'il conclut ainsi : « Vous me faites ressouvenir du saint homme Moïse qui vit et n'entra jamais dans la Terre promise. Or sus, s'il fallait mourir sans boire de l'eau de la Samaritaine,

(1) *Ib.*

(2) *Ib.*, 66.

(3) *Ib.*

(4) *Ib.*, 87.

qu'en serait-ce pour cela, pourvu que votre âme fût reçue à boire de l'éternelle source de vie. » (1)

Parmi ces travaux spirituels, se place, en l'année 1605, le premier voyage en Savoie où la baronne reste dix jours au château de Sales. La mère de Chaugy les relate en un tableau à la fois plein de grâce, de poésie et de gravité :

Notre très digne Mère refit une confession générale et fit une reddition de compte très exacte de toute sa vie avec tant de lumières et d'extraordinaires sentiments de Dieu que le saint Prélat en était tout ravi de joie ; et une fois, dans un de leurs entretiens, ce Bienheureux voyant, des yeux de l'esprit, que cette belle âme était non seulement lavée d'hysope et rendue plus blanche que neige, mais que le fleuve impétueusement doux de la grâce d'en haut réjouissait cette cité de Dieu, il lui dit : « O ma fille, ma fille, il tombe bien de l'eau ! » entendant parler de celle de la grâce. Notre bienheureuse Mère, qui était saintement enivrée au cellier à vin de l'Epoux céleste, ne prenant pas garde que le temps était clair et serein, crut qu'il était pluvieux et répondit : « Laissons pleuvoir, mon Père, laissons pleuvoir. » Le Bienheureux se mit à sourire sans qu'elle s'en prît garde, poursuivant son discours avec une ardeur admirable ; et pour conclusion, elle renouvela ses vœux, et notre bienheureux Père et elles firent ce petit colloque que nous avons appris de sa propre bouche : « C'est donc tout de bon, dit notre bienheureux Père, que vous voulez servir à Jésus-Christ ? — Tout de bon, dit-elle. — Donc, vous vous dédiez toute au pur amour ? — Toute, répliqua-t-elle, afin qu'il me consume et qu'il me transforme en soi. — Est-ce sans réserve que vous vous y consacrez ? — Oui, sans réserve, je m'y consacre. — Méprisez-vous donc, lui dit le saint prélat, tout le monde comme fiente et ordure pour avoir Jésus-Christ et sa bonne grâce ? — Je le méprise, dit-elle, de toute mon âme, et il m'est en horreur. — Pour conclusion, ma fille, vous ne voulez donc que Dieu ? — Non, répliqua-t-elle, je ne veux que lui pour le temps de l'éternité... »

Ce Bienheureux lui dit encore une autre fois : « Il y a quelques années que Dieu m'a communiqué quelque chose pour une manière de vie, mais je ne vous le veux dire d'un an. » Elle demeura soumise et ne demanda jamais que cela voulait dire. Seulement, un jour, parlant à ce saint prélat des véhéments desirs qu'elle avait de servir Dieu sans obstacles, elle lui dit : « O mon Dieu ! mon Père, hé ! ne m'arracherez-vous point au monde et à moi-même ? » Il lui fit une réponse tardive, grave et sérieuse : « Oui, dit-il, un jour vous quitterez toutes choses, vous viendrez à moi, et je vous mettrai dans un total dépouillement et nudité de tout pour Dieu. » (2)

(1) *Ib.*, 67 et 68.

(2) *Ib.*, 70 et 71.

Au retour de ce voyage, la baronne est transformée. On voit « reluire en elle une sainte liberté d'esprit » ; ses dévotions ne sont « plus ennuyeuses à personne » tant le bienheureux sait « rendre la dévotion amiable, facile et accostable à tout le monde ». « Le premier conducteur de Madame, disent les domestiques, ne la faisait prier que trois fois le jour et nous en étions tous ennuyés, mais Mgr de Genève la fait prier à toutes les heures du jour et cela n'incommoder personne », ce qu'ils disaient, rapporte la mère de Chaugy, parce qu'ils voyaient bien « qu'elle avait en usage continuel les aspirations, retours à Dieu et saint recueillement intérieur ».

Cette âme, qui marche à pas de géant dans le chemin de la perfection, n'a rien pourtant qui la singularise à l'extérieur si ce n'est une plus grande vertu. Retirée avec ses quatre petits enfants chez un beau-père au caractère difficile près duquel une « servante-maîtresse » a pris un pied de commandement, elle n'a qu'un rôle modeste et doit subir les « aigreurs de cette femme » qui lui fait « mille niches selon l'incivilité de sa rustique nature ». C'est dans ce train humble et journalier où il y a beaucoup à souffrir que la baronne de Chantal trouve le chemin de la sainteté. Son règlement, c'est celui que son directeur prescrit à Philothée : l'oraison, le matin ; dans la journée, la « petite collation spirituelle », le chapelet, une demi-heure de lecture ; le soir, le retour vers Dieu par la prière vocale et l'oraison ; et, entre ces exercices, les menus devoirs près de ses enfants, de son beau-père, quand il la veut souffrir, et de ses domestiques. Comme tout cela est simple à l'extérieur ! Mais voici l'intérieur :

Elle avait pour cabinet de retraite... une des plaies du Sauveur : le dimanche, elle se retirait dans la plaie du côté ; le lundi, dans celle du pied gauche ; le mardi, dans celle du pied droit ; le mercredi, dans celle de la main gauche ; le jeudi, dans celle de la main droite ; le vendredi, dans les cicatrices de son adorable chef ; le samedi, elle rentrait dans celle du côté pour finir la semaine par où elle l'avait commencée. Ce fut dans cet exercice des plaies du Sauveur, ainsi qu'elle a dit par après, qu'il lui fut donné une présence de Dieu qu'elle a gardée toute sa vie, qui était une vue spirituelle de Dieu en toutes choses qui tenait son âme dans une sainte indifférence... (1).

Et pour éviter l'illusion facile de confondre avec la vertu son

(1) *Ib.*, 75.

attrait pour la dévotion, « cette fidèle amante ne se contentait pas de suivre son Bien-Aimé dans la douceur des encens de la vie spirituelle si elle ne moissonnait avec lui la myrrhe élue de la mortification » (1).

Elle qui, pour plaire à son mari, avait aimé les parures et ajustements, désormais, sur le conseil de son directeur, a mis « bas l'enseigne ». Elle se coupe les cheveux « qu'elle avait fort beaux, et, parce qu'elle les avait autrefois frisés et poudrés et y avait de l'attache », elle les jette au feu.

La baronne se sert elle-même, balaie sa chambre, et ses femmes de service ne peuvent gagner sur elle « de faire son lit » ou « de lui mettre une toilette ». Sa santé fragile lui défend les jeûnes ; mais une parfaite indifférence quant au boire et au manger mortifiera la délicatesse de son goût. Pour cela, elle commande à une de ses domestiques de la servir à table, ce que « cette bonne femme » faisait selon ses goûts et son propre appétit sans que la baronne « lui en dît mot ni qu'elle manquât de manger ce qu'elle lui avait mis devant elle » (2).

Plus encore que ses goûts, elle sait dompter son cœur, « n'opposant que mansuétude aux aigreurs de la servante-maîtresse ».

Mais qui dira la charité de la baronne envers les malheureux, « pauvres chancreux, ladres et affligés de semblables misères » ? « Ses muscs et civettes » sont les « pots d'onguents » qu'elle prépare elle-même. Elle a une petite chambre pour ce service. Tout y est « si net et si bien rangé » que, lorsqu'on veut louer la propreté de quelque maison, l'on dit : « Cela est propre et bien rangé comme la boutique de M^{me} de Chantal » (3). Dans ce lieu, défilent tous ceux qui ont quelque plaie, gale, chancre ou maux analogues. Elle les soigne parfois à genoux et applique ses « bénites lèvres » sur leurs plaies répugnantes. Elle va visiter les malades, fait leur lit, nettoie « leurs immondices » et, quand ils sont trépassés, lave et ensevelit leurs corps.

Il lui reste encore du temps pour orner les autels et tourner le fuseau. Un jour, elle est « inspirée de filer une pièce de serge pour faire un habit » à Mgr de Genève. Elle la fait teindre en violet et la lui envoie pour étrennes, le priant de donner aux

(1) *Ib.*, 77.

(2) *Ib.*, 78.

(3) *Ib.*, 79.

pauvres la valeur de cet ouvrage. La sœur de Chaugy n'a garde d'omettre la suave réponse du saint :

Or sus, j'ai ri, mais de bon cœur, voyant votre dessein que votre serge serve à mon usage et que je donne sa valeur aux pauvres ; mais qui me l'estimera en sa juste valeur ? car si je voulais donner aux pauvres son prix, selon ce que je l'estimerais, je n'aurais pas cela vaillant, je vous en assure. Jamais vêtement ne me tint si chaud que celui-là, dont la chaleur passera jusqu'au cœur, et ne penserai pas qu'il soit violet, mais pourprin et écarlatin puisqu'il sera, ce me semble, teint en charité. (1)

Et le bienheureux l'invite à « travailler à une quenouille mystique » qui est la croix du Sauveur chargée de la « laine » de ses exemples et de ses mérites :

Filez, filez votre quenouille, lui écrit le saint, non point avec ces grands et gros fuseaux, car vos doigts ne les sauraient manier, mais seulement selon votre portée, la patience, l'abjection, la douceur de cœur, la résignation, la simplicité, la charité des pauvres malades, le support des fâcheux (2).

Quasi depuis son veuvage, la baronne de Chantal aspire à se séparer « tout à fait et tout à plat » des choses du monde pour entrer en religion : « Mon Père, écrit-elle à son directeur, au moins, laissez-moi cette chère espérance. » (3) Mais le Bienheureux, qui prie et fait prier pour bien connaître les desseins de Dieu, suit les lumières qu'il en reçoit et ne les devance point.

En ces derniers mois cependant, la lumière s'est faite. Dieu a pleinement révélé à son serviteur à quel genre de vie il appelle M^{me} de Chantal et, par elle, les âmes qui viendront à sa suite. Désireux de revoir la baronne « avant que de prendre une résolution finale », le Bienheureux la fait venir à Annecy où elle arrive « sans aucun désir que d'embrasser fidèlement ce que Dieu » lui ordonnerait par l'entremise de Mgr de Genève. Avant de révéler son dessein, ce prudent directeur veut une dernière fois s'assurer de la souplesse de l'instrument.

La mère de Chaugy nous a conservé ce dialogue :

L'ayant retirée, dit-elle, après la sainte messe, avec un visage grave et sérieux et une façon de personne tout engloutie en Dieu,

(1) *Ib.*, 89.

(2) *Ib.*, 90.

(3) *Ib.*, 93.

il lui dit: « Hé bien! ma fille, je suis résolu de ce que je veux faire de vous. — Et moi, dit-elle, Monseigneur et mon Père, je suis résolue d'obéir ». Sur cela, elle se mit à genoux. Le Bienheureux l'y laissa et se tint debout à deux pas d'elle: « Oui-dà, lui répondit-il; or sus, il faut entrer à Sainte-Claire. — Mon Père, dit-elle, je suis toute prête. — Non, dit-il, vous n'êtes pas assez robuste, il faut être sœur de l'hôpital de Beaune. — Tout ce qu'il vous plaira. — Ce n'est pas encore ce que je veux, dit-il, il faut être carmélite. — Je suis prête d'obéir », répondit-elle. Ensuite il lui proposa diverses autres conditions pour l'éprouver et il trouva que c'était une cire amollie par la chaleur divine et disposée à recevoir toutes les formes d'une vie religieuse telle qu'il lui plairait de lui imposer. Enfin, il lui dit que ce n'était point en toutes ces manières de vie dont il lui avait parlé que Dieu la voulait et, là-dessus, lui déclara fort amplement le dessein qu'il avait de notre cher Institut. (1)

L'un et l'autre sont persuadés que « cette nouvelle vigne » doit prendre naissance en la ville d'Annecy, mais « n'y voyant goutte » pour démêler des difficultés qui semblaient insurmontables, ils s'en fient à la Providence.

Alors, d'une façon rapide, la mère de Chaugy raconte la proposition que fait M^{me} de Boisy d'un mariage entre Bernard de Sales de Thorens, frère du Bienheureux, et la fille aînée de la baronne de Chantal, Marie-Aimée; puis, le retour de la sainte en Bourgogne avec Jeanne de Sales, sœur du prélat; la mort de celle-ci, le chagrin de la baronne et son vœu de donner, « en échange », une de ses filles à la maison de Sales; enfin les premiers pourparlers de ce projet de mariage (2).

À l'aide de cet heureux prétexte s'effectue le troisième voyage en Savoie pour fixer l'établissement du petit Institut projeté.

Toutes résolutions étant prises, tant pour le mariage de Marie-Aimée que pour la nouvelle fondation, il faut reprendre le chemin de Bourgogne. La baronne s'arrête à Dijon. Un rude combat l'y attend. Ce cœur, qui ne respire plus que Dieu, est assiégé par un soupirant, grand seigneur, veuf, extrêmement riche, et l'on propose de faire des mariages entre ses enfants et ceux de la baronne, ce qui mettra la maison de Chantal dans l'opulence. Toute la famille voit dans cette union mille avantages et presse la veuve d'y consentir.

L'assaut est terrible. Tant qu'elle peut, cette âme courageuse

(1) *Ib.*, 95 et 96.

(2) *Ib.*, ch. XXII.

se tient « serrée à l'arbre de la sainte croix, crainte que tant de voix charmeresses » n'attirent son « cœur en quelques complaisances mondaines ». C'est alors que, de sa propre main, elle grave le saint nom de Jésus sur son cœur « et cela si profondément qu'elle ne pouvait étancher le sang qui sortait de cette heureuse plaie » ; avec ce sang, elle écrit de « nouveaux vœux et promesses à Dieu » (1).

Après l'assaut du monde, c'est le douloureux brisement du cœur causé par les « tendresses sensibles » de l'affection paternelle qu'il faut, au prix de mille déchirements, amener à consentir à ce départ. Avec délicatesse, la sainte s'y emploie « sans faire l'étonnée ni la pressante », ferme pourtant dans ses résolutions, et confiante dans M. de Genève pour achever ce qu'elle a commencé.

Il vint au mois d'octobre, 1609, avec Bernard de Thorens dont il bénit le mariage, et eut avec le père et le frère de la baronne une longue conférence après laquelle ils la firent appeler. MM. Frémyot et de Bourges lui firent quantité « d'interrogats et remontrances » auxquels elle répondit de telle sorte « qu'ils virent bien que cette juste ne pouvait être ébranlée éternellement et que sa bouche parlait la sagesse ».

« Elle fit un narré de l'état auquel elle avait mis le bien de ses enfants et comme elle les laisserait sans brouilleries et sans dettes. » Elle emmènerait ses deux filles, confiant son fils au président Frémyot. Et celui-ci de dire : « Cette femme a considéré tous les sentiers de sa maison et n'a point mangé son pain en oisiveté » (2).

Ce sont des pages connues, mais toujours émouvantes, que celles où Françoise de Chaugy raconte les adieux de la baronne au monde (3) : à Monthelon, d'abord, où tout le voisinage s'est assemblé sur son chemin ; où les pauvres, surtout, lui font « un escadron si lamentable » qu'ils arrachent les larmes des yeux, tandis que le vieux baron de Chantal, « âgé de plus de quatre-vingt ans », pousse « des cris si pitoyables » que le cœur se fend de l'entendre ; puis à Dijon, où il lui reste un « grand chemin à faire à cause du grand et réciproque amour » qui est entre elle et ses proches. Les voilà tous assemblés, fondant en larmes ;

(1) *Ib.*, 108.

(2) *Ib.*, 115 et 116.

(3) *Ib.*, ch. XXVII et XXVIII.

le pauvre père s'est retiré « en son cabinet » pour cacher ses pleurs, qu'il ne peut retenir, et ne pas donner « licence aux autres de faire des lamentations immodérées ». La baronne, dont les yeux « nagent dans l'eau » par la « compassion qu'elle a de la douleur de tant de bons et chers parents », les embrasse « tous l'un après l'autre ».

Et voilà qu'après tous ceux-ci, « le jeune baron, son fils, âgé d'environ quinze ans, qu'elle aimait, si jamais mère aima amoureusement son fils unique », se vient jeter en travers de la porte « avec des pleurs et une grâce non pareille : « Au moins sera-t-il dit que vous aurez foulé votre enfant aux pieds... », s'écrie-t-il. Mais bien que « l'action de cet aimable fils pensât faire éclater de douleur cette mère aimante », elle passe « sur ce cher fils » s'arrêtant ensuite pour jeter quelques larmes. « Que voulez-vous, je suis mère ! » répond-elle à ce « docte » importun qui la voudrait plus forte.

Après ce suprême effort, elle appelle « de plus grande ferveur » le secours du ciel en

voyant venir à elle son si cher père dont la blanche vieillesse et les larmes lui faisaient grande pitié. Ils se parlèrent assez longtemps avec abondance de pleurs de part et d'autre ; enfin, s'étant mise à genoux pour recevoir la bénédiction d'un si cher père, il leva ses mains, ses yeux et son cœur au ciel et dit tout haut ces paroles : « Il ne m'appartient pas, ô mon Dieu, de trouver à redire à ce que votre Providence a conclu en son décret éternel ; j'y acquiesce de tout mon cœur et consacre de mes propres mains, sur l'autel de votre volonté, cette unique fille qui m'est aussi chère qu'Isaac était à votre serviteur Abraham ». Sur cela, il fit lever cette chère fille et, lui donnant le dernier baiser de paix : « Allez donc, dit-il, ma chère fille, où Dieu vous appelle et arrêtons tous deux le cours de nos justes larmes pour faire plus d'hommage à la divine volonté, et encore afin que le monde ne pense point que notre constance soit ébranlée » (1).

Semblables à « l'oiseau échappé des filets des chasseurs », la baronne de Chantal et sa première compagne, M^{lle} de Bréchard, prennent leur route vers la Savoie. Elles emmènent la petite baronne de Thorens et sa sœur Françoise.

Les sachant proches, Mgr de Genève « et environ vingt-cinq personnes, tant seigneurs que dames », montent à cheval pour aller au devant de celle qui vient « vraiment au nom de Notre-

(1) *Ib.*, 129.

Seigneur ». Elle entre dans Annecy le jour des Rameaux. « Les fondements étaient creusés, la pierre fondamentale toute taillée par la main du céleste ouvrier, les matériaux prêts ; il ne restait plus, dit la mère de Chaugy, qu'à commencer l'édifice de notre petite Congrégation, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » (1).

*
* *

La seconde partie des Mémoires raconte la vie religieuse de la sainte jusqu'à sa mort. Elle est inférieure en intérêt à la première. Cela s'explique : Françoise de Chaugy, ne l'oublions pas, écrit pour les monastères de son Ordre et non pour le public. Or, les *Fondations*, les *Vies des premières Mères* sont rédigées en grande partie lorsqu'elle compose les Mémoires sur Jeanne de Chantal ; par conséquent, elle juge inutile de redire ce qu'elle a déjà relaté ailleurs. De là, des lacunes fâcheuses pour le lecteur et qui seraient inexplicables a priori.

C'est ainsi que les détails de la fondation du premier monastère et l'histoire des commencements de la Visitation sont réduits à quelques pages, malgré l'intérêt que présentaient, pour les visitandines, ces précieux souvenirs. De tout cela, déclare la sœur de Chaugy, « nous... avons parlé si particulièrement dans notre fondation que je [n'en] rappellerai pas les petites particularités » (2).

Rien non plus des entretiens familiers de saint François de Sales avec ses chères Filles. C'est que les *Entretiens spirituels* étaient publiés et déjà répandus dans les monastères.

Rien ou bien peu de chose sur les premières compagnes de la mère de Chantal, M^{lles} Favre, de Bréchar, de la Roche, de Châtel, de Blonay, Jacqueline Coste, et sur la manière dont elles furent appelées à se joindre à la Fondatrice. Françoise de Chaugy, dès la première partie de son livre, les présente au lecteur en deux pages rapides, avec un petit trait sur chacune d'elles (3). C'est que de plus amples détails se trouvaient au recueil de leur vie, ainsi que le déclare l'annaliste (4).

(1) *Ib.*, 137.

(2) *Ib.*, 144.

(3) *Ib.*, 120 et ss.

(4) *Ib.*

Pour les mêmes motifs, les Fondations ne sont, en général, qu'indiquées ; c'est la partie la moins riche des Mémoires. La sœur de Chaugy les énumère à propos des déplacements de la sainte, mais tout y reste dans le vague.

De même, parce que Françoise de Chaugy écrit d'abord et avant tout l'histoire de la Fondatrice de la Visitation, elle donne peu de place aux événements extérieurs, même à ceux qui atteignent la mère de Chantal dans ses propres enfants. La mort de Bernard de Sales est brièvement notée (1) ; celle de son épouse, Marie-Aimée, propre fille de la sainte, est un peu plus marquée (2), mais, déclare la mère de Chaugy, « parce que nous avons écrit son histoire un peu au long (3) afin de la joindre à celle de sa sainte mère, comme ce petit rameau d'or qui sortit jadis d'un arbre de merveille, nous ne répéterons pas sa sainte mort ».

Par contre, celle de Celse-Bénigne de Chantal est narrée plus longuement (4) ; mais nous ne saurons presque rien de Françoise de Toulonjon, de ses passages à Annecy ni de la mort de son mari à Pignerol (5). Sur ce sujet, cependant, les informations ne manquaient pas à la sœur de Chaugy.

Celle-ci ne s'attarde pas non plus sur les rapports de la mère de Chantal avec saint François de Sales ; quant à l'étude de la vie intérieure de la sainte, elle est rejetée volontairement dans la troisième partie.

Somme toute, ces deux cents pages risqueraient parfois de paraître un peu sèches, et la lecture en serait monotone si quelques traits où se retrouve la manière vive et alerte du conteur ne venaient çà et là ressaisir notre attention languissante. Citons, entre autres, l'histoire du petit coffre à trois clefs contenant les cinq pièces d'or que, malgré la défense de saint François de Sales, les sœurs finirent par obtenir de la mère de Chantal (6) ; le récit de l'extase de la sainte dans une petite chapelle de Bourgogne (7) ; un chapitre au puissant réalisme

(1) *Ib.*, 187.

(2) *Ib.*, 188.

(3) On la trouve dans *Les Vies de VII religieuses de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie*, p. 1 et ss.

(4) *Mémoires*, 240 et ss.

(5) *Ib.*, 265 et 266.

(6) *Ib.*, 150.

(7) *Ib.*, 166.

sur sa charité auprès des malades (1) ; une page instructive sur la vie mystique des premières visitandines (2) ; nous retrouvons la baronne experte en affaires à l'occasion du décès de son beau-père, Guy de Rabutin-Chantal (3) ; l'héroïque détachement de la sainte et son total abandon à la Providence ressortent de l'abrégé de toutes ses fondations (4) ; le récit de sa dernière entrevue avec Mgr de Genève est un des plus beaux morceaux des Mémoires (5) ; c'est une page poignante que celle où Françoise de Chaugy nous rapporte comment la mère de Chantal apprit la mort de son fils (6) ; charmante de naturel et de spontanéité celle qui nous retrace son entrevue en plein champ avec la mère de Chastelus (7) ; combien sont touchants les adieux au dernier départ d'Annecy (8) et que la sobriété de l'auteur a de force dans le chapitre où nous assistons à la mort de la sainte ! (9)

Ces belles pages, entre plusieurs autres, animent le récit et font oublier les insuffisances que nous signalions plus haut.

*
**

La troisième partie des Mémoires traite des « héroïques vertus » de la sainte.

Ce plan : la vie, les vertus, avait été suivi dans les biographies des premières Mères antérieurement rédigées. C'était généralement aussi celui des circulaires où, annonçant à tout l'Ordre le décès d'une sœur, on retraçait les grandes lignes de sa vie. Aujourd'hui encore, ce plan, presque de tradition au XVII^e siècle, trouverait des défenseurs. « La meilleure manière d'écrire la vie des saints, dit Mgr Parisi, est de commencer par ce qui constitue proprement leur histoire, et ensuite de faire un exposé de leurs vertus. » (10)

(1) *Ib.*, ch. V de la 2^e partie.

(2) *Ib.*, 166.

(3) *Ib.*, 175.

(4) *Ib.*, 180, 196, 198, 199, 270.

(5) *Ib.*, 210, 211.

(6) *Ib.*, 242 et ss.

(7) *Ib.*, 251.

(8) *Ib.*, 311.

(9) *Ib.*, 320 et ss.

(10) Cité par Geoffroy de Gradmaison : *La bienheureuse mère Barat*, Paris, Gabalda. Préface, p. VII.

Elle a ceci d'aisé pour l'écrivain qu'elle lui permet de grouper au livre des vertus, ainsi que l'avoue naïvement la sœur de Chaugy, les faits qu'il n'eût « pas fait facilement couler dans l'histoire » (1).

Mais si cette méthode simplifie, pour le biographe, le travail de synthèse, elle risque d'engendrer, pour le lecteur, la monotonie. Ce chapelet de faits rapportés en marge de la succession chronologique des événements sous la rubrique de telle ou telle vertu, à la longue peut devenir fastidieux.

Les Mémoires de Françoise de Chaugy sur la mère de Chantal échappent à ce danger grâce à l'intérêt des documents et à l'art du narrateur.

L'annaliste considère successivement dans la sainte les vertus théologiques et cardinales, puis la piété, les vertus religieuses, l'humilité, l'observance et enfin tout ce qui a trait à sa vie intérieure.

Les raisons de ce plan, l'auteur les indique souvent en tête des chapitres. C'est ainsi qu'« ayant appris... que la foi est le fondement de la sainte maison spirituelle, l'espérance les murailles, et la charité le toit, il [lui] semble à propos de commencer le récit des vertus de [sa] bienheureuse Mère par la solidité de sa foi, d'autant que l'on jugera plus facilement, par après, de la fermeté admirable de tout le bâtiment » (2).

De la charité envers Dieu, elle passe à l'amour du prochain, parce que l'un et l'autre « étant unis par le Saint-Esprit en un même commandement, il n'en faut pas séparer le discours, vu même que, si l'amour du prochain était un bel arbre fleurissant et portant des fruits d'immortalité au cœur de [cette] bienheureuse Mère, l'amour de Dieu en était la très pure et précieuse racine » (3).

Après « l'amour bienfaisant » à l'égard du prochain, elle juge utile de considérer « l'amour supportant », Dieu ayant permis « que les occasions de le pratiquer » n'aient « non plus manqué » à la sainte « que l'air pour respirer » (4).

A la suite de ce chapitre, l'un des plus riches de tous, Françoise de Chaugy traite des vertus cardinales parce que, dit-elle,

(1) *Mémoires*, 525.

(2) *Ib.*, 341.

(3) *Ib.*, 365.

(4) *Ib.*, 383.

« si le cœur de notre bienheureuse Mère était le char de l'amour, nous pouvons dire qu'il roulait sur ces quatre roues : prudence, tempérance, justice et force » (1).

Et si elle « joint le discours de la pauvreté » de la sainte « à celui de sa piété et dévotion », c'est qu'elle a « appris d'un saint religieux que l'âme qui est bien dénuée de tout et qui ne tient compte des choses de ce monde fait une oraison très pure » (2).

Après le détachement des biens, viendra celui de la volonté, par l'obéissance, car « il n'y a rien à quoi [la mère de Chantal] ait renoncé si pleinement, si absolument et si parfaitement qu'à elle-même et à sa propre volonté » (3).

L'humilité suivra les vertus religieuses, « étant si parfaite et si constante » chez la mère de Chantal que le P. Binet croyait celle-ci « professe de quatre vœux et que le quatrième était l'humilité » (4).

L'exactitude de la sainte en l'observance, la douceur de sa conversation, sa fidélité au silence, complètent le tableau de ses riches vertus. Les chapitres qui suivent ont trait à ses voies intérieures et à son expérience ès choses spirituelles.

Quelques redites dans cette troisième partie, et qui tiennent au plan général de l'ouvrage. Traitant de la foi de la sainte au livre des vertus, la mère de Chaugy revient à la foi des Frémyot dont elle a amplement parlé au début de la biographie. On pourrait citer plusieurs exemples du même genre (5). Par contre, elle a réservé pour cette troisième partie des traits qui eussent joliment illustré l'histoire des premières années de Jeanne de Chantal.

D'autre part, le classement même des faits sous le chef de telle ou telle vertu ne va pas sans entraîner, lui aussi, des redites. Traitant de l'obéissance, l'auteur rapporte la réponse faite par saint François de Sales à la sainte qui l'avait prié de commander à son esprit, trop actif, de suivre en la contemplation l'attrait de Dieu (6). On trouve à nouveau cette réponse dans le chapitre sur les voies d'oraison (7).

(1) *Ib.*, 393.

(2) *Ib.*, 422.

(3) *Ib.*, 437.

(4) *Ib.*, 447.

(5) *Ib.*, 304 et 371 ; 296 et 376 ; 318 et 477.

(6) *Ib.*, 438.

(7) *Ib.*, 501.

Le plan que l'annaliste s'est imposé dans le classement des vertus l'embarrasse quelquefois. Ayant traité de l'obéissance et de la pauvreté, elle arrive à la troisième des vertus religieuses, la chasteté, et déclare tout naïvement qu'elle ne sait « bonnement que dire sur ce troisième vœu » (1). Mais, à la vérité, ce sont là de bien petites ombres en regard des mérites de l'œuvre.

Ce qui frappe d'abord, dans cette partie des Mémoires, c'est la richesse de la documentation. L'auteur n'a que l'embarras du choix dans le volumineux dossier de ses notes. Aussi, nulle trace de délayage ou de remplissage. Il lui faut au contraire se résigner à ne pas épuiser cette source surabondante. Car, si la documentation est riche, plus riches sont encore l'âme et les vertus de la sainte : « des abîmes sans fond » (2) selon l'expression de Françoise de Chaugy qui a pu se pencher sur ces abîmes. Aussi l'intérêt ne faiblit pas un seul instant durant la lecture de ce troisième livre dont la forme est presque entièrement anecdotique.

Chacun des chapitres nous apporte, touchant la vertu dont il traite, un bouquet des plus beaux exemples qu'en a donnés la sainte, comme aussi de ses plus notables enseignements, sans autre lien entre eux que leur commun rapport à la vertu proposée. Mais il court à travers ces récits et ces discours une vie extraordinaire. La mère de Chantal parle et agit sous nos yeux telle que Françoise de Chaugy la voyait parler et agir dans l'intimité de la vie journalière : la physionomie, le geste, l'attitude, tout y est noté par cet affectueux et clairvoyant témoin, et, peu à peu, la personnalité de la sainte apparaît très en relief dans une vertu consommée aussi humaine que surnaturelle.

Cette troisième partie échappe à l'analyse ; seule, la lecture peut donner une idée de ces récits prestes, vivants, alertes, où nulle dissertation hors de propos ne vient égarer l'attention du lecteur. Lisez, par exemple, ce fragment de chapitre où Françoise de Chaugy veut montrer combien la mère de Chantal « méprisait tout ce qui sentait l'éclat mondain » :

Elle rompit tout à fait quelques affaires bien importantes parce qu'elles nous tiraient dans une grande autorité et faveur mondaine, et, une fois, parlant de cela, elle mit la main sur ses yeux avec une grâce ravissante et nous dit : « Dès que l'on m'a fait voir

(1) *Ib.*, 444.

(2) *Ib.*, 391.

ce grand éclat mondain, mes yeux ont été éblouis et je n'ai plus vu goutte en cette affaire », répétant souvent ces paroles : « L'éclat des Filles de la Visitation est d'être sans éclat et leur gloire est la petitesse. »

... Lorsque cette bienheureuse allait par les champs, elle évitait, tant qu'elle pouvait, qu'on lui fit des entrées pompeuses et avec cérémonie. Quand elle était contrainte de recevoir des harangues de ceux du clergé ou des magistrats qui l'allaient visiter en corps, elle rougissait comme une jeune fille qui reçoit une abjection et y répondait avec peu de paroles, comme voulant faire voir qu'elle ne savait pas correspondre à ce qui sentait la mondanité et le faste.

Une fois, une sœur lui dit que M^{me} de Toulonjon, sa fille, lui avait donné charge de l'avertir quand elle devait partir pour son voyage de France de l'année 1635, afin qu'elle allât l'attendre sur chemin pour la conduire. Cette bienheureuse se tourna gracieusement du côté de notre chère mère Favre et lui dit : « Que ferons-nous là ? Dieu sait quelle consolation ce me serait d'avoir ma fille avec moi ; mais c'est une pitié, il faut avoir litière, carrosse, train, tout cela me déplaît extrêmement ; quand nous arriverions en quelques villes, on dirait : C'est la mère de Chantal qui va à Sainte-Marie ; cela vous sent le monde et m'est à contre-cœur ; j'aime tant, ajoutait-elle, mon petit train, notre litière fermée, notre ecclésiastique et deux muletiers ».

... Une fille un peu mécontente écrivit une fois à cette bienheureuse Mère, qu'elle avait quitté une abbaye et un prieuré pour être fille de Sainte-Marie, et qu'ayant refusé la crosse que saint Benoît lui présentait, elle n'avait trouvé qu'une croix, es mains de notre Bienheureux, pour elle. Cette digne Mère lui répondit : « Ma fille, c'est votre bonheur d'avoir trouvé la croix ; la crosse n'ouvrit jamais le ciel à personne, la croix l'ouvre à tout le monde. En vain vient-on à la Visitation si l'on prétend y trouver autre chose que la vie cachée et humble de la croix ; car, ma chère fille, ne lisez-vous pas que la congrégation même est fondée sur le mont du Calvaire ? »

Non seulement, cette bienheureuse Mère haïssait le faste en ces choses considérables, mais jusques aux moindres ; les contenance composées, les discours étudiés, la propreté affectée, le langage à la mode, les lettres de compliments et de mots recherchés, tout cela lui était en horreur ; et quand il venait quelque fille qui parlait mignardement, cette bienheureuse prenait un soin incroyable de lui faire changer son langage, la reprenant à tout coup et la faisant lire devant elle pour lui faire prononcer les mots tout à la bonne foi. Même elle ne voulait pas qu'en traitant et parlant des choses spirituelles, nous usassions des termes de doctrine et de suréminence, disant que cela est contraire à l'humilité et simplicité de vie de laquelle nous devons faire une absolue profession.

Allant par nos maisons, elle trouvait d'ordinaire qu'on lui préparait des agenouilloirs au chœur ; jamais elle ne s'y voulait mettre ni souffrir sur sa table un petit tapis de serge noire.

« Sommes-nous dames ? disait-elle, nous faut-il les appareils du monde ? » Elle faisait ôter tout cela devant elle.

Une fois, il vint une religieuse céans qui était un peu musquée ; cette bienheureuse Mère dit que, toutes les fois qu'elle l'approchait, le cœur lui faisait mal de cette senteur, et dit : « Je m'admire en cela, car nos princesses viennent ici tant musquées et parfumées que tout ce qu'elles touchent demeure odoriférant, et je ne pense pas seulement à leur senteur ; mais à cette autre personne, cela me donne au cœur ; je crois que cela provient de l'aversion que nous devons avoir des choses mondaines es personnes religieuses qui ne doivent point porter d'autre musc que celui de l'odeur de leur piété, humilité et modestie ».

Elle détestait grandement les fredons et mignardises du chant ; et quoiqu'elle aimât fort d'ouïr des belles voix et des litanies et cantiques bien chantés, elle voulait que ce fût simplement sans ces feintes et artifices du monde (1).

Les chapitres qui traitent de la vie intérieure et des états d'oraison de la sainte diffèrent des précédents. Ce ne sont plus des traits détachés, mais une analyse des états mystiques et des peines intérieures par lesquelles Dieu fit passer la mère de Chantal depuis son veuvage jusqu'à sa mort. François de Chaugy a composé ces chapitres, qui sont parmi les plus beaux du livre, à l'aide des notes de la Fondatrice et des lettres de saint François de Sales ; elle y ajoute une parfaite compréhension de ces voies surnaturelles dont elle était pleinement instruite par les confidences de la sainte et par l'étude assidue du *Traité de l'Amour de Dieu*. Nous reviendrons plus loin sur l'intérêt que présentent, au point de vue de la doctrine mystique salésienne, les écrits de la mère de Chaugy ; nous ne suivrons ici que les très grandes lignes de sa clairvoyante analyse.

Tout d'abord, un chapitre sur « l'honneur et obéissance » que la sainte a rendus à son « conducteur » avec tant de fidélité que la mort même n'y a point mis de bornes :

Cette bienheureuse Mère a dit souvent qu'elle élirait plutôt de mourir que de manquer à ce qu'elle savait être des intentions de notre bienheureux Père ni pour son particulier ni pour l'Institut, et si elle lui a continué son obéissance, il lui a aussi continué sa direction, car, non seulement elle trouvait tout ce qu'elle avait besoin dans ses écrits, mais aussi elle a dit en confiance que, pendant plusieurs années, elle avait fréquemment une vue intellectuelle de ce bienheureux Père à son côté droit, comme un second bon Ange

(1) *Ib.*, 473 et ss.

qui l'aidait, instruisait intérieurement et la fortifiait dans les rencontres difficiles. (1)

Puis, Françoise de Chaugy nous la montre « sept ans entiers dans le train ordinaire des méditations et considérations », après lequel temps « de fidèles et pénibles services, sans être trompée ni déçue, son cœur fut marié à la belle Rachel de la sainte contemplation » en une « manière d'oraison très pure et séparée de toute autre action que d'un très simple délaissement d'elle-même à la volonté divine. Comme elle avait l'entendement prompt et fertile, les parties inférieures de son âme eurent des grandes résistances à condescendre à ce paisible repos et très sainte oisiveté... » (2)

Alors s'établit à ce propos, entre la sainte et son directeur, une correspondance par demandes et par réponses (3) à laquelle Françoise de Chaugy laisse ici toute la place, se gardant bien d'affaiblir ou de fausser, par quelque commentaire, le sens et la portée de ce parfait catéchisme de l'oraison de quiétude sur lequel nous reviendrons en son temps. Ensuite, dans deux chapitres riches de science mystique, elle analyse les joies et tourments de « cet état passif ». Les joies, c'était « un écoulement de la grâce divine en l'âme de cette bien-aimée, une connaissance simple, tranquille, douce et expérimentale de la bonté de Dieu et de son amour » (4).

Le tourment, c'était cette impuissance d'agir et de former des actes qui, jointe aux tentations qui assiégeaient son esprit, la laissait dans une nuit au milieu de laquelle il lui semblait être « sans foi, sans espérance et sans charité pour Celui qu'elle croyait, espérait et aimait si souverainement » (5), réduite à ne plus voir en son « intérieur » et quasi exclue, par le trouble et tintamarre des « facultés », de ce centre intime où « elle avait si savoureusement pris son repas et son repos au midi des saintes faveurs avec l'Epoux céleste » (6).

Vient alors un austère chapitre sur les tentations qui furent le partage de la sainte pendant quarante ans, sans que jamais

(1) *Ib.*, 494.

(2) *Ib.*, 498 et 499.

(3) *Ib.*, 499 et ss.

(4) *Ib.*, 503.

(5) *Ib.*, 510.

(6) *Ib.*, 514.

cette « cité de Dieu », cette « maison d'oraison » ait été surprise (1) ; puis un autre sur les faveurs extraordinaires et grâces surnaturelles qu'elle reçut ; enfin, Françoise de Chaugy achève la description de cette « cité » merveilleuse par quelques pages sur l'abandon de la sainte « entre les mains de Dieu » qui était « la moelle et le suc de tout l'intérieur de [cette] bienheureuse Mère » (2). Alors apparaît le splendide dénuement intérieur auquel était parvenue cette âme qui pouvait dire en toute vérité : « Je vis, non pas moi, mais Jésus-Christ vit en moi. »

Nous revenons à la méthode anecdotique avec les deux derniers chapitres qui sont comme une application, un corollaire des précédents. Nous y voyons la mère de Chantal, instruite par son expérience personnelle — car il n'y avait « voie si secrète, chemin si reculé, sentier si étroit et obscur en la vie intérieure qu'elle ne sût parfaitement » — devenue un remarquable guide pour la conduite des âmes (3).

Elle avait un don admirable « pour connaître quand les traits étaient de Dieu ou de l'amour-propre, et les clartés, que l'on disait recevoir, de l'ange de lumière ou de l'ange des ténèbres » (4). « J'en sais plus d'exemples que je n'en veux dire », écrit en souriant l'annaliste. Et comment ne sourirait-elle pas au souvenir de cette bonne fille qui, feignant que

les démons l'empêchaient de manger sinon à mesure qu'avec cérémonies l'on lui appliquait des reliques, ce que l'on faisait soigneusement et de bonne foi, [la mère de Chantal] connut soudain la tromperie et dit qu'elle voulait elle-même appliquer la relique. Elle plia un morceau de bois dans du papier, puis le mit sur le chef de la fille qui faisait la pâmée, laquelle revint soudain, disant que la relique faisait fuir le démon, se leva et mangea fort bien ; d'où [la sainte] lui fit connaître qu'elle était découverte en son artifice dont elle se châtia du tout. (5)

Par contre, écrit Françoise de Chaugy, quand les peines intérieures « étaient véritables, elle avait un soin et une charité unimaginable pour soulager les âmes ; aussi savait-elle combien ce poids est pesant ».

Ici l'annaliste s'arrête « de considérer en détail les perfec-

(1) *Ib.*, 517.

(2) *Ib.*, 529.

(3) *Ib.*, 536.

(4) *Ib.*, 539.

(5) *Ib.*, 540.

tions de cette épouse », et, dans une brève conclusion, les ramasse comme en un faisceau pour montrer « qu'elle était toute belle ».

L'on n'oubliera pas, je pense, ce grand don de recueillement qui la tenait toujours également retirée en elle-même, soit qu'elle jouît ou qu'elle pâtît; ce grand don pour toutes sortes d'affaires, quelles qu'elles fussent, et cela avec telle promptitude que quelquefois nous étions trois qu'elle faisait écrire en même temps des choses diverses... Qu'on se souvienne aussi de cette constance toujours égale en tout événement, de ce visage toujours enflammé, toujours doux, toujours recueilli en sorte que jamais, pour grands qu'aient été ses travaux et ennuis intérieurs, personne ne s'en est aperçu que celles de ses filles auxquelles, par une sainte bonté, elle en voulait dire quelque chose pour leur bien et instruction. Qu'on se rappelle cette modestie aussi grande en son âge qu'en une jeune vierge; cette fuite et haine des louanges et de tout éclat et nouvelles du monde, ce très grand amour de la pauvreté, humilité et simplicité de vie; cet oubli général de toutes choses et d'elle-même par le continuel souvenir de Dieu; cette exactitude indispensable à toutes petites pratiques de vertus et d'observances; ce soin de conduire son troupeau... dans les entrailles du désert de la vie intérieure; cette union qu'elle a conservée en l'Ordre, et avec quelle humilité elle a agi et tenu tout joint à elle, demeurant dégagée de tout pour son particulier (1).

« Voilà, conclut la mère de Chaugy, les miracles opérés en elle, à savoir une vertu accomplie; reste à voir ceux qu'elle a opérés en autrui et l'estime que l'on a fait d'elle. »

Ces dernières lignes laissent à penser que l'auteur avait l'intention d'ajouter à ses *Mémoires* une quatrième partie quand le temps lui aurait permis d'en rassembler les éléments. C'est qu'en effet, le secret espoir qu'on travaillerait un jour à la béatification de la mère de Chantal incitait Françoise de Chaugy et la mère de Blonay à recueillir le récit des faveurs obtenues par son intercession et les témoignages publics qu'on rendait de sa vertu.

Mgr de Maupas, dans sa biographie de la sainte, adopta l'idée de l'annaliste et ajouta aux *Mémoires* un long chapitre qu'il intitule : *Des sentiments de plusieurs grands serviteurs de Dieu sur la mère de Chantal, de quelques visions touchant sa béatitudo et de quelques miracles opérés par son intercession*. Quant à Françoise de Chaugy, elle ne rédigea pas cette qua-

(1) *Ib.*, 550.

trième partie, réservant le trésor de sa documentation pour le jour où l'Eglise consentirait à étudier la cause de Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal. Ses notes et mémoires servirent en effet, mais l'aimable annaliste n'était plus là (1).

III

Abrégé de la Vie de saint François de Sales.

Au cours des années qui suivirent l'élection d'Innocent X au souverain Pontificat, de nouvelles démarches avaient été faites en cour de Rome, tant de la part des visitandines que de la part du clergé de France, en vue d'obtenir la canonisation de François de Sales, évêque de Genève. Le Pape ayant fait un accueil favorable à ces demandes, la Visitation d'Annecy s'employait activement à faire connaître le Bienheureux en Italie par une large diffusion de sa biographie et de ses œuvres. Dans ce but, François de Chaugy composa un *Abrégé* de la vie de François de Sales qui fut imprimé à Paris chez Sébastien Huré, en 1645-1646, et envoyé à Rome, avec différents mémoires, au P. Giarde, religieux barnabite, afin qu'il en composât une biographie du saint en langue italienne (2).

Dans le courant de l'année 1652, parut, chez le même Sébastien Huré, une nouvelle édition générale des *Œuvres* de saint François de Sales. Alors que celle de 1640 était précédée de la vie du saint par le P. Talon, l'édition Huré offrait un abrégé sans nom d'auteur dont il fut fait un tirage à part en l'année 1655, sous forme d'un petit in-12, avec ce titre : *Abrégé de la vie du bienheureux François, évêque et prince de Genève, tiré du commencement de ses œuvres de la dernière édition* (3). Un nou-

(1) Cf. *F.-M. de Chaugy et la Visitation après la mort de Sainte-Chantal*, p. 602.

(2) *Compendio della Vita del Ven. Servo di Dio, Monsignor Francesco di Sales* (Roma, de Rossi, 1648). Sur ces détails, cf., *Françoise de Chaugy et la Visitation après la mort de sainte Chantal*, p. 122 et 137.

(3) *Abrégé de la vie du bienheureux François, évêque et prince de Genève, tiré du commencement de ses œuvres de la dernière édition, à la prière et pour la consolation de ses chères filles les Religieuses de la Visitation Sainte-Marie*. — A Paris, chez la veuve de Sébastien Huré et Sébastien Huré, rue Saint-Jacques, Au Cœur bon. M. DC. LV. En tête de l'édition figure une lettre adressée à la Rév. mère supérieure et communauté des Religieuses de la Visitation. Sainte-Marie du faubourg Saint-Jacques lez Paris.

veau tirage en fut fait en l'année 1662, le tout chez le même éditeur (1).

L'édition princeps, celle de 1645, est aujourd'hui introuvable. Les exemplaires en furent sans doute peu nombreux et peut-être tous dirigés sur l'Italie car, en 1673, la mère de Chaugy, qui est à Crest où elle voudrait bien travailler à faire connaître son bienheureux Père, se plaint de ne pouvoir se procurer l'Histoire de sa vie, « non pas même, écrit-elle, notre petit *Abrégé* imprimé à Paris l'année 1645 » (2).

Comment pouvons-nous attribuer avec certitude à Françoise de Chaugy l'*Abrégé* anonyme publié en tête de l'édition Huré, ainsi que les tirages à part qui en furent faits en 1655 et 1662 ? Grâce à Nicolas de Hauteville.

En l'année 1659, celui-ci est à Annecy, en rapports fréquents avec la Visitation. Il compose un petit ouvrage qu'il intitule : *Les Caractères ou les peintures de la vie et de la douceur du Bienheureux François de Sales* (3) et déclare au lecteur dans la préface : « J'ai suivi de point en point la suite, l'ordre et la méthode du *précieux et très riche recueil imprimé à Paris, l'an 1646, chez Sébastien Huré, rue Saint-Jacques*, et qui porte (il aurait dû ajouter : aujourd'hui) ce titre : *Abrégé de la vie du Bienheureux François de Sales, tiré du commencement de ses œuvres de la dernière édition*. (On reconnaît le titre du tirage à part fait par Huré en 1655). Certainement, ajoutait-il, ce petit travail est si net, son style si concis, ses pensées si naïves et son ordre si entièrement dégagé de tout ce qui fait la confusion et l'embarras des grands volumes que je me le suis proposé pour mon original. Je n'en suis en effet qu'une faible copie ; l'humilité de la personne qui n'a point voulu souffrir que son nom fût attaché à ce petit bouquet de roses et de fleurs qu'elle a cueilli dans les délices et dans le repos de la sainte solitude

(1) L'édition de 1662 a pour titre : *Abrégé de la vie du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève. Avec la bulle de N. S. P. le Pape Alexandre VII en latin et en français pour sa béatification, l'Oraison qu'il a composée pour dire tant à la Messe qu'à l'Office du jour de la dite Béatification et le récit des cérémonies qui ont été faites dans l'église de St-Pierre de Rome le 8 janvier 1662. A Paris, chez Sébastien Huré, rue Saint-Jacques, Au Cœur bon, M. DC. LXII.*

(2) *Statuts, office et litanies pour la Confrérie de saint François de Sales...* par une supérieure de la Visitation Sainte-Marie, Valence, 1673. Préface, p. 61.

(3) Edité à Lyon, chez Claude Prost, 1661. Pour plus de détails, cf. *Françoise de Chaugy et la Visitation après la mort de sainte Chantal*, p. 291.

m'obligerait à divulguer son précieux larcin si sa vertu pouvait souffrir l'éclat qu'elle mérite sans s'offenser contre mon infidélité. »

L'allusion à la mère de Chaugy est claire.

D'autre part, M. de Hauteville avait certainement en main l'édition princeps, car il citait des extraits d'une préface qu'on ne retrouve plus dans les éditions qui nous sont parvenues, en particulier ceci :

« La main qui a formé cette pièce a négligé d'agencer et de polir une matière si précieuse, connaissant bien que l'artifice n'en saurait augmenter la valeur ; il est vrai que s'il paraît que vous l'estimiez ce qu'il vaut en l'état qu'elle vous l'offre, votre jugement l'obligera à vous conduire plus avant dans une si sainte minière où votre piété pourra recueillir des trésors sans fin. »

D'après les textes ci-dessus, il est manifeste que l'*Abrégé de la vie du Bienheureux François de Sales, tiré du commencement de ses Œuvres*, est une réédition « du précieux et riche recueil » anonyme imprimé à Paris en 1646.

D'ailleurs, quand on compare le plan du livre de M. de Hauteville, qui déclare s'être conformé de point en point à l'ordre de ce recueil, avec le plan des *Abrégés* postérieurs, on constate qu'ils sont semblables ; les titres mêmes des chapitres sont presque identiques ; mêmes traits rapportés, mêmes paroles du saint enregistrées. Le style est différent, M. de Hauteville fait de l'éloquence ; mais il suit « sa guide ».

Nous voilà donc bien, semble-t-il, avec les éditions Huré, en face de l'*Abrégé* composé par la mère de Chaugy. Celui qui le croirait triomphe trop tôt. Qu'il prenne le temps de parcourir jusqu'au bout le petit in-12 de 1655 ; il trouvera en dernière page ceci :

Je soussigné, docteur en la Faculté de théologie de Paris, certifie avoir vu et lu l'*Abrégé de la vie du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève*, composé par M. Gambart, prêtre et confesseur des Filles de la Visitation au faubourg Saint-Jacques de Paris (1), lequel abrégé j'ai trouvé conforme à la doctrine de

(1) On trouve à la Bibl. nationale un petit livre d'Adrien Gambart très curieux par ses illustrations et intitulé : *La vie symbolique du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève, comprise sous le voile de 52 emblèmes qui marquent le caractère de ses principales vertus avec autant de méditations ou réflexions pieuses pour exciter les âmes chrétiennes et*

la foi, etc... En foi de quoi j'ai signé de ce dernier de mai 1655.
L. Bail. (1)

Rassurons-nous; ce Gambart n'est pas un voleur; mais il n'était pas d'usage qu'une Fille de Sainte-Marie publiât quelque ouvrage sous son nom. Une fois de plus, l'œuvre de Françoise de Chaugy, confiée à des mains étrangères, vraisemblablement par les visitandines de la rue Saint-Jacques, avait été adoptée, et sans aucun doute retouchée, par celui qui acquérait ainsi le droit d'en revendiquer la paternité.

Nous savons, cependant, d'après ce qui a été dit ci-dessus, que le plan de l'ouvrage n'a pas été modifié. Il est le même, d'ailleurs, que celui des Mémoires : la vie, les vertus; et le choix de celles-ci est presque identique. Tel qu'il nous parvient, cet *Abrégé* mérite certainement les éloges que lui adresse M. de Hauteville lorsqu'il vante « ce petit travail si net, son style si concis, ses pensées si naïves et son ordre si entièrement dégagé de tout ce qui fait la confusion et l'embarras des grands volumes ». Comparé aux ouvrages pompeux ou pédants qui parurent à la même époque sur saint François de Sales, notamment au ridicule ouvrage de M. de Hauteville, c'est une merveille de raison et de simplicité.

Malheureusement, il est visible, pour qui connaît bien le style de la mère de Chaugy, que celui-ci a été retouché. On a rogné les bordures et ratissé les allées. Si le ton reste partout simple et naturel, la naïve spontanéité, la grâce primesautière de l'annaliste ont disparu; le vocabulaire est rajeuni; il est moins familier, plus abstrait; la syntaxe est plus régulière; l'œuvre a perdu le parfum d'archaïsme qui donne aux *Mémoires* tant de charme.

Mais, telle quelle, l'œuvre se lit encore avec agrément, surtout la partie qui traite des vertus. On y retrouve à peine voilée la manière de la mère de Chaugy. Qu'il faudrait peu de chose pour

religieuses à l'amour et à la pratique des mêmes vertus. A Paris, aux frais de l'auteur, pour l'usage des religieuses de la Visitation et à la disposition de celles du Faubourg Saint-Jacques. M. DC. LXIV.

(1) On trouve la même approbation à la suite de l'édition de 1662. Ce Louis Bail, docteur de Sorbonne et curé de Montmartre, fut nommé supérieur et directeur des religieuses de Port-Royal après le départ de M. Singlin. Il a écrit plusieurs ouvrages de théologie, d'érudition et de mystique, notamment: *Actes intérieurs de l'amour de Dieu, Les Exercices du cœur et La théologie effective*. Cf. sur ce personnage très salésien: Féret, *La Faculté de théologie de Paris*, t. IV, p. 184 et ss. et H. Brémond, *La métaphysique des Saints*, t. I, 2^e partie, ch. V, sur l'*oraison cordiale*.

qu'elle apparût tout entière, comme en témoignent les lignes suivantes :

Quelque douceur que fit paraître [le Bienheureux], sa conduite, soit pour sa personne, soit pour les autres, n'avait rien de lâche ou de fade ; au contraire, elle était forte, constante et généreuse pour la fin de la vertu et de la perfection qu'il prétendait, mais au reste, douce, paisible et gracieuse dans l'acheminement et dans l'application des moyens qu'il y employait. Il savait retrancher adroitement les tendresses, les délicatesses et les fades humeurs et semblables niaiseries qui sont les ennemis de la mortification et la tigne (*sic*) de la vertu pour établir dans l'âme qu'il dirigeait la générosité chrétienne et la véritable liberté des enfants de Dieu. Il bannissait les hypocrisies, les feintes, les attaches, les vains scrupules et semblables tricheries de l'esprit humain, voulant que l'on marchât fortement et constamment au milieu des belles et solides vertus, fuyant sur toutes choses les extrémités... (1)

Son humilité paraissait jusques au choix des vertus, c'est pourquoi il choisissait toujours les meilleures et non pas les plus estimées ; les plus précieuses et non pas les plus braves. Il aimait mieux pratiquer devant Dieu l'aumône spirituelle, la douceur, la débonnairété, la modestie et autres mortifications du cœur qui ne paraissent point aux yeux des hommes... (2)

Comme l'or s'étend et devient d'autant plus maniable que plus il est frappé, aussi ce saint prélat se perfectionnait au milieu des tribulations. Il est vrai qu'il n'en demandait pas à Dieu, mais aussi ne les refusait-il jamais, supportant volontiers tout ce qu'il lui envoyait, ou permettait lui arriver. (3)

Vraiment, M. Gambart aurait pu faire plus de dégâts !

Une nouvelle édition de cet *Abrégé* a paru en l'année 1837 sous ce titre : *Abrégé de la vie de saint François de Sales par la sœur Madeleine de Chaugy*, mis en style moderne par l'abbé de Baudry (4).

Dans l'avertissement au lecteur on trouve ces lignes : « La vie du Bienheureux évêque de Genève par le P. Talon se trouve à la tête de l'édition in-folio des Œuvres de saint François de Sales de l'an 1640. Dans d'autres éditions in-folio, on y a substitué un abrégé de sa vie sans nom d'auteur, la mère de Chaugy, qui l'avait composé, n'ayant pas voulu, par humilité,

(1) *Abrégé de la vie du bienheureux François de Sales*, édition de 1655, p. 152.

(2) *Ib.*, p. 155.

(3) *Ib.*, p. 136.

(4) A Lyon, chez Sauvignet.

y laisser mettre son nom. C'est cet abrégé dont je donne ici une nouvelle édition où j'ai corrigé des défauts de style et des expressions surannées, mais sans rien ajouter à ce qu'avait écrit cette digne religieuse. »

L'abbé de Baudry s'est-il rendu compte qu'il corrigeait Gambart?

Lorsque le P. Giarde eut reçu dans sa forme originale et authentique, l'œuvre de Françoise de Chaugy, M. de Besançon, procureur des visitandines à Rome, écrivit à la mère de Blonay : « Le P. Giarde a trouvé fort beau l'Abrégé de la vie du Bienheureux évêque de Genève par la très honorée sœur de Chaugy. Le cardinal Gallio en est dans l'admiration ; il dit que cette religieuse a un des plus beaux esprits que l'on puisse trouver dans les personnes de son sexe » (1) .

Qui donc découvrira cet *Abrégé* dans sa forme première?

IV

Les Vies des premières Mères et Sœurs de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie.

Les Vies des premières Mères et Sœurs de la Visitation forment cinq volumes dont quatre seulement furent publiés du vivant de la mère de Chaugy, en l'année 1659.

Essayons de retracer la genèse de cette œuvre.

A peine la Visitation a-t-elle produit quelques rameaux que l'usage des lettres circulaires s'établit entre les différentes maisons de l'Ordre. D'abord manuscrites, elles ne sont envoyées qu'aux principaux monastères, à charge pour eux de les faire parvenir à ceux qui sont les plus proches. Plus tard, pour éviter ces lenteurs et une surcharge de travail que le nombre croissant des maisons rend de plus en plus lourde, les lettres circulaires sont imprimées (2).

La Bibliothèque nationale possède une très riche collection de ces lettres. Nous y trouvons relatés tous les événements

(1) Cité dans la préface de l'*Abrégé* publié par l'abbé de Baudry, p. VIII et IX.

(2) Cf. Bibl. d'Avignon, ms. 1886, p. 1 : Lettre de Marie-Agnès le Roy, supérieure de la Visitation du Faubourg Saint-Jacques de Paris.

de la vie conventuelle : élections de supérieures, réceptions des postulantes, cérémonies religieuses, visites sensationnelles, fondations, état sanitaire du couvent, nécrologie. C'est la supérieure qui, généralement, fait et signe la circulaire (1).

Parfois aussi ce sont toutes les sœurs de la communauté qui, à titre collectif, s'adressent aux autres monastères : c'est le cas lorsqu'on annonce l'élection d'une supérieure, ce qui permet de faire son éloge si les sœurs, à leur grande joie, peuvent supposer qu'elle ne verra point la lettre. Celle-ci revêt alors une allure plus familière. A côté de la relation des événements passés, il y a place pour de petits « contes de récréation », des « joyusetés » dont les sœurs font part après s'en être amusées de bon cœur, et ce petit coin de voile levé sur l'intimité de leur vie journalière laisse voir que le rire et la franche gaîté n'étaient point absents des récréations ni du noviciat.

Signée de la supérieure ou des sœurs, la lettre circulaire contient souvent la notice nécrologique des religieuses récemment décédées. Souvent même, cette notice fait l'objet d'une circulaire spéciale : c'est l'*Abrégé de la vie et des vertus* de la défunte.

De très bonne heure, la mère de Chantal conçut l'idée de réunir les plus notables biographies des premières sœurs de l'Institut pour servir à l'édification des visitandines.

C'est en l'année 1629 qu'elle commence ce travail pour lequel elle réclame des compléments d'information :

Je vous avais priée, mande-t-elle à la mère de Bréchar d, de vous informer un peu, de M^{me} Chaudon, de la vie de ma sœur Marie-Renée, notre chère fondatrice qui mourut à Lyon, et de nous envoyer un peu de ses principales vertus. (2)

Comme pour les *Fondations*, la sainte contrôle, apprécie et corrige les textes qui lui parviennent. Elle écrit à la mère de Bréchar d qui avait inséré dans l'histoire de la fondation d'Anecy une notice sur la sœur Claude-Françoise Roget :

Quant à ce qui est de ma sœur C.-F. Roget..., vous pouvez dire qu'elle avait acquis une grande domination sur elle-même, ce qui

(1) Quelquefois, il arrive qu'elle signe une lettre faite par une autre main qui a l'agrément de ses conseillères.

(2) *Lettres de sainte Chantal*, III, 278. La vie de sœur Marie-Renée Trunel se trouve dans les *Vies de VIII vénérables veuves religieuses de la Visitation Sainte-Marie*, composées par la mère de Chaugy.

la faisait grandement surmonter au manger parce qu'il y avait plusieurs viandes auxquelles elle avait grande aversion naturelle. Pour ce qui est du commencement de sa maladie, il est ainsi que vous dites: que l'on s'aperçut de son mal, ce qui fut cause qu'on lui donna quelque petit et particulier soulagement, mais elle ne laissait de suivre les exercices de la communauté (1).

C'est en l'année 1636, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que la mère de Chantal passe la plume à Françoise de Chaugy pour classer et retoucher les mémoires reçus. Un premier volume est prêt dès le mois de novembre et le manuscrit en est adressé à quelques maisons de l'Ordre. J'ai eu la bonne fortune d'en trouver un exemplaire aux archives d'Ile-et-Vilaine (2). La préface est vraisemblablement de la sœur de Chaugy; il nous semble intéressant de la citer :

A nos très chères sœurs de notre Congrégation
de la Visitation Sainte-Marie.

Nos très chères et bien-aimées sœurs,

La sainte charité que Dieu a répandue parmi nous veut que nous nous rendions toutes choses communes; c'est pourquoi, notre très digne Mère nous ayant commandé de *mettre en ordre* (3) les vies de nos chères défunes sœurs, *nous en avons choisi quelques-unes des plus exemplaires que nous avons premièrement rangées* et fait lire au réfectoire devant sa Charité et devant toute notre communauté qui en a reçu beaucoup de consolation et édification de laquelle nous vous faisons part, vous assurant qu'elles ont été recueillies avec toute sincérité et vérité dans la simplicité avec laquelle nous devons faire toute chose. Nous ne nous sommes pu exempter de citer en plusieurs endroits notre digne Mère, ce que la lectrice a passé sous silence, les lisant devant sa Charité; cela seul n'a pas son approbation, mais il aura bien la vôtre, nos très chères sœurs, et nous demandons l'assistance de vos saintes prières afin que nous puissions imiter les vertus de ces chères défunes et que, toutes ensemble, nous nous puissions voir dans la bienheureuse éternité pour y louer et bénir Dieu sans fin; et, attendant cet incompréhensible bonheur, nous demeurons, nos très chères et bien-aimées sœurs, vos très humbles et indignes sœurs et servantes en Notre-Seigneur.

Les sœurs du monastère
de la Visitation Sainte-Marie d'Annecy.

Dieu soit béni!

De notre premier monastère de la Visitation, 2 novembre 1636.

(1) *Lettres de sainte Chantal*, III, 278.

(2) Ms. 2 H3 104.

(3) C'est moi qui souligne.

Notons ici les expressions employées par la mère de Chaugy : car elles nous aideront à préciser le rôle qui lui revient dans la composition de ces biographies : chargée de « *mettre en ordre* » les vies des sœurs défuntes, elle en a *choisi quelques-unes des plus exemplaires* qu'elle a *rangées* et fait lire au réfectoire.

Au cours de l'année 1637, la mise au point de ces notices est interrompue par l'histoire des *Fondations*. C'est alors que, successivement, la mort ravit à la mère de Chantal ses premières compagnes : en juin, Marie-Jacqueline Favre ; en octobre, Péronne-Marie de Châtel ; en novembre, Jeanne-Charlotte de Bréchar d. Et la sainte fondatrice, douloureusement « *dépouillée* » de ces chères affections, semble n'avoir survécu aux premières visitandines que pour rendre témoignage de leurs héroïques vertus par la plume de sa fidèle secrétaire.

Françoise de Chaugy poursuit ce travail au cours des années 1638 et 1639 ; la mère de Chantal peut alors écrire à ses filles :

J'espère que d'ici quelques mois Notre-Seigneur me fera la grâce de vous communiquer les *Vies* de nos chères sœurs défuntes ; les *Fondations*, les *Méditations* que l'on a extraites des écrits de notre bienheureux Père pour les solitudes annuelles, et encore nos *petites Coutumes* de ce monastère, et plusieurs bons points qui ont été omis dans les *Entretiens* imprimés et que j'ai fait ramasser soigneusement du bon manuscrit que nous avons céans (1).

La sainte revoit tous ces travaux au cours de l'été de 1640, les corrigeant parfois de sa propre main (2). Françoise de Chaugy les poursuit, de son côté, jusqu'à la mort de la mère de Chantal. Elle les interrompt pendant une dizaine d'années par suite des charges dont elle se trouve investie comme économe et assistante de la mère de Blonay d'abord, plus tard comme supérieure du premier monastère d'Annecy. En 1653, elle est déposée et remplacée par Françoise-Agnès Flocard. Celle-ci lui ordonne alors d'employer les loisirs que lui laisse la charge des affaires de la canonisation de saint François de Sales « *à revoir*,

(1) *Lettres de sainte Chantal*, V, 49, du 4 juillet 1639. Elle dit encore ailleurs : « Il ne faut pas être chiche de mettre plusieurs livres du Bienheureux dans la chambre des Assemblées afin que toutes les sœurs en puissent avoir. A Nussy, il y en a trois de chaque sorte : d'Amour de Dieu, de Philothée, d'Entretiens, d'Epîtres, de Vies, de Coutumier et de Réponses. En somme, toutes ces lectures-là sont le vrai pain des Filles de la Visitation. Il y en a aussi à l'infirmerie et au noviciat afin que partout l'on se nourrisse de cette doctrine. » *Ib.*, V, 225, en note.

(2) Voir ci-dessus, p. 15.

purifier et augmenter, sur plusieurs mémoires » nouvellement « découverts, les vies, les fondations et autres choses » « écrites du vivant » de la mère de Chantal (1).

D'ailleurs, Françoise de Chaugy ne considérait pas les *Vies des premières Mères* comme achevées. Elle écrivait, le 8 avril 1653, aux supérieures de l'Ordre, quelque temps avant sa déposition :

Il me semble, mes très honorées sœurs, que vos Charités me vont dire qu'il faut que nous vous communiquions les Vies de ces très heureuses premières Mères pour les lire ; en vérité, c'est bien mon désir, et j'espère en Dieu et au loisir que la sainte obéissance donnera à celle qui y doit mettre la dernière main, que bientôt nous aurons cette commune consolation (2).

Les textes qui précèdent montrent que ces biographies étaient destinées au cloître et qu'on ne songeait en aucune façon à les publier.

En 1656, Françoise-Madeleine de Chaugy est réélue comme supérieure de la Sainte-Source et se donne tout entière à la cause de la canonisation de saint François de Sales (3). Or, son frère, le Père André de Chaugy, procureur du premier monastère d'Annecy en cette cause auprès de la cour de Rome, s'appliquait à faire connaître, dans la famille du Pape et auprès des cardinaux, tout ce qui pouvait augmenter l'estime que l'on avait pour le Bienheureux. Sachant le Pontife Alexandre VII extrêmement dévot à François de Sales, il lui communiqua le manuscrit des *Vies des premières Mères de la Visitation* rédigé par sa sœur. Le Pape le goûta extrêmement et voulut en posséder une copie. De la copie à l'impression, il n'y avait qu'un pas.

Ce très débonnaire Pontife, rapporte la mère de Chaugy, eut tant d'agrément pour cette petite lecture et en rendit un témoignage si honorable que plusieurs prélats de Rome écrivirent à Monseigneur de Genève que nous avions une obligation indispensable de faire imprimer ces vies pour en rendre la lecture plus aisée. Me voici donc dans une nouvelle contrainte, laquelle étant connue de quelques-uns de nos monastères, trois ou quatre de nos bonnes mères jugèrent avec grande justice et fondement que c'était

(1) *Lettres de la mère de Chaugy*, Orange, 1838, p. 59, du 24 janvier 1659.

(2) *Ib.*, p. 6 et 7, 8 avril 1653.

(3) Sur tous les détails qui suivent, voir le premier volume de cet ouvrage : *Françoise-Madeleine de Chaugy et la Visitation après la mort de sainte Chantal*, p. 219 et ss.

au-dessus de moi et contre l'humilité de faire cette impression (1). Je me joignais à ce sentiment de si bon cœur et je le trouvai tellement équitable que je ne me souviens pas que ma volonté ait jamais adhéré si suavement à chose humaine. Mais, hélas ! mes très chères et honorées sœurs, l'obéissance s'est jouée de ma joie et de mon désir, et il a fallu voir sous la presse ces petits ouvrages ajustés pour l'Italie ; et selon l'entière observance du non-culte, tout ce que j'ai pu obtenir, c'est de ne pas rendre ces livres publics. Pour cela, nous avons acheté le papier et les caractères et avons fait travailler en cette ville [d'Annecy] avec tant de fidélité que l'on nous apporte les feuilles encore mouillées. Nous avons aussi acheté le parchemin et les faisons relier avec le même soin. Le désir que vos Charités m'ont témoigné de savoir l'état de ces pauvres ouvrages m'oblige de vous en avertir. Il y a trois parties entièrement achevées, et la quatrième s'achèvera de s'imprimer quand Dieu nous donnera le loisir de faire la vie de la très chère mère Françoise-Innocente de la Fléchère, qui la doit clore, dont j'ai d'excellents mémoires. Tout est dédié à notre Saint-Père le Pape et à sa sainte famille.

Je vous assure, mes très chères sœurs, que ce serait une grande suavité pour moi que de faire ce présent à vos Charités ; mais comme la dépense a été grande, et que, ces années passées, les affaires de notre procès nous ont épuisées au point que Dieu seul sait, celles de vos Charités qui voudront de ces livres devront nous en avertir. Les trois qui sont finis vous coûteront [les uns] neuf livres, et celui des veuves, sept livres. Je ne puis pas encore dire à vos Charités le prix de celui qui s'achèvera de s'imprimer, mais les trois autres sont prêts à être envoyés quand il vous plaira. Si c'était un ouvrage public, il ne serait pas si cher ; le petit nombre que nous en avons fait tirer est cause de cela (2).

Cette lettre est du 24 janvier 1659. Le quatrième volume annoncé parut dans le cours de la même année sans attendre la composition de la vie de Françoise-Innocente de la Fléchère (3).

En tête du premier tome, on pouvait lire cette intéressante préface, signée de Mgr Charles-Auguste de Sales, évêque de Genève :

(1) Non pas de faire cette impression, mais de la faire sous son nom comme le lui commandèrent des autorités auxquelles il lui fallut bien se soumettre : « Il est vrai, ma chère Mère, écrit-elle le 20 novembre 1664 à une amie, qu'il est bien grief à N. N. que mon nom soit à ces chétifs ouvrages que vous aimez tant ; et certes, elles ont raison. De toute mon âme j'aurais voulu les contenter en mettant selon leur désir, *par une Supérieure de l'Ordre* ; mais Dieu m'est témoin que le saint Père et l'évêque d'alors ont voulu absolument que la chose fût comme elle est ». *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 103.

(2) *Ib.*, p. 60 et ss.

(3) Cette vie parut après la mort de la mère de Chaugy dans un cinquième volume de biographies dont nous parlerons plus loin.

L'ouvrage historique de la Vie de ces vertueuses filles de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie a été fait par la révérende mère François-Madeleine de Chaugy obéissant au commandement de la vénérable mère Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal. Elle n'a jamais prétendu de lui donner autre jour que celui du cloître, en de simples copies de main; mais comme, par simplicité, la communication s'en est faite à Rome, plusieurs grands prélats et doctes personnages ont jugé qu'il devait être imprimé et, pour cet effet, m'ont prié et persuadé d'user de notre autorité ordinaire pour contraindre l'humilité et la modestie de celle à qui Dieu a donné le talent de faire cet ouvrage. Ainsi, l'ayant vu, revu et considéré avec beaucoup de consolation, nous l'avons encore fait examiner par plusieurs personnes de haute capacité, et particulièrement par le R. P. Jacques Harel, collègue du Général de l'Ordre des Minimes de saint François de Paule, homme très docte, très spirituel et très expérimenté ès choses monastiques, et nous savons que cette mère l'a mille fois prié d'adopter son travail afin qu'il vit le jour du public sous l'autorité de son nom; mais ce grand religieux, autant profond en humilité que sublime en doctrine, a très absolument refusé et nous a souvent dit qu'il croirait de faire une injustice... (1)

Les quatre volumes parurent donc signés du nom de leur auteur, sous les titres suivants :

Les Vies de IV des premières Mères de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, écrites et dédiées à N. S. P. le Pape Alexandre VII, par la Rév. Mère François-Madeleine de Chaugy, supérieure du premier monastère de cet Ordre. Annessy, par Jacques Clerc, 1659. En tête : préface de la mère de Chaugy datée du 14 janvier 1656 (2).

Les Vies de VII religieuses de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, écrites et dédiées à M^{me} la princesse Chisi, par la Rév. Mère..., etc. La préface est datée du 4 novembre 1658.

Les Vies de VIII vénérables veuves religieuses de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, écrites et dédiées à M^{me} la marquise de Tasson, par la Rév. Mère..., etc. Préface datée du 7 novembre 1658.

Les Vies de IX religieuses de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, écrites et dédiées à M^{me} la princesse Chisi Farnèse, par... etc. Préface datée du 14 juin 1659.

(1) *Les Vies des quatre premières Mères*, édition Poussielgue, 1892. p. XXIX.

(2) On remarquera que la Préface du premier volume est datée du 14 janvier 1656; elle avait été composée pour le manuscrit précédemment offert au pape Alexandre VII.

Un cinquième volume fut publié après la mort de la mère de Chaugy, en 1693, sous ce titre : *Les Vies de plusieurs supérieures de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, revues et corrigées par un Père de la Compagnie de Jésus*, Annecy, 1693. Nous dirons plus loin les circonstances de cette publication.

L'ordre chronologique n'entre pour rien dans le groupement de ces biographies. Celui-ci est dicté tantôt par l'importance des personnages, c'est le cas pour les premières Mères ; tantôt par la présence d'un caractère commun à chacun d'eux, comme dans le livre des huit veuves ; ou bien c'est un groupement arbitraire de biographies choisies entre les plus édifiantes. La collection aurait pu se continuer ainsi indéfiniment ; de fait, la mère de Chaugy projette un cinquième volume qu'elle n'achèvera pas, et l'*Année Sainte*, dont nous parlerons plus loin, n'est qu'une autre forme de présentation de ces notices.

Les quatre volumes parus en 1659 contenaient les biographies de vingt-huit sœurs. Sur ces vingt-huit sœurs, trois seulement étaient décédées après l'année 1637, et sensiblement plus tard : Françoise de Cuisance, en 1644 ; Marie-Denise de Martignat, en 1653, et Thérèse de Préchonnet, en 1654. Il y a de fortes raisons de croire que les vingt-cinq autres notices avaient été composées avant le décès de la mère de Chantal. La chose est certaine pour les quatre premières Mères, puisque Françoise de Chaugy fait allusion au « recueil » de leur vie dans ses Mémoires sur la sainte ; certaine aussi pour neuf autres biographies qui se trouvent déjà dans le manuscrit de Rennes (1).

La comparaison de ce manuscrit avec l'édition de 1659 montre que le texte primitif a été parfois assez profondément remanié.

Pour certaines biographies, la mère de Chaugy a utilisé de nouvelles sources ; c'est le cas pour la vie d'Anne-Jacqueline Coste qui est considérablement augmentée dans la seconde rédaction.

La vie de Marie-Aimée de Chantal a subi d'assez impor-

(1) Les biographies contenues dans le manuscrit de Rennes et qui ont été publiées en 1659 sont celles de : Claude-Agnès Joly de la Roche que l'on trouve dans les *Vies des quatre premières Mères* ; Anne-Jacqueline Coste, Péronne-Marie Pernet, Marie-Aimée de Chantal, Claude-Simplicienne Fardel, que l'on trouve dans les *Vies de VII religieuses de la Visitation* ; Marie-Renée Trunel, Françoise-Marguerite Favrot, que l'on trouve dans les *Vies de VIII vénérables veuves de la Visitation* ; Marie-Claire de la Balme, Marie-Françoise Sausion, Marie-Aimée de Boulioud, que l'on trouve dans les *Vies de IX religieuses de la Visitation*.

tantes retouches : dans le manuscrit de Rennes, l'annaliste avait reproduit un « petit mais très fidèle narré » fait par une des « anciennes Mères » d'Annecy ; dans l'édition de 1659, l'avant trouvé sans doute trop naïf pour le livrer à l'impression, elle le corrige, supprime des détails jugés trop familiers, y ajoutant, par contre, sur les ancêtres des Chantal et des Frémyot, un chapitre que la sainte n'aurait jamais laissé passer, non plus qu'un autre où se développe un long parallèle entre sainte Humeline, sœur de saint Bernard, et la douce Marie-Aimée.

La vie de Claude-Agnès Joly de la Roche, au volume des quatre premières Mères, serait peu modifiée si l'annaliste n'avait cru devoir agrémenter quasi tous les chapitres d'une exposition assez souvent filandreuse qui nuit à la qualité de l'œuvre.

Certaines biographies sont presque identiques dans le manuscrit de 1636 et dans l'édition de 1659 ; celles de Claude-Simplienne Fardel et de Françoise-Marguerite Favrot sont de ce nombre.

La valeur des quatre volumes est très inégale. Celui qui contient les Vies des quatre premières Mères de l'Ordre est de beaucoup le meilleur et le plus intéressant. Vu l'importance des personnages, dont l'histoire était liée à celle des commencements de l'Institut, la mère de Chaugy l'a rédigé avec un soin particulier. D'autre part, les sources d'information dont elle disposait étaient plus abondantes et lui permettaient de donner à ces quatre biographies une étendue qui dépasse, en général, celle des autres.

Pourtant, même dans ce premier volume, on peut constater combien le récit prend un surcroît de vie et d'intérêt lorsque l'annaliste a personnellement connu la religieuse dont elle nous entretient. La vie de Péronne-Marie de Châtel l'emporte à cause de cela sur toutes les autres biographies. On y retrouve la fraîcheur d'imagination, la grâce, la spontanéité des Mémoires sur la mère de Chantal après lesquels il faut la placer, bien que de loin, au premier rang. Nous aurons l'occasion d'y emprunter beaucoup.

Le deuxième volume, qui contient les Vies de VII religieuses de l'Ordre, se classe aussi le second pour l'intérêt. Plusieurs de ses notices sont particulièrement attachantes, telle la vie de Marie-Denise de Martignat et le récit de ses étranges rapports avec l'âme du duc de Nemours mis à mort dans un duel fameux.

Marie-Denise, décédée au premier monastère d'Annecy en l'année 1653, avait été, elle aussi, très particulièrement connue de la mère de Chaugy. Nous retrouvons encore les qualités narratives de l'annaliste lorsqu'elle revient aux origines de la Visitation avec Anne-Jacqueline Coste et Claude-Simplicienne Fardel. C'est que, pour raconter leur histoire, Françoise de Chaugy puise aux sources mêmes des annales de l'Ordre, aux récits oraux des sœurs Fichet, Rosset, témoins survivants du passé. Donnons aussi une mention toute particulière à la vie de Marie-Aimée de Chantal, baronne de Thorens, fille de la sainte. Nous y reviendrons par la suite.

Dans le troisième volume, celui des VIII veuves, la biographie d'Anne-Thérèse de Préchonnet, ancienne comtesse de Dalet, se présente comme étant, de toutes, la plus intéressante. Cette religieuse, décédée en l'année 1654, avait joué dans l'Ordre un rôle important comme fondatrice temporelle du monastère de Montferrand, d'abord, plus tard comme supérieure de ce même monastère et de celui de Rouen. Bien qu'elle n'eût séjourné qu'en passant à la Sainte-Source, Françoise de Chaugy l'y avait connue. L'annaliste avait de plus, sous les yeux, toute la correspondance des mères de Chantal, de Châtel et de Blonay avec cette visitandine, comme aussi les lettres qu'Anne de Préchonnet avait échangées avec saint François de Sales au temps où, comtesse de Dalet, elle était aux prises avec les fureurs de sa propre mère, M^{me} de Montfan, laquelle ne pouvait consentir à voir entrer sa fille à la Visitation, et moins encore la dot qu'elle lui avait donnée. Françoise de Chaugy, pour sa part, avait été en relations de correspondance avec cette supérieure qui s'était toujours montrée sa très bonne amie. Cet heureux concours de circonstances a permis à l'annaliste de faire ici œuvre personnelle et intéressante.

Par contre, dans la plupart des biographies dont nous ne faisons pas ici mention et qui, pour la plupart, appartiennent au volume des VIII veuves et à celui des IX religieuses de l'Ordre, la mère de Chaugy se borne à compiler des mémoires fournis par les monastères. Parfois même, elle se contente de reproduire à peu près tel quel « *l'Abrégé de la vie et des vertus* » adressé sous forme de circulaire à toutes les maisons de l'Ordre après le décès d'une sœur. C'est dans la collection de ces *Abrégés* qu'elle puise pour compléter la matière de ses volumes, comme

elle y puisera plus tard pour composer l'*Année Sainte*. Elle se contente, alors, d'ajouter à la notice quelques considérations générales placées en tête des chapitres, et parfois au début même de la biographie en guise d'introduction. Elle écrira, par exemple, en commençant le récit de la vie de Marie-Séraphique de Champflours, postulante décédée à Montferrand à l'âge de quatorze ans :

L'Eglise n'a pas seulement des couronnes pour les professes qui ont vieilli dans les combats de la vie intérieure. Elle en a encore pour les néophytes, c'est-à-dire pour ceux qui lui ont donné leurs noms depuis peu de temps, et qui, ayant pris nouvellement ses livrées, ont commencé de combattre sous ses étendards. Elle en a même pour les catéchumènes et simples prétendants qui aspirent à l'honneur d'être admis en cette milice céleste...

Nous pouvons dire que notre petit Institut (qui est le moindre de ces Ordres sacrés qu'un grand saint appelle la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ), a reçu de la bonté divine un petit échantillon de cette gloire. Il a ses professes qui ont consommé heureusement le cours d'une longue vie dans les exercices laborieux et pénibles de la mortification intérieure et de la parfaite pénitence. Il a ses néophytes qui commencent à porter ce joug suave de Notre-Seigneur et qui, ayant pris la livrée de sa sainte maison, font leur coup d'essai et donnent les premières marques de leur valeur et du courage avec lequel elles entrent en cette lice.

Dieu lui a donné (pour ainsi dire) ses catéchumènes ou simples prétendantes, qui, pour obéir aux saintes constitutions de l'Eglise, ne pouvant encore avoir l'honneur auquel elles aspirent à raison de leur âge ni porter notre saint habit en effet, l'ont par amour et par désir...

La première qui se présente à nous en ce rang heureux, c'est notre très chère sœur Marie-Séraphique Champflours, prétendante dans notre monastère de Montferrand où elle reçut le petit habit en l'âge d'onze ans, et finit heureusement sa course en sa quatorzième année et quelques mois. Je me promets de la charité de ceux qui liront ce petit ouvrage qu'ils ne désapprouveront point le dessein que j'ai eu d'insérer entre les vies de nos chères sœurs un petit recueil de ce qu'on m'a donné de plus mémorable sur la vie et sur la mort précieuse d'une prétendante si jeune... (1).

Il est évident que, dans des cas semblables, l'apport personnel de l'annaliste ne pouvait être que minime. On en trouve d'ana-

(1) *La vie de notre chère petite sœur Marie-Séraphique de Champflours*. Cette vie se trouve dans *Les Vies de VII religieuses de l'Ordre de la Visitation...* p. 299.

logues dans le livre des VIII veuves : la sœur Marie-Jacqueline de Bonivard, mère de la sœur de Châtel, n'a pris l'habit que vingt-huit heures avant son décès ; Madeleine de la Fléchère l'a reçu le jour même de sa mort et « dans sa propre maison séculière ».

Le manuscrit de Rennes fournit une preuve intéressante de la manière dont Françoise-Madeleine de Chaugy utilise les notices qui lui parviennent lorsqu'elle n'a pas d'autres éléments d'information. On y trouve une vie de Françoise-Marguerite Favrot qui porte en tête la note suivante : « *Cette vie est écrite par notre digne Mère* ». Or, la même notice se retrouve dans le volume des VIII veuves à l'actif de Françoise de Chaugy qui a suivi ce texte presque ligne par ligne, n'y apportant que des corrections de style. Là se bornera son apport dans une biographie qu'elle signera de son nom.

Il en est vraisemblablement ainsi pour d'autres notices, en particulier pour la plupart de celles que l'on trouve dans le quatrième recueil (1) où la part de l'annaliste semble plus restreinte que dans les premiers. Là, vraiment, elle se borne à « ranger », à « mettre en ordre ».

De bonne heure, ces biographies, qui n'avaient été faites que pour le cloître, en franchirent les murs. L'Italie en eut la primeur ; en France, bien que tirées à un petit nombre d'exemplaires, elles furent communiquées aux amis de la Visitation, ecclésiastiques, religieux ou gens du monde qui trouvaient à s'y édifier.

Nous avons vu plus haut que la mère de Chaugy préparait un cinquième volume. Neuf notices étaient prêtes, nous dit-on, lorsque la mort vint la surprendre en 1680. Douze ans après, Aimée-Bénigne de Lucinge, supérieure du premier monastère d'Annecy, forma le projet de les éditer, mais elle eut l'idée regrettable de les confier au P. Ménestrier pour qu'à son tour il les mît « en ordre » (2). Il n'y manqua pas si l'on en croit les

(1) *Les Vies de IX religieuses de l'Ordre de la Visitation.*

(2) *Les Vies de plusieurs supérieures de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie*, revues et corrigées par un Père de la Compagnie de Jésus. A Anneci, chez Humbert Fontaine, imprimeur ordinaire de Monseigneur l'illustissime et révérendissime Evêque et prince de Genève. MDCXCIII. En tête de l'ouvrage : un portrait du P. Claude Ménestrier, une lettre des sœurs de la Visitation Sainte-Marie, puis une approbation de Mgr d'Arenthon.

visitandines de la Sainte-Source qui déclaraient à leurs sœurs dans la préface de son livre :

Le tour que ce très digne religieux a donné aux Vies qui composent ce volume et les belles pensées dont il a enrichi l'ouvrage vous feront assez juger de la science et des lumières de l'auteur...

On fit mieux : la matière étant jugée trop mince pour composer un volume, on l'augmenta.

Comme ces neuf vies ne pouvaient pas fournir à faire un livre d'une juste grosseur, il a fallu en ajouter quelques autres et on les a toutes rangées selon l'ancienneté de l'entrée de ces mères dans le cloître... (1)

Nous ne saurions trop regretter les libertés qui ont été prises car cet ouvrage contenait les biographies de quelques-unes des plus marquantes parmi les premières visitandines : Anne-Marie Rosset, Anne-Catherine de Beaumont, Marie-Marguerite Michel, Hélène de Chastelus.

A défaut du texte même de la mère de Chaugy, aurons-nous au moins tout le fond, toute la matière de son œuvre ? Non pas ; on en fait disparaître ce qui, au point de vue mystique, aurait été susceptible d'éveiller, dans des esprits prévenus, quelque soupçon de quiétisme. Voici ce qu'Aimée-Bénigne de Lucinge écrit à ce sujet à une supérieure :

Je vous confierai que le chanoine que Monseigneur notre prélat a commis pour examiner nos imprimés est obligé en quelque sorte de retrancher beaucoup de choses des états intérieurs et de l'oraison à cause de ces nouveautés qui ont fait tant de bruit à Rome et en France. Tout passe maintenant pour suspect d'erreur, et, sans grande précaution, on n'en peut guère dire (2).

C'est pourquoi nous ne saurons quasi rien des états mystiques d'Anne-Marie Rosset devant lesquels, nous dit-on, « les plus spirituels » restaient ignorants ne pouvant suivre cette âme sur les hauteurs où Dieu la tenait d'ordinaire.

Après le P. Ménestrier, un autre jésuite, le P. Seigneur, voulut exploiter les richesses de la mère de Chaugy et les sortir du domaine de la Visitation pour les offrir au public. On trouve à la bibliothèque nationale deux manuscrits intitulés, l'un :

(1) *Ib.*, Préface.

(2) *Année Sainte*, IV, 396.

Histoire de la vie de plusieurs veuves qui ont vécu en grande vertu dans l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, écrite de nouveau par un Père de la Compagnie de Jésus (1706) (1) ; l'autre : Histoire de la vie de plusieurs religieuses de l'Ordre de la Visitation (2).

Le premier manuscrit correspond au livre des VIII veuves ; le second aux livres des VII et des IX religieuses dont les biographies ont été abrégées, corrigées et groupées en un seul recueil. Furent-elles jamais imprimées sous cette forme ? Je n'en ai pas trouvé trace.

En 1852, Louis Veuillot, dont la fille Luce était entrée à la Visitation, donna, en deux volumes, une réédition des Vies des IV premières Mères et des VII religieuses de la Visitation sous ce titre général : *Vies des premières religieuses de la Visitation Sainte-Marie* (3). Le premier tome était précédé d'une notice sur Françoise-Madeleine de Chaugy où l'on pouvait lire en dernière page : « Quoique publiées de son vivant, les biographies qu'on va lire n'ont point reçu d'elle toute la perfection qu'elle pouvait leur donner et que l'on remarque dans la vie de sainte Chantal. Après les avoir écrites en toute hâte, au milieu des autres occupations qui l'accablaient, par obéissance envers son évêque Charles-Auguste de Sales, neveu et successeur du saint, l'humble religieuse, bien éloignée de penser

(1) Bibl. nat., fonds français, ms. 25.077.

(2) *Ib.*, ms. 13.888. Le premier de ces deux manuscrits porte la mention : deuxième volume ; l'autre, la mention : troisième volume. Vraisemblablement il y avait un premier volume qui devait correspondre aux Vies des quatre premières Mères, mais je n'en ai pas trouvé trace. On lit dans l'*épître dédicatoire aux Visitandines* du ms. 25.077 : « Je n'aurais pas entrepris de travailler après [la mère de Chaugy] sur le même sujet si depuis ce temps-là le goût de notre siècle n'avait changé, de sorte que le style n'en est plus à la mode, les termes en sont devenus surannés, les expressions peu exactes selon la justesse de notre langue qui s'est beaucoup perfectionnée et qui ne souffre plus ni simplicité dans les pensées, ni bassesses dans les narrations, ni grossièreté dans les mots, ni négligence et inexactitudes dans la composition... Je retrancherai les endroits trop étendus, ou plutôt je les abrègerai et je donnerai plus d'étendue à ceux qui sont trop serrés. J'ôterai tous les termes peu français, toutes les expressions trop simples, tous les différents chapitres qui ne servent qu'à allonger une histoire par autant de préambules inutiles et à interrompre le cours de la narration par des digressions ennuyeuses, de sorte que ce sera comme un ouvrage tout neuf et qui pourra avoir auprès de vous l'agrément de la nouveauté... »

(3) *Vies des premières religieuses de la Visitation Sainte-Marie par la rév. Mère Madeleine-Françoise de Chaugy, supérieure du premier monastère de l'Ordre. Edition revue, corrigée et augmentée d'une notice par Louis Veuillot, Paris, Julien, Lanier et C^{ie}, éditeurs, rue de Bussy, 1852 (2 vol.).*

que son travail dût être livré au public, ne se donna point la peine de le relire. Elle le croyait encore enfermé dans ses papiers lorsque le pape Innocent X (Chigi) (*sic*), à qui la mère Flocard, alors supérieure d'Annessy, l'avait communiqué, voulut qu'il fût imprimé sous le nom de l'auteur. On obéit aussitôt ; l'auteur avait rapidement écrit et n'avait pas retouché ses feuillets ; l'imprimeur imprima plus vite encore et ne relut guère ou ne relut point du tout ses épreuves. Il résulta de cette émulation de négligence un texte plein de fautes, de répétitions, de longueurs, d'enchevêtrements, d'incorrections de toutes sortes que nous ne nous sommes pas cru obligé de respecter scrupuleusement. Il est bon sans doute qu'un livre reste tel que l'auteur l'a donné, mais à condition cependant d'être lisible. Nous avons effacé des détails inutiles, corrigé ceux que le goût de notre temps ne pourrait pas supporter, supprimé les redites, rétabli la ponctuation ; là s'est borné notre travail. Nous avons la confiance qu'il n'a en rien altéré ni le sens ni le style de l'auteur » (1).

Le jugement est sévère ; les explications inexactes, les libertés prises excessives. Ainsi le pensa, non sans beaucoup de raison, le premier monastère d'Annecy lorsqu'en 1892 il entreprit de donner enfin au public, mis en appétit par la récente publication des Mémoires de Françoise-Madeleine de Chaugy sur la mère de Chantal, les Vies des IV premières Mères de la Visitation d'après l'édition intégrale de 1659 dont il possédait l'autographe (2).

« Rien de plus intéressant, déclarent les visitandines dans leur préface, de comparer le texte du manuscrit primitif avec celui de 1659 ». Dans le premier, « on reconnaît la main de sainte Jeanne-Françoise de Chantal rectifiant tout ce qui lui paraît exagéré dans les éloges donnés à ses premières filles, et surtout retranchant impitoyablement ce qui pourrait tourner à

(1) *Ib.*, t. I, p. XXII de la notice.

(2) *Les Vies de quatre des premières Mères de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie écrites et dédiées à N. S. P. le Pape Alexandre VII par la Révérende Mère Françoise-Madeleine de Chaugy, supérieure du premier monastère de cet Ordre.* Nouvelle édition, conforme à celle de 1659, enrichie d'extraits inédits des manuscrits primitifs, publiée par les soins des religieuses du premier monastère de la Visitation d'Annecy. Paris, Poussielgue, 1892. A en croire la préface de cet ouvrage, p. XXI, Louis Veuillot se serait reproché par la suite d'avoir « porté trop loin » ce travail de retouche. Son livre eut une deuxième édition en 1865.

sa louange personnelle » ; ne figurent pas non plus dans ce premier autographe « les passages qui ressentent l'emphase et l'exagération et qui, assurément, n'auraient pas trouvé grâce aux yeux de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, entre autres l'entrée en matière d'un certain nombre de chapitres. »

Par contre, on peut lire, dans la seconde rédaction manuscrite : « l'autographe de l'approbation donnée par Mgr Charles-Auguste de Sales, évêque de Genève ; on suit, à travers l'écriture ferme et régulière de la copiste, les annotations du Père Harel, les judicieuses additions et corrections de l'auteur... »

A défaut des précieux manuscrits de la Visitation d'Annecy, celui de Rennes nous a permis de constater les transformations que la mère de Chaugy a fait subir à son œuvre dans l'édition de 1659.

Nous dirons plus loin la contribution que ces biographies apportent à l'histoire du sentiment religieux et nous apprécierons la manière de l'écrivain. Si nous voulons dès maintenant porter un jugement général sur cette partie importante de l'œuvre de Françoise de Chaugy, nous dirons qu'elle est, au moins dans son ensemble, de beaucoup inférieure aux Mémoires sur la mère de Chantal. Il faut en attribuer la cause à la rapidité de la composition, d'une part, mais surtout à l'insuffisance des données sur lesquelles l'auteur a travaillé : lorsque les sources d'information sont nombreuses, lorsqu'aux documents écrits peuvent s'ajouter les témoignages oraux, mieux encore lorsque l'annaliste a connu personnellement la religieuse dont elle nous entretient, son récit prend soudain couleur et vie, son joli talent de conteur réapparaît avec le charme qui nous séduisait dans les Mémoires.

Mais si elle n'a plus entre les mains qu'un « Abrégé de la vie et des vertus » d'une sœur défunte, elle le suit pas à pas, se bornant à des retouches de style, et sa personnalité disparaît. Comme ces notices sont en général dépouillées de tout détail qui ne s'ordonne pas à l'édification et que, trop souvent, même en ce domaine, elles sont pauvres de renseignements précis, elles offrent peu de prise à l'écrivain. Alors le style se fait abstrait, la phrase stéréotypée, les portraits sans relief, l'intérêt languit et la lecture suivie devient monotone.

J'ai cité plus haut les biographies qui me semblent les plus attachantes. Il serait à souhaiter que la Visitation publiât inté-

géralement, à côté de celles-ci, les Vies manuscrites des sœurs Rosset, de Beaumont, Michel, de Chastelus, de la Fléchère que l'édition de 1693 nous offre retouchées par la main du Père Ménéstrier. Les biographies de ces grandes visitandines, qui avaient été intimement liées avec Françoise de Chaugy, ne seraient pas inférieures en intérêt à celles des quatre premières Mères de l'Ordre.

V

L'Année Sainte.

Nous lisons, dans la préface de la première édition de l'Année Sainte parue en 1689, que la mère de Chaugy avait noté jour par jour, pour sa dévotion particulière, les bonnes pensées qui lui venaient à l'esprit sur la grandeur et les beautés de Marie. En même temps, sa dévotion envers saint François de Sales lui avait inspiré d'y ajouter les principaux faits ou paroles de l'évêque de Genève, aux jours mêmes de leur anniversaire, pour en commémorer le souvenir. Elle communiqua ce travail à ses filles afin de nourrir leur piété; celles-ci, à leur tour, en firent part à d'autres monastères qui exprimèrent le désir de le faire imprimer afin qu'il pût profiter à toutes. Alors, la mère de Chaugy conçut l'idée d'ajouter, aux méditations de chaque jour, une ou plusieurs courtes notices sur les sœurs dont la vie avait été particulièrement édifiante. Dans ce but, elle collectionna les « Abrégés de la vie et des vertus » des sœurs défuntes, elle en rédigea elle-même de très courts que l'on trouve reproduits en grand nombre dans l'édition moderne de l'Année Sainte. Françoise de Chaugy poursuivit ce travail, un moment interrompu par mille épreuves, à Seyssel, à Montferrand, à Crest, à Carpentras et à Turin, mais elle mourut sans avoir achevé son œuvre.

Marie-Joseph Fournier, sa fidèle compagne, rapporta les manuscrits de la mère de Chaugy à Annecy. Dans tout l'Ordre on en réclamait l'impression avec impatience. En l'année 1683, Marie-Aimée-Bénigne de Lucinge, élue supérieure du premier

monastère, en remplacement de Philiberte-Emmanuelle de Monthoux décédée, entreprit de répondre à l'attente générale (1). Elle écrivait le 15 juin 1683 aux supérieures de la Visitation.

... Nous allons travailler incessamment aux ouvrages de notre très honorée mère de Chaugy pour que vous ayez la satisfaction de les voir au plus tôt. L'exécution de ce dessein sera nécessairement retardée, vu que son *journal*, que quelques-uns appellent l'*Année Sainte des Filles de Sainte-Marie*, n'est qu'un amas de matières qui n'ont pu être parfaitement rangées à cause de la mort de cette grande supérieure. Il faut trouver un homme de loisir qui connaisse notre esprit et nos saintes maximes pour y donner la main avant de le faire imprimer. Nous ajoutons à cela que la dépense sera grande, et si bien quelques-uns de nos monastères y ont contribué en quelque chose, nous ne saurions achever cet ouvrage sans de nouveaux secours... (2).

Malheureusement, les « mains habiles » auxquelles furent confiés les manuscrits de la mère de Chaugy étaient, déclarent les visitandines, « habituées à de trop grandes œuvres pour apprécier les menues pratiques dans lesquelles éclatent pour nous les vraies vertus ». L'ouvrage subit des transformations profondes sous l'influence de Dom le Masson, général des Chartreux (3) et de divers ecclésiastiques d'Annecy auxquels ce travail fut soumis.

Pourrions-nous citer ici meilleurs témoins que les auteurs mêmes du méfait?

On a voulu donner à ce livre le nom de Plénitude des Jours, de Martyrologe, de Calendrier, de Journal de la Visitation; mais comme notre très honorée mère de Chaugy ne s'était pas encore déterminée, nous avons cru que nous ne ferions rien contre ses intentions en donnant à son ouvrage le nom d'Année Sainte des Religieuses de la Visitation qui est un titre assez naturel... (4).

(1) Sur la genèse de l'*Année sainte*, cf. Préface de l'*Année sainte des religieuses de la Visitation Sainte-Marie*, tome I^{er}. A Anneci, chez Humbert Fontaine, imprimeur et libraire, rue de la Perrière, proche le Palais. MDCLXXXIX, 1 vol. Cf. aussi: Préface de l'*Année sainte des religieuses de la Visitation Sainte-Marie*, 12 vol., Annecy, Burdet, 1867.

(2) *Année sainte*, IV, p. 395 et 396, éd. de 1867.

(3) Dom Le Masson était l'ami personnel de Mgr d'Arenthon d'Alex, évêque de Genève, supérieur des Visitandines d'Annecy. Cf. dans la préface de l'*Année sainte*, édition de 1689, la lettre qu'il écrivit à ces religieuses pour leur conseiller une partie des changements qu'elles déclarent avoir fait subir à l'œuvre de la mère de Chaugy.

(4) Préface de l'édition de 1689. Contrairement à ce que laisse entendre ce texte, la mère de Chaugy avait prévu, pour son œuvre, le nom d'*Année*

La première partie renfermait une considération sur les vertus de la très sainte Vierge. Nous n'avons point changé ce dessein, mais, afin que ces considérations fussent d'un plus grand poids, nous avons tâché de les tirer en tout ou en partie des écrits de notre saint Fondateur et, en suivant autant que nous avons pu les sentiments de notre très honorée mère de Chaugy, nous nous sommes quelquefois dispensées de nous attacher à ses paroles. Nous avons aussi ajouté à la fin de chaque considération une petite pratique qui en est comme le fruit ou le bouquet spirituel...

La seconde partie a pour titre: Trait de la Vie de saint François de Sales, parce qu'elle renferme quelques actions ou quelques paroles que saint François de Sales a faites ou dites le même jour. Nous en avons ajouté qui n'ont point encore été mises dans les Histoires de sa vie et nous n'avons pourtant rien avancé que sur des mémoires fort authentiques.

Dans la troisième partie, qui contient une ou plusieurs vies de nos sœurs défunes, nous avons été obligées d'en retrancher plusieurs, parce qu'elles ne renfermaient rien de particulier... Nous en avons aussi ajouté plusieurs, et même un grand nombre de celles qui sont mortes après notre mère de Chaugy, parce que nous n'avions pas d'autre moyen de remplir les jours vides... Nous avons mis une petite *introduction* au commencement de chaque vie pour donner, dès l'entrée, une idée de celles de qui l'on écrit les vertus et, à la fin, nous avons marqué une petite *pratique* qui est le fruit particulier que nous devons tirer de chaque vie. Pour nous rendre même plus fidèles à ces pratiques, nous les avons établies sur quelques maximes tirées des livres ou des manuscrits de notre vénérable fondatrice... Nous avons cru que nous ne pouvions pas nous dispenser d'ajouter ce modèle aux trois autres, d'autant plus que nous sommes bien persuadées que notre très honorée mère de Chaugy l'aurait ajouté si Notre-Seigneur l'avait laissée plus longtemps parmi nous.

On trouvait au commencement de chaque jour le nom d'une des plus célèbres églises où la très sainte Vierge est particulièrement honorée des fidèles, avec ces mots: « Aujourd'hui, la station spirituelle sera dans l'église de... » Mais... nous avons suivi le sentiment de plusieurs personnes qui nous ont dit de les retrancher. Elle y avait mis les Fondations de nos monastères dans les jour qu'elles avaient été faites, mais parce qu'elles n'ont point de rapport avec le reste de l'ouvrage et qu'on a même dessein de les donner plus au long dans un autre livre, nous avons cru qu'il fallait les retrancher de celui-ci... (1).

sainte. Elle le dit expressément dans une lettre du 7 novembre 1664 adressée à la mère Dardault: « On prit opinion que les sœurs venaient me voir la nuit, parce que j'avais une chambre un peu écartée où je croyais faire en tranquillité l'année sainte ». *Lettres de la mère de Chaugy*, p. 100.

(1) *Année Sainte*. Préface de l'édition de 1689.

Un seul volume parut : il comprenait quatre mois : janvier, février, mars, avril. Deux autres volumes devaient suivre et ne parurent point. C'est que, rapportent les visitandines, « le premier fut loin de répondre à l'attente générale. Nos monastères firent quelques observations ; les temps apportèrent d'autres difficultés ; enfin, notre très honorée mère Péronne-Rosalie Greyfié décida que l'Année Sainte ne s'achèverait pas » (1).

En 1867, l'œuvre fut reprise. Les visitandines d'Annecy, sollicitées par les supérieures de leur Ordre, s'employèrent à retrouver les anciens manuscrits de l'Année Sainte dispersés dans divers monastères, entre autres dans celui de Madrid fondé par la Sainte-Source en 1749. L'examen de ces manuscrits leur prouva que l'édition de 1689 n'avait presque aucun rapport avec eux (2). Elles se proposèrent alors de restituer l'œuvre de la mère de Chaugy.

« Pendant quelque temps, rapportent-elles, ce projet nous parut irréalisable, vu que les manuscrits recouvrés comprenaient seulement les huit derniers mois de l'année. Où prendre l'original des quatre autres ? Février et avril se retrouvèrent enfin ; pour janvier et mars, il fut impossible d'en découvrir la plus légère trace. » (3)

A l'aide des dix autres mois, les visitandines purent reconstituer le plan adopté par la mère de Chaugy pour les méditations sur la sainte Vierge. Tour à tour, elle y contemplait Marie « dans ses joies, ses douleurs, ses perfections et sa gloire ». On en conclut que janvier devait traiter de la « naissance et de la vie cachée de Notre-Seigneur ; mars, de la part prise par la très sainte Vierge aux premières scènes de la Passion de son divin Fils. Les pensées propres à ces différents sujets » furent « puisées en entier dans les Méditations » de la mère de Chaugy sur les Évangiles de chaque dimanche (4) ou dans les œuvres de saint François de Sales.

« Soit erreur des copistes, soit inexactitude de la part des imprimeurs, les traits de la vie » de l'évêque de Genève

(1) *Année sainte*, I, Préface, p. VIII, édition de 1867.

(2) *Ib.*

(3) *Ib.*

(4) *Ib.* Sur ces Méditations, voir ci-après, p. 87.

« avaient été quelquefois fixés à une année ou à un quantième de mois qui les mettaient en contradiction avec les manuscrits » des archives du monastère ; tous furent « vérifiés de nouveau à l'aide de pièces authentiques et avec une scrupuleuse et jalouse attention. De là, transposition de quelques faits, addition de quelques autres, mais en petit nombre, pour suppléer aux lacunes occasionnées par ces changements » (1).

Pour les notices que l'édition de 1689 avait abrégées, les visitandines retrouvèrent une partie des originaux manuscrits ; mais comme la révolution avait spolié un grand nombre de couvents des circulaires où se trouvaient relatées les Vies des Mères et Sœurs qui avaient joué un rôle important dans l'Institut ou qui l'avaient édifié par leur vie exemplaire, la Sainte-Source jugea utile, pour le bien général de l'Ordre, de mettre au jour un grand nombre de biographies qui ne figuraient pas dans l'ancienne *Année Sainte*.

La simplicité avec laquelle ces Vies sont écrites, disent-elles dans leur préface, leur naïveté, l'esprit de dégagement qu'elles respirent, les grands enseignements qu'elles renferment, tout nous a fait désirer d'en conserver et d'en mettre au jour le plus grand nombre possible... Pour ajouter encore au prix et au mérite de ces chers souvenirs des temps anciens, nous avons cru deviner vos désirs, nos intimes Sœurs, en y intercalant les avis que nos *ainées* avaient reçus de la bouche de nos bienheureux Père et Mère ; nous avons également saisi l'occasion de glisser, partout où nous l'avons pu, soit un passage de leurs lettres ou de leurs écrits, soit un extrait des Fondations où sont enfouis des traits de vertus admirables. Ces vies du premier siècle de notre établissement auraient peut-être suffi pour remplir les jours de l'année, mais nous avons aperçu de vrais trésors en parcourant les circulaires de 1700, et nous aurions regardé comme une perte pour l'Institut qu'ils restassent ignorés de la plupart de nos monastères. Notre choix s'est donc étendu jusqu'à la Révolution de 1793 ; de là l'extension donnée à l'ouvrage qui, de trois volumes, arrivera jusqu'à douze...

Quelle part nous est donc échue... dans le travail de cette nouvelle Année sainte ? Seulement le choix et la correction des Vies en tant que la correction était nécessaire...

Nous n'osons pas espérer... d'avoir atteint, même de loin, l'imité gracieuse et la suave onction de la mère de Chaugy ; mais si son talent nous manque, du moins la bonne volonté et le désir de vous être agréables ne nous font pas défaut et nous serons trop bien récompensées de notre faible travail si vous avez

(1) *Année sainte*, I, Préface, p. VIII et IX, édition de 1867.

autant de plaisir à lire ces lignes que nous en avons eu à vous les dédier (1).

De tous les textes qui précèdent, concluons que l'édition de 1689 n'offre aucun intérêt quant à l'œuvre propre de la mère de Chaugy qu'elle a bouleversée et rendue méconnaissable.

Celle de 1867, sauf pour les mois de janvier et mars dont les originaux n'ont pas été retrouvés, suit de près, jour par jour, d'après les déclarations des visitandines, le plan de la mère de Chaugy dans les « Pratiques » pour honorer la sainte Vierge et les « Traits de la vie de saint François de Sales ».

Faut-il y chercher une exacte reproduction du texte même de l'auteur? Je ne le pense pas; de toute évidence, le style a été retouché, mais corrigé assez discrètement, Dieu merci, pour que subsiste sa grâce naïve et sa charmante simplicité.

Voici un exemple des dévotes considérations que Françoise de Chaugy propose aux visitandines pour entretenir leur dévotion à Marie :

Honorez aujourd'hui la sainte Vierge entre les bras de la bonne vieille sainte Anne. Cette céleste pouponne faisait un entier discernement de l'état d'enfant qu'elle menait pour obéir à Dieu et de celui qu'elle aurait pu mener étant prévenue de l'usage parfait de la raison. O Marie! vous avez commencé dès le sein de votre mère et dès la mamelle à vivre d'une vie surnaturelle de grâce et d'application qui rendait méritoires toutes vos actions enfantines. Donnez-moi part à votre sainte enfance puisque c'est une des plus pressantes maximes de notre loi évangélique de devenir comme un petit enfant si nous voulons avoir part avec l'Homme-Dieu fils de Marie (2).

Dans la contemplation de Marie au berceau, les sœurs apprendront à se taire comme elle se tait conformément à cet état d'enfance :

Priez aujourd'hui la glorieuse sainte Anne qu'elle vous confie la garde de sa sainte fille, et, seule à genoux devant son berceau, entretenez-la. Bien qu'elle ne vous dise mot, elle vous entendra, vous saura gré de votre entretien, vous fera part de ses premières faveurs, tournera sur vous ses yeux miséricordieux et colomains, qui causeront un grand calme dans votre cœur, et vous apprendra

(1) *Ib.*, IX, X et XI.

(2) *Année sainte*, t. IX, 11 sept., p. 247.

le silence parfait qui est de se taire par humilité et par abnégation dans les temps et les lieux où l'on pourrait parler sans faute (1).

De même elles confirmeront leur foi dans la virginale maternité de Marie par la méditation « de la plainte et de l'admonition » qu'elle adresse à Jésus retrouvé dans le temple :

« Mon Fils, dit-elle, que nous avez-vous fait? Joseph, votre père, et moi, vous cherchions avec anxiété et affliction! » O sainte Vierge! que je suis aise de vous entendre parler avec cette autorité maternelle à l'Homme-Dieu! Ah! que voilà une grande preuve de votre virginale maternité! Saint Joseph, dans le respect et la retenue d'un beau-père ne dit mot, mais vous, ô véritable mère! vous parlez avec une autorité respectueuse et qui marque néanmoins un pouvoir absolu! Vous n'avez jamais exagéré ni usé d'hyperbole, donc cette expression de votre douleur était un naïf et véritable sentiment de votre cœur maternel (2).

On n'a que l'embarras du choix parmi ces dévotes cogitations où Françoise de Chaugy se révèle avec beaucoup de charme, quant au fond et quant à la forme, fidèle disciple de son bienheureux Père François de Sales, auquel d'ailleurs elle emprunte assez souvent (3). Si, au lieu de se trouver comme écrasées sous cette compilation de biographies dont la matière remplit douze volumes massifs, ces courtes méditations étaient groupées à part en un recueil, elles formeraient un livre charmant que les dévots à Marie apprécieraient, j'en suis sûre.

Le futur biographe de saint François de Sales puisera certainement dans la riche moisson d'anecdotes qui nous est offerte sur l'évêque de Genève dans l'*Année Sainte*. Il y en a de bien jolies. Nous ne pouvons ici qu'y renvoyer le lecteur qui aura le vif plaisir d'y rencontrer de l'inédit.

Nous ne retrouvons qu'incidemment l'œuvre de la mère de Chaugy à travers les biographies de l'*Année Sainte*, tantôt sous forme de citations plus ou moins longues intercalées dans le cours d'un récit, tantôt dans de courtes notices ajoutées quasi chaque jour, et comme en surnombre, à des biographies plus importantes. Les citations ont été extraites, pour la plupart, de l'*Histoire des fondations de l'Ordre*, quelquefois aussi

(1) *Ib.*, 442, 19 sept.

(2) *Ib.*, X, 377, 15 octobre.

(3) Parmi ces méditations, je signale celles du mois de juillet, tome VII de l'*Année sainte*, qui sont comme une paraphrase des versets du *Magnificat*.

des anciennes *Vies* composées par la mère de Chaugy auxquelles on a donné une plus grande étendue. Elles sont, en général, intéressantes. Citons entre autres celles qu'on a tirées des fondations du second monastère d'Annecy et de celui de Turin, comme aussi les notes sur les mères Flocard, de Lucinge et de Rossillon de Bernex (1). Quant aux petites notices auxquelles je fais allusion ci-dessus, elles sont ordinairement dénuées d'intérêt, étant trop courtes pour donner place à des détails circonstanciés. Parmi elles, cependant, il en est qui ne sont pas sans charme, mais, là encore, le style semble avoir été retouché ; du moins n'est-il pas travesti.

VI

Méditations tirées des offices de l'Eglise et des écrits de saint François de Sales.

En l'année 1671, la mère Françoise-Madeleine de Chaugy fut élue supérieure du monastère de Crest. La pauvreté de cette maison était si grande qu'elle obligeait les sœurs à requérir l'assistance de leur famille et, par là même, à sortir quelque peu de la retraite intérieure tant recommandée par les Fondateurs de Sainte-Marie. En outre, elle ne leur avait même pas permis de se procurer les œuvres de saint François de Sales en nombre suffisant pour se nourrir toutes, et à loisir, de « ce suave pain des Filles de la Visitation ».

Après avoir mis ordre au temporel du monastère et rendu les sœurs libres de toute dépendance de leurs proches, la mère de Chaugy entreprit de les fonder solidement dans la vie intérieure en les guidant avec soin dans le chemin de l'oraison. Pour cela, elle s'assujettit chaque jour à leur donner par écrit le sujet de leur méditation. Sur la prière même de ses sœurs, ce travail, qu'elle n'avait dessein de faire que durant un mois, fut poursuivi pendant toute l'année (2).

Bientôt, la mère de Chaugy quittait Crest pour Carpentras.

(1) *Année sainte*, II, 711 et ss ; VI, 429 ; IX, 449.

(2) Cf. *F.-M. de Chaugy et la Visitation après la mort de sainte Chantal*, 572.

Après son départ, les sœurs, qui avaient soigneusement recueilli les notes qu'elle leur avait dictées, les communiquèrent à un ecclésiastique. Il « les fit voir à d'autres, rapportent-elles, et tous en ayant conçu beaucoup d'estime nous ont fort pressées et ont obtenu d'eux-mêmes, sans notre participation, la permission de rendre commun à l'Institut ce qui n'avait été fait que pour nous ».

L'ouvrage parut en l'année 1675, en trois volumes in-12, à Valence (1), avec approbation des docteurs de l'Université de cette ville qui vantaient, non sans raison, la solidité de sa dévotion. Le premier tome comprend les méditations qui ont trait aux principales fêtes et aux temps liturgiques : l'avent, le carême, le temps pascal ; le second contient des méditations pour les autres jours de l'année, depuis le premier janvier jusqu'au 31 août ; le troisième, pour le temps qui s'écoule depuis le premier septembre jusqu'à l'avent.

L'inspiration de ces sujets d'oraison est entièrement liturgique. Le texte en est souvent emprunté aux écrits de saint François de Sales. Quant à la méthode, elle n'est autre que celle qui nous est proposée dans la première partie de l'Introduction à la vie dévote, à savoir : des considérations très brèves réparties en deux points, suivies des affections et résolutions.

... N'étant que pour nous qui ne sommes point des filles savantes et qui veulent s'élever, mais des humbles écolières qui veulent s'instruire et acquérir l'amour de Dieu, déclarent les visitandines dans la préface, [ces méditations] n'ont quelquefois que la proposition toute nue du mystère ou des paroles de l'Evangile ou des écrits de notre père saint François de Sales...

Ce même esprit de simplicité nous a fait souhaiter de trouver, dans la plupart de ces méditations, les propres oraisons dont le prêtre se sert tous les jours au sacrifice de la messe et les lieux des stations marquées dans le missel, parce que... ce nous est une consolation d'avoir, par ce moyen, quelque petite connaissance de ce qui se fait et qui se dit dans l'Eglise universelle...

Ces méditations sont intéressantes. Elles nous montrent la piété visitandine et salésienne sous un jour où on ne l'envisage

(1) *Méditations tirées des offices de l'Eglise et des écrits de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, instituteur des religieuses de la Visitation Sainte-Marie, par une supérieure du même ordre. A Valence, chez Louys Robert, 1675. L'ouvrage est précédé d'une lettre des sœurs de la Visitation de Crest à laquelle nous empruntons les citations ci-dessus.*

pas d'ordinaire : réforme du moi, perfection du moi, ascétisme en un mot, ont dit certains. Nous voyons ici, au contraire, l'oraison toute tournée vers la contemplation des mystères divins, tout imprégnée de prière liturgique, toute noyée dans la liturgie. Rien de mièvre, rien de sucré. Pas de ratiocinations, de longueurs inutiles. Inspirée de saint François de Sales quant à la méthode, plus proche de la mère de Chantal quant à l'expression qui est assez concise, elle laisse à l'âme assez de liberté pour suivre l'attrait de la grâce, se contentant de lui proposer, sous une forme brève, quelques pensées propres à l'amener à l'oraison affective et, s'il plaît à Dieu, à la contemplation.

C'est dans le trésor de l'Evangile ou des textes liturgiques et dans les écrits de saint François de Sales que la mère de Chaugy puise la matière de ces pieuses élévations.

Ainsi en est-il dans les pages qu'elle offre à ses filles le jour de la fête de la Trinité :

Cette méditation, leur dit-elle, se doit toute passer en adoration de la très sainte Trinité et en des profonds anéantissements de nous-mêmes devant l'incompréhensible Majesté divine. Mais parce que nous sommes obligées d'être instruites des mystères de notre foi et que celui de la très sainte Trinité est le mystère des mystères et la source adorable de toutes choses, allons comme des filles ignorantes à notre docte et savant patriarche, saint François de Sales, et il nous apprendra ce qu'il enseigna de ce mystère au peuple d'Annecy, l'année 1595, avant même que d'être prêtre, et que nous avons copié sur le propre original écrit de sa main (1).

(1) L'édition des *Œuvres de saint François de Sales* faite par les soins de la Visitation d'Annecy reproduit en effet au tome VII, p. 254, un *sermon pour la fête de la sainte Trinité* qu'elle date du 21 mai 1595 et comme ayant été donné à Annecy. Or, la partie du sermon qui traite de l'explication théologique du mystère de la sainte Trinité est différente du texte donné par la mère de Chaugy qui affirme pourtant l'avoir copié sur l'original.

Par contre, le texte reproduit par l'édition d'Annecy n'a pas été pris sur l'original qui n'a pas été retrouvé, mais sur l'édition princeps des sermons qui fut faite en 1641 par les soins de la mère de Chantal et du commandeur de Sillery à laquelle on déclare pouvoir accorder la même confiance qu'au texte manuscrit. (Cf. *Sermons*, 1^{er} vol., Avant-Propos, p.VI et ss. et Table de correspondance des éditions avec indications de la provenance des manuscrits, p. 477.)

Faut-il partager la même confiance et, en conséquence, supposer que la mère de Chaugy a eu en main des notes préparatoires ou des brouillons du sermon définitif prononcé par le saint et reproduit dans l'édition de 1641 ? Nous nous contentons de poser le problème.

Voici, en tous cas, le texte que la mère de Chaugy nous apporte :

« Dans l'incompréhensible et indicible abîme de l'éternité dans laquelle dès toujours et pour toujours règne la Majesté divine, le Père éternel,

Suit alors un long extrait de ce discours qui est un exposé théologique du mystère de la Trinité; Françoise de Chaugy ne craint pas de le proposer aux réflexions de ses humbles filles, car elle veut nourrir solidement leur piété. Puis, c'est la prière liturgique qu'elle emploie pour éveiller dans leur cœur les affections saintes qui détermineront les résolutions efficaces :

Pour nos affections et résolutions, servons-nous des paroles de l'Eglise et disons avec elle: Bénite soit la très sainte Trinité et l'indivisible unité de Dieu, nous le glorifierons parce qu'il nous a donné des preuves de sa bonté. O Dieu! notre souverain Seigneur, que votre nom est admirable dans toute la terre. O Dieu tout puissant et éternel qui avez fait connaître à vos serviteurs, par la lumière de votre Foi, la gloire de l'éternelle Trinité et adorer dans elle l'unité de votre nature souveraine, rendez-nous fermes dans cette même foi afin que nous demeurions inébranlables dans tous les maux et tous les accidents du monde. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Mon âme, au nom de la très sainte Trinité, faites trois résolutions: en premier lieu, renouvelez votre baptême puisqu'il a été fait au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. En deuxième lieu, renouvelez votre profession religieuse puisque, la faisant, vous avez immolé et sacrifié les trois puissances de votre âme: la mémoire au Père, l'entendement au Fils et la volonté au Saint-Esprit. Et en troisième lieu, rendez grâce à Dieu de l'institution de l'Ordre de la Visitation qui fut fait à tel jour, 1610. Enfin récitez dévotement le symbole de saint Athanase, demandant à la très sainte Trinité l'esprit de charité, de communauté et d'unité qui est l'âme de l'Institut.

regardant sa propre substance et infinité, conçu en son entendement et produisit une parole ou un verbe exprimant si parfaitement sa substance, essence et divinité, que ce verbe est vraiment Dieu, oui Dieu de Dieu, lumière de lumière. »

« Adorez le Père et le Fils aussi bon, aussi éternel, aussi puissants l'un que l'autre et, passant à votre deuxième point, considérez la suite du discours de saint François de Sales qui s'exprime ainsi :

« Le Père éternel, voyant l'unique et souverain bien de son essence, tant en soi qu'en son Fils. et le Fils, voyant l'unique et souverain bien tant en soi qu'en son Père, ne pouvant être un souverain bien sans un souverain amour, saisis, en cette éternité, d'une pure et souveraine amitié, d'une seule et même volonté, ils produisent un amour tellement parfait qu'à cet amour ils communiquent la même divinité et essence laquelle était commune au Père et au Fils, c'est-à-dire dès l'éternité, avant les siècles, et l'infinité en l'abîme de la perpétuité. Ce Père et ce Fils éternel, d'une même volonté, d'une même amitié, d'un même courage et comme qui dirait d'une même bouche, jetant un soupir, une respiration et aspiration, ils produisent et expriment un souffle qui est le Saint-Esprit, troisième personne de la Trinité, vrai Dieu de vrai Dieu, Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit; trois personnes qui ne sont qu'un seul Dieu, une seule très sainte et très adorable Trinité. »

Voici une autre méditation tout inspirée de la leçon de l'Evangile du jour : « Il vous est bon que je m'en aille car, si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra point à vous... » Elle est d'ordre plus mystique :

La leçon évangélique que l'Eglise fait lire aujourd'hui à ses enfants, nous enseigne un point de perfection si haut et si épuré qu'il aurait été inimaginable à toutes les créatures, comme il serait incompréhensible, si ce divin Sauveur ne l'avait dit et expliqué. C'est qu'il désire que l'amour de simplicité, dont le cœur de ses enfants doit être rempli pour lui, soit si pur, si dégagé, qu'il n'ait pas le moindre attachement à la présence sensible et visible de sa sainte et sacrée humanité, déclarant à ses apôtres que cette force d'attachement est un empêchement formel à la venue du Saint-Esprit en eux. Qu'est-ce qu'il y avait de plus juste en apparence que d'avoir le cœur attaché à cette sainte humanité de laquelle l'épouse sacrée a fait une si aimable description qu'elle conclut en disant que son bien-aimé est tout désirable et la perfection même ? Et néanmoins, ce doux Sauveur, après s'être déclaré l'époux de son Eglise et avoir même dit qu'il fallait jouir de quelque douceur durant le temps de sa présence, il avertit cette chère épouse que, si elle ne se détache de cette même préférence corporelle et si elle ne souffre patiemment son absence, le Saint-Esprit ne viendra point en elle.

Cette menace vous doit conduire à faire, dans votre deuxième point, un examen fort sérieux sur les choses qui peuvent retarder en vous la venue du Saint-Esprit. Hélas ! vous trouverez que vos empêchements et vos attachements ne sont pas des choses si divines et si saintes que ceux des Apôtres. Ce sont des bagatelles : l'amour des parents, le plaisir à quelque conversation inutile, le désir de quelque emploi, l'amour-propre et la recherche de quelque satisfaction vaine et sensuelle. Mais si tout cela n'est pas anéanti, le Saint-Esprit ne viendra pas en vous, car il veut trouver l'âme pure, nette et séparée de tout ce qui est opposé au pur amour de Dieu.

A défaut de confidences ou d'écrits propres à nous révéler quelque chose de la vie intérieure de la mère de Chaugy, ces méditations nous permettent d'apprécier la qualité de sa piété : piété solide, exempte d'illumинisme autant que de fade sentimentalisme, piété toute *théocentrique*, fruit d'une longue formation salésienne et visitandine.

VII

Statuts, office et litanies
pour la confrérie de saint François de Sales...
avec l'abrégé de la vie du saint...
réduit en sujets d'entretiens spirituels suivant les évangiles
de tous les dimanches de l'année.

C'est à Crest que ce petit ouvrage fut mis au point par la mère de Chaugy. Sa grande dévotion à saint François de Sales et son désir de propager le culte et la doctrine de ce bienheureux lui firent obtenir qu'une Confrérie fût établie dans l'église de la Visitation de Crest à l'imitation de celle que Pierre Loisel, curé de Saint-Jean en Grève, avait fondée à Paris, dans sa paroisse, en l'honneur du saint, avec l'approbation d'Alexandre VII. Françoise de Chaugy composa, pour les membres de cette confrérie, un petit manuel qui parut à Valence, en 1673, avec l'approbation de Benoît Falconnet, docteur de Sorbonne, supérieur des F. F. Prêcheurs de Chabeuil, et celle des professeur de l'Université de Valence (1). Après un *Avis au lecteur* sur l'objet de la Confrérie, on y trouve les Règlements et pratiques qu'elle imposait conformément à celle de Saint-Jean en Grève.

Des confréries semblables furent établies dans la plupart des églises de la Visitation. Par elles, la dévotion telle que l'avait enseignée saint François de Sales à Philothée pénétrait dans les milieux dévots sous la forme pratique et précise d'un règlement de vie. Sera-t-il sans intérêt d'en faire connaître les principaux articles?

... Cette confrérie, lisons-nous, est instituée pour porter les fidèles, par une sainte émulation, à la perfection de la vertu... Elle a pour but la vraie dévotion envers Dieu et la charité envers le prochain.

La Confrérie pourra être composée des ecclésiastiques et laïcs

(1) *Statuts, office et litanies pour la Confrérie de saint François de Sales érigée par ordre apostolique et licence des supérieurs en l'église des religieuses de la Visitation Sainte-Marie de Crest, diocèse de Die, avec l'abrégé de la vie du saint selon l'ordre chronologique, réduit en sujets d'entretiens spirituels suivant les évangiles de tous les dimanches de l'année, composé par une supérieure de la Visitation Sainte-Marie. Valence, Pierre Verdier, 1673.*

de l'un et de l'autre sexe qui coopéreront à ce dessein par leur exemple...

Ils prendront saint François de Sales pour leur protecteur et ses livres pour leur règle, sous l'Evangile de Jésus-Christ, mais spécialement l'Introduction à la Vie dévote qu'ils liront souvent et se résoudront de l'observer à la lettre...

Ils établiront dans leurs familles l'usage ordinaire des prières du matin et du soir avec l'examen de conscience et l'entretien des sermons et bonne lecture.

Autant qu'ils pourront, ils ne permettront jamais chez eux ni devant eux aucuns blasphèmes, ni jurement, ni détraction, ni médiosance, ni violence, avarice, ni injustice, ni impureté, ni oisiveté.

Ils emploieront tous les jours quelque temps à la méditation des mystères qu'ils doivent croire et des mœurs qu'ils doivent pratiquer.

Ils entendront la sainte Messe dévotement, et quelquefois ils en entendront sans obligation, mais non jamais sans dévotion, et la feront entendre tant qu'ils pourront à leurs domestiques.

Ils accompagneront le saint Sacrement quand on le portera aux malades et se plairont de suivre l'agneau partout où il ira, et quand ils ne pourront suivre de corps, ils prieront de cœur...

Ils feront profession d'une grande modestie dans leurs habits ayant été vêtus de Jésus-Christ dans leur baptême et revêtus de lui par la pénitence...

... Ils se confesseront et communieront aussi souvent que leur confesseur le trouvera bon, comme toutes les fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, de saint Joseph et de la confrérie, s'y disposant le jour précédent par quelque abstinence, oraison et aumône pour obtenir la pénitence.

Ils ne parleront jamais de Dieu qu'avec respect ni du prochain qu'avec charité ni d'eux-mêmes qu'avec humilité.

Ils travailleront pour l'amour de Jésus-Christ à la réconciliation des ennemis et à la perfection des amis, y ayant moins d'amis qui s'aiment dignement que d'ennemis qui franchement se réconcilient.

Les jours de communion, ils donneront quelque instruction chrétienne à ceux qui leur sont commis et en procureront à ceux qu'ils croient dans l'ignorance ou dans le vice.

Ils visiteront les prisonniers, les affligés et les malades, singulièrement ceux de la Confrérie, contribuant de leur pouvoir à leur délivrance, à leur consolation ou à leur soulagement.

Rien d'excessif, rien d'indiscret dans ce règlement, rien qui singularise dans le monde ceux qui le mettent en pratique. Leur dévotion sera cette « vraie dévotion » laquelle, dit saint François de Sales, non seulement « ne gâte nulle sorte de vocation ni d'affaires, ains au contraire... les orne et embellit », rendant « le soin de la famille... paisible, l'amour du mari et de la femme

plus sincère, le service du prince plus fidèle, et toutes sortes d'occupations plus suaves et amiables. » (1)

[Les Confrères] liront tous les mois ces petits règlements... afin de les graver dans leur cœur, dans leur mémoire et dans leurs pratiques.

La supérieure du monastère de Crest nommera une de ses religieuses pour lire les règlements susdits aux sœurs externes de la Confrérie qui ne sauront pas lire, et pour les instruire dans la vertu conformément à l'intention de saint François de Sales et de la vénérable mère de Chantal...

La marque extérieure de la Confrérie sera une croix de quel métal, de quel bois, ou de quelle étoffe, grosseur et grandeur que l'on voudra; elle pourra être attachée avec un cordon ou ruban violet ou noir; on la fera bénir le jour de la réception à la dite Confrérie et on la portera publiquement ou secrètement au col, au bras ou ailleurs; et ce, à l'imitation et en révérence et singulière dévotion que saint François de Sales avait pour ce signe...

... Un des dimanches de chaque mois... qui ne se trouvera pas occupé à des fonctions paroissiales, les Confrères pourront s'assembler en la chapelle de saint François de Sales pour faire une conférence ou lire quelque chapitre des œuvres du saint, et finiront cette action par les litanies du même saint et la vénération de ses reliques avec lesquelles le Préfet ou autre ecclésiastique de la Confrérie les bénira tous.

Quand il y aura quelqu'un de la confrérie malade, les autres le visiteront... La sœur sacristaine aura soin de tenir dans la sacristie les feuilles des douze mois de l'Année des sentences tirées par M. Loisel des écrits de saint François de Sales pour tous les jours de l'année, pour l'usage des confrères (2).

Après ce règlement, le manuel énumère les indulgences propres à la confrérie et ses fêtes principales qui ont lieu les jours de la Visitation et de la Présentation, le 21 août, anniversaire de la naissance du saint, et le jour des saints Innocents, anniversaire de son décès. Suivent les litanies et l'office du bienheureux.

C'est alors qu'intervient plus personnellement la mère de Changy dans une partie du manuel qui a pour titre : *Abrégé de la vie de saint François de Sales selon l'ordre chronologique*

(1) *Introd. à la vie dévote*, 1^{re} partie, ch. III.

(2) Ces sentences se trouvent dans un curieux et rarissime petit livre intitulé : *Année sainte de sentences tirées de tous les écrits de saint François de Sales, en faveur de la Confrérie de ce même saint établie à Saint-Jean en Grève*. Paris, 1671.

réduit en sujet d'entretiens spirituels suivant les Evangiles de tous les dimanches de l'année en faveur de la confrérie, etc...

Ayant reconnu..., dit-elle dans un *Avis préliminaire*, une grande inclination et un penchant fort pieux à la vénération et dévotion de S. François de Sales et un fort grand désir d'être particulièrement instruit de l'histoire de sa vie, et ne pouvant pas facilement avoir les divers volumes qui en ont été composés, non pas même notre petit Abrégé imprimé à Paris l'année 1645, dans cette disette nous avons pensé de faire un service agréable à Dieu et à son saint et un plaisir très utile à ceux de la confrérie de mettre ici un petit abrégé de cette vie d'une nouvelle manière: par l'ordre chronologique et selon les dépositions juridiques des témoins reçus par le Saint-Siège dans les procès de canonisation.

Mais considérant que S. François de Sales n'a rien été qu'en Jésus-Christ, par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ et qu'il y a une grande relation entre le serviteur et le Maître... c'est ce qui nous fait prendre la liberté, pour la plus grande utilité des confrères, d'unir l'abrégé de l'histoire de la vie de S. François de Sales aux évangiles que la sainte Eglise a distribués pour les cinquante-deux dimanches de l'année, afin que les dévots puissent voir tout à même temps Jésus-Christ, notre souverain Seigneur, et son fidèle serviteur, S. François de Sales, à la suite de son saint Evangile.

La mère de Chaugy excelle à ces rapprochements ingénieux auxquels, d'ailleurs, la lecture de saint François de Sales lui-même l'avait entraînée. En voici un exemple dans le « sujet d'entretien » proposé pour le second dimanche de l'Avent :

La sainte Eglise propose aujourd'hui à ses enfants l'évangile de S. Mathieu, au chapitre XI, où nous voyons S. Jean-Baptiste dans les liens et dans les prisons d'Hérode; et parce que ce bienheureux précurseur de Jésus-Christ est appelé, dans les saintes Lettres, l'ange du Seigneur pour préparer les chemins devant lui, nous dirons avec respect que le bienheureux François de Sales, l'année 1567, étant enfermé et lié des chaînes de la nature dans la prison maternelle, Madame sa mère alla en pèlerinage au saint Suaire prier pour l'heureuse délivrance de ce petit prisonnier, invoquant pour cela la grâce de Jésus-Christ devant cette auguste relique où l'Eglise conserve les marques précieuses de notre rédemption. Cette dévote dame fut exaucée et, le 21 août de la même année, elle enfanta heureusement François de Sales...

Application: Ceux qui appartiennent véritablement à Jésus-Christ ne craignent non plus que le grand saint Jean-Baptiste ni la tribulation, ni la prison, ni la mort... Les marques de sa passion leur sont trop précieuses et, après la sainte communion, nos âmes

en devraient demeurer imprimées comme en un suaire vivant. Demandez-en la grâce à J.-C. par les intercessions de S. François de Sales qui a été prosterné devant cette relique en la personne de sa sainte mère avant que d'être né.

Il y en a de la sorte pour cinquante-trois dimanches, l'ouvrage s'arrêtant au vingt-quatrième après la Pentecôte. Il faut avouer que les rapprochements sont parfois un peu forcés, un peu subtils. Somme toute, ce petit livre n'a d'autre intérêt que de témoigner du zèle de la mère de Chaugy pour la gloire de son bienheureux Père et de la popularité du culte rendu à saint François de Sales.

DEUXIÈME PARTIE

LA SPIRITUALITÉ SALÉSIENNE DANS L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE LA MÈRE DE CHAUGY

CHAPITRE PREMIER

L'intérêt de cette œuvre.

Quel intérêt présente aujourd'hui l'œuvre de Françoise-Madeleine de Chaugy ?

Cette collection de biographies qui en constitue la plus grande part nous apporte-t-elle, sur les mœurs, les coutumes, les événements du XVII^e siècle, des renseignements inédits ? Nous fait-elle pénétrer dans le train de la vie provinciale, dans l'intimité des familles auxquelles appartiennent les héroïnes dont on nous raconte l'histoire ? Fort peu, en général, et c'est grand dommage. Plus complètes, plus précises touchant la parenté, les milieux fréquentés, les lieux habités, ces quelque trente biographies, jointes aux *Mémoires sur la mère de Chantal*, formeraient un précieux document pour la reconstitution de la vie provinciale de l'ancienne France ; elles nous introduiraient même dans la vie des cours, les visitandines de la première heure appartenant aux milieux les plus divers et les plus distingués.

Quelques pages sur les aventures de Celse-Bénigne de Chantal, par exemple, et sur ses relations à la cour de France ne nous déplairaient pas, non plus que quelques détails sur la vie de Françoise de Toulonjon à Pignerol et son séjour à la cour de

Turin. Il nous serait agréable de suivre la fille du président Favre parmi la haute société d'Annecy ou de Chambéry et de connaître les relations qu'elle entretint avec son frère, M. de Vaugelas, dont nous n'entendrons prononcer le nom que pour apprendre qu'on lui écrivit, après la mort de sa sœur, « plus de deux cents lettres » de condoléances (1). Nous aimerions à accompagner M^{lle} de Châtel en cette ambassade d'Allemagne, qu'on ne nous nomme même pas, et à connaître le cadre de son joli roman. Quelques précisions sur le séjour de M^{lle} de Martignat dans l'hôtel de Montpensier, sur ses rapports avec le Père Ange de Joyeuse, avec Marie de l'Incarnation et Marguerite d'Arbouze, plus tard sur son séjour à la cour de Savoie nous agréeraient fort (2).

Mais, de la vie du monde, les notices de Françoise de Chaugy ne nous apportent que des échos lointains et affaiblis. En cela, l'annaliste reste fidèle aux intentions de la mère de Chantal qu'il n'est pas inutile de rappeler ici ; elles expliqueront les lacunes de l'œuvre.

Notons d'abord que cette œuvre n'est pas destinée au public. A cet égard, les volontés de la sainte sont strictes : humilité, petitesse, mépris de l'honneur du monde, amour de la vie cachée doivent être les vertus fondamentales des Filles de Sainte-Marie. On sait quelles répugnances elle eut personnellement à vaincre pour se décider à laisser imprimer ses *Réponses* et à quelles conditions sévères elle finit par y consentir.

N'oublions pas non plus qu'elle est ennemie de toute recherche de « bien dire » et de « bien écrire ». Simplicité, voilà sa devise. Son but, en faisant recueillir notes et mémoires, c'est de conserver les précieux souvenirs des commencements de l'Ordre et celui des héroïques vertus des premières Mères pour maintenir l'esprit de la Règle, les traditions de l'Institut, et entraîner à la suite de leurs devancières, sur les plus hauts sommets de la perfection, les futures phalanges de visitandines.

Or, point n'est besoin pour cela des reportages mondains où l'esprit se complait, où la curiosité s'amuse. Si la gloire d'un grand nom, l'éclat d'une brillante destinée viennent parfois illuminer ces humbles récits, ce n'est que pour faire valoir l'hé-

(1) *Vie des quatre premières Mères*, 129.

(2) *Vies de VII religieuses à la Visitation*, p. 104 et ss.

roïsme d'un renoncement ou la grâce d'une conversion, car « on ne peut désavouer, déclare la mère de Chaugy, que la vertu ne donne quelque agrément particulier chez les nobles, comme un beau diamant qui jette plus d'éclat lorsqu'il est enchâssé dans une bague précieuse » (1).

Cette discrétion de l'annaliste relativement à la jeunesse mondaine des visitandines s'accentuera dans l'Année sainte où il s'agit plus spécialement encore, non pas tant de présenter des biographies complètes que d'offrir chaque jour aux sœurs un sujet pratique d'édification.

L'édition de 1867 est restée fidèle, en général, à cette ligne de conduite. Il faut feuilleter bien des pages pour recueillir, dans les douze cents biographies qu'elle nous offre environ, des détails historiques de quelque intérêt sur la jeunesse de tant d'héroïnes souvent parées des plus beaux noms de France.

La mère de Chaugy saura-t-elle satisfaire davantage notre curiosité touchant l'action extérieure des premières Mères, leurs rapports avec les séculiers, le rayonnement de leur influence ? Pas toujours assez, à notre gré. C'est trop rapidement, par exemple, qu'elle nous montre, à Grenoble, « les dames de cette ville » venant en conférence auprès de la mère de Châtel, et avec un tel fruit « que c'était un proverbe qu'elle n'en voyait aucune qui ne devînt Philothée » (2) ; ou bien « les principaux » de la cité de Bourges s'assemblant aux parloirs de la Visitation, les jours de fête, afin que la mère de Brécard « leur donnât une heure d'entretien », laquelle heure, disaient-ils, leur était « plus utile que des sermons » (3) ; ou encore Marie-Jacqueline Favre, supérieure du couvent du faubourg Saint-Jacques, à Paris, attirant « tellement tout à elle, sans qu'elle s'en aperçut ni qu'elle y prît peine, que c'était un proverbe aussi commun que véritable que [cette mère] tenait en sa main tous ceux qui conféraient avec elle » (4).

C'est très parcimonieusement que Françoise de Chaugy nous livre, çà et là, quelques noms. Il est vrai que la parfaite humilité des premières visitandines leur faisait taire ces succès qu'elles

(1) *Vies des IV premières Mères*, 253.

(2) *Ib.* 354.

(3) *Ib.*, 221.

(4) *Ib.*, 55.

n'attribuaient qu'à Dieu et que la mère de Chantal redoutait parfois de voir trop éclatants (1).

Ainsi donc, la chronique de Françoise-Madeleine de Chaugy présente des lacunes ; plus que l'histoire des événements extérieurs, c'est l'histoire des âmes et de leur ascension mystique qu'elle nous apporte. L'intérêt en sera-t-il diminué ? Non pas, si nous le cherchons où vraiment il se trouve.

Henri Brémond écrivait dans les Notes préliminaires de son *Histoire littéraire du sentiment religieux* :

[Les] livres religieux que nous retenons sont de deux sortes : il y a les biographies ; il y a les traités didactiques. La tendance commune des historiens est d'isoler l'une ou l'autre de ces deux classes... Pour moi, je voudrais suivre une autre méthode : éclairer, mesurer l'une par l'autre l'action des écrivains et celle des saints... Un livre dévot a, dans l'histoire intime de la communauté chrétienne, une répercussion qui varie naturellement avec le succès et la diffusion de ce livre, et inversement, la vie d'un saint non seulement édifie ceux qui la lisent, mais encore modifie, colore en quelque façon l'intelligence et l'imagination religieuse de ceux-ci. La doctrine produit les miracles et les miracles enrichissent la doctrine. D'où il suit que l'historien de la vie religieuse, tel que je le comprends, devrait rapprocher constamment et contrôler l'une par l'autre ces deux branches de la littérature religieuse. En principe, il faudrait épinglez à chaque traité dévot une dizaine de biographies correspondantes, et, aux grandes biographies, les traités dévots qui, de près ou de loin, dérivent d'elles. En fait nous le pouvons assez fréquemment... L'histoire de sainte Chantal et des premières visitandines traduit littéralement, ligne par ligne, les écrits de François de Sales... (2).

On ne saurait exprimer plus nettement où réside, pour nous, l'intérêt profond des écrits de la mère de Chaugy, à savoir de nous offrir actualisée, réalisée, dans la vie de Jeanne de Chantal et de ses premières filles, la doctrine mystique de saint François de Sales, et, inversement, de nous présenter dans ces mêmes vies le champ d'expérience où s'est élaborée, précisée cette doctrine. C'est qu'en effet, si les biographies de la mère de Chaugy sont un commentaire vivant de l'*Introduction à la Vie dévote* et surtout du *Traité de l'Amour de Dieu* dont elles illus-

(1) C'est à cause du trop grand succès de la mère Anne-Catherine de Beaumont à Paris que la mère de Chantal jugea utile de la rappeler à Anneey. Cf. dans *Les Vies de plusieurs supérieures*, la biographie de cette religieuse. Cf. aussi les *Lettres* de sainte Chantal, III, 127.

(2) H. Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, tome I, p. XIV.

trent les enseignements, ceux-ci, à leur tour, rendent compte de la vie qui s'exprime dans ces biographies. Et c'est pourquoi l'on ne saurait guère les séparer. La doctrine de saint François de Sales est le fruit de ses expériences autant que de son génie. Or, de ces expériences, Françoise-Madeleine de Chaugy nous offre les cas les plus typiques. Nous les retiendrons ici dans la mesure où ils achèvent de révéler l'étonnante profondeur et la merveilleuse efficacité de la doctrine salésienne.

CHAPITRE II

Les Philothées.

Avant de suivre au cloître l'ascension mystique des âmes dont François de Sales a décrit les étapes dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, regardons les cheminer ès vallées du monde sous sa prudente direction.

Ce n'est pas la moins charmante de ses dirigées que M^{lle} Favre, fille de son meilleur ami le Président du Sénat de Savoie, et sœur de Monsieur de Vaugelas. Intelligente et distinguée, avec une gravité un peu distante qui impose le respect, elle a « la plus aimable conversation » qui se puisse « désirer » ; aussi est-elle très recherchée en mariage. Mais Jacqueline aime si fort l'indépendance qu'elle ne veut ni du mariage ni du couvent. « Je ne trouvais heureuses en ce monde que les veuves, a-t-elle avoué, et si l'on m'eût assuré que celui que j'épouserais serait mort deux heures après et qu'ainsi je fusse demeurée libre de vivre au monde dans ce milieu vidual, je me fusse résolue d'agréer ce parti » (1). Par cette « ardente passion » qu'elle témoignait pour la liberté, Dieu, dit la mère de Chaugy, « disposait son cœur à s'affranchir de l'esclavage du monde. L'Amant sacré la conduisait comme par degrés à la pureté virginale de l'amour sacré ».

Admirons un peu comment Monsieur de Genève va, sans rien brusquer, conduire au port cette âme rêtive.

De temps en temps, M^{lle} Favre sent en son cœur « quelque petit mouvement d'onction et de dévotion ». Alors, elle va voir trépasser ceux qui sont « au détroit de la mort » pour se convaincre du « néant de la créature et de la vie ». Mais « les conversations et divertissements » du monde ont tôt fait d'écarter de son esprit ces tristes images.

(1) *Vies des IV premières Mères*, p. 11.

Au demeurant, Jacqueline Favre est une jeune fille pieuse. Elle se confesse tous les huit jours à Monseigneur de Genève, lequel, nous dit la mère de Chaugy, « la chérissait uniquement » à cause des rares qualités qu'il remarquait en elle.

Un jour, après la sainte Communion, Jacqueline se sent inspirée de faire désormais « un peu plus d'exercices spirituels » qu'elle n'en avait fait jusque là et le déclare à son directeur en requérant ses conseils.

Il reçut en son cœur cette blanche et innocente brebis, et, comme il travaillait avec une douceur tranquille à la direction des âmes, il ne pressa point celle-ci qu'il connaissait être d'un naturel peu enclin à la sujétion et à la contrainte. Seulement, il lui fit pratiquer quelques exercices de Philothée et un petit quart d'heure d'oraison le matin, se confiant que Dieu achèverait son ouvrage comme il arriva bientôt... (1)

M^{lle} Favre avait la réputation de « danser à merveille ». Sa belle-mère (2) l'ayant emmenée à Chambéry, les dames de la ville donnèrent un bal pour avoir le plaisir d'en juger; la jeune fille, qui ne l'ignorait pas, « fut piquée de grande complaisance et d'un extrême désir de répondre à leur attente ».

Comme le gouverneur du pays me vint prendre pour danser préférentiellement à plusieurs dames, rapporte-t-elle, ma vanité s'accrut fort; sur quoi il me prit envie de faire un petit retour de mon cœur à Dieu selon que notre vénérable Père me l'avait enseigné, et, au moment de ce retour, ces saintes paroles occupèrent ma pensée: « Pauvre Favre! quelle récompense auras-tu de tous ces pas mesurés que tu fais avec tant d'attention? Quel fruit en retireras-tu, sinon que l'on dira: « Cette fille a bien dansé! » Voilà ta récompense. » Je me trouvai fort confuse en mon intérieur et je crois que je ne dus pas avoir fort bonne grâce au reste du bal (3).

Ce fut son chemin de Damas. Elle sortit de cette réunion avec le ferme dessein de se faire religieuse.

Durant quatre mois, elle tait son projet, puis s'en ouvre enfin à son directeur, le suppliant de n'en rien dire et de ne lui imposer « aucun changement en ses habits ni en ses conversations » (4), à quoi il acquiesce. Ne sait-il pas que, si cette voca-

(1) *Ib.*, 12 et 13.

(2) Le sénateur Antoine Favre, père de Jacqueline, avait épousé en premières noces Benoitte Favre, dame de Vaugelas. Il épousa en secondes noces Philiberte Martin de la Pérouse.

(3) *Vies des IV premières Mères*, 13 et 14.

(4) *Ib.*, 15.

tion est de Dieu, la jeune fille passera bien au delà de ces petits détachements.

Or, le frère de Monsieur de Genève, Louis de Sales, a voué à M^{lle} Favre la plus belle passion du monde et, s'étant déclaré au Président, celui-ci, trop heureux d'une telle alliance, « incontinent » lui accorde la main de sa fille qui n'a d'autre recours que de s'aller jeter aux pieds de Mgr François de Sales pour qu'il rompe tout ce dessein.

Voilà donc ce bienheureux obligé de déclarer au Président que Dieu ne destine point M^{lle} Favre à être sa belle-sœur, mais sa très chère fille, et, à son propre frère, qu'il doit renoncer à une si chère passion. Dès la première visite de Monsieur de la Thuille (1), il

lui dit avec sa grâce ordinaire: « Mon frère, vous avez un terrible rival et il vous faut résoudre à lui céder votre maîtresse ». Ce jeune seigneur, au cœur duquel l'amour et la grandeur du courage combattaient également, lui répondit qu'à la réserve de Son Altesse il ne croyait personne si hardi que de lui disputer. Notre vénérable Père lui ajouta que son rival était d'un si grand mérite que lui-même n'avait pas la hardiesse de le regarder au visage..., il lui expliqua son énigme et déclara que Jésus-Christ était celui que M^{lle} Favre avait choisi pour amant.

Dès lors, Monsieur de Genève estime que la jeune fille doit faire « profession publique de son dessein » et va l'amener à cet acte d'un « généreux courage » : « Ma fille, lui dit-il, il faut commencer à se défaire des haillons du vieil homme, changeant d'habit et de conversation. — Monseigneur, lui répondit-elle, je suis entre vos mains ; quand vous commanderez, j'obéirai. »

Dès le lendemain, l'élégante Jacqueline revêt « une robe noire d'étamine et une jupe de camelot minime » ; elle abandonne toutes ses « parures » et son directeur lui écrit de sa main un petit règlement de vie :

Premièrement qu'elle se lèverait l'été à cinq heures pour faire plus commodément ses exercices et prières ; qu'elle se rendrait soigneuse de rendre quelque service à la maison, et en particulier à Monsieur son père ; qu'elle n'attirerait plus les compagnies ; qu'elle ne fréquenterait plus les jeunes demoiselles ses compagnes, et qu'étant nécessitée d'aller en conversation elle s'assiérait avec les moindres dames de qualité et de dévotion avec lesquelles elle

(1) C'était le nom par lequel on désignait ordinairement Louis de Sales.

irait visiter les malades; qu'elle assisterait au catéchisme [qu'il] faisait aux enfants et qu'elle ne sortirait point du logis sans avoir la tête couverte d'un grand taffetas (1).

« Tous ces petits retranchements et assujettissements furent un peu sensibles » à cette passionnée de liberté qui avait coutume de briller dans « les meilleures compagnies ».

En ce temps-là, a rapporté M^{lle} Favre, pour donner un peu de soutien à mon esprit parmi tant de secousses, je lus et relus tant de fois les deux premiers chapitres de la quatrième partie de l'Introduction: « *qu'il ne faut point s'amuser aux paroles des mondains et qu'il faut avoir bon courage* », que je les récitais presque aussi courant que mon *Pater*, et toujours j'en étais aidée et fortifiée (2).

Après avoir persévéré huit ou dix mois entiers dans cette voie, Jacqueline Favre alla, le 6 juin 1610, s'enfermer avec M^{me} de Chantal dans la petite maison de la Galerie.

Elle y sera bientôt rejointe par son amie, M^{me} de la Roche, qui, la voyant à l'église « baisser son écharpe, fermer les yeux et joindre les mains pour faire ses oraisons... la contrefaisait comme en se jouant »; mais, tandis que « par moquerie, elle fermait les yeux, Dieu lui ouvrait le cœur » et, bientôt, elle fera vœu de chasteté entre les mains de Mgr de Genève (3).

Non pas, certes, qu'il ait dessein d'amener là toutes les jeunes personnes dévotes. N'avait-il pas écrit à M^{me} de Chantal qui lui demandait conseil au sujet de sa fille: « Quant à notre Aimée, d'autant qu'elle veut demeurer en la tourmente et tempête du monde, il faut sans doute, avec un soin cent fois plus grand, l'assurer en la vraie vertu et piété; il faut beaucoup mieux fournir sa barque de tout l'attelage requis contre le vent et l'orage; il faut lui planter creusement dans son esprit la vraie crainte de Dieu et l'élever ès plus saints exercices de dévotion » (4).

La baronne de Chantal n'y manque pas et, « du temps où les esprits des autres enfants ne sont... capables que de petits jeux innocents », Marie-Aimée commence de s'exercer à l'oraison mentale :

C'était une merveille de voir tous les jours cette petite fille dans

(1) *Vies des IV premières Mères*, 17 et 18.

(2) *Ib.*

(3) *Ib.*, 472 et 473.

(4) *Œuvres de saint François de Sales, Lettres*; tome III, 209.

la chapelle, devant sa mère, à genoux comme un petit ange, sans mouvoir autre chose que les lèvres pour prononcer ses prières vocales, et, les ayant achevées, faire un gros quart d'heure d'oraison mentale sur le point que sa bonne mère et directrice lui avait donné et duquel ensuite elle lui rendait compte avec fidélité (1).

A l'âge de douze ans, Marie-Aimée de Chantal est mariée à Bernard de Sales, frère de Monseigneur de Genève (2). C'est le plus gracieux couple qui se puisse voir.

Monsieur de Thorens est un gentilhomme accompli : « L'or [est] en ses cheveux, la neige alpesane en son teint, l'azur en ses yeux, le cinabre en sa bouche, la palme en sa taille, un fleuve d'or en sa langue..., le ris et la douceur en ses discours, la gravité et la modération en son port, l'honneur en son maintien, toute grâce sur le front, toute valeur dans le courage et l'on ne vit jamais tant de vaillance avec tant d'attraits » (3). Marie-Aimée est ravissante de grâce, de jeunesse et de beauté : « Son maintien [est] noble et généreux, son accès gracieux et si affable que chacun [l'honore] comme un Ange... »

Lorsque son mari s'absente, elle quitte le château de Sales et vient à la Visitation où l'accueille la tendre affection de sa mère et l'aimable sympathie des sœurs. L'une d'elles est particulièrement chargée de « l'entretenir » et Marie-Aimée lui rend « un compte fort exact de son intérieur », faisant « cette action de soumission et d'humilité comme si elle eût fait profession religieuse ».

« Sa bonne et chère mère » l'instruit « si hautement des choses de Dieu et surtout dans la pratique de l'oraison » dont elle lui a déjà donné au monde « la première teinture », qu'en fort peu de temps la jeune femme devient « des plus savantes en ce haut exercice » qu'elle pratique tous les jours, « sans y manquer, avec autant d'exactitude que les religieuses dans le cloître » (4).

Elle a pour directeur saint François de Sales, « son beau-frère et son bon Père » au cœur duquel elle se confie ; et lui, qui

(1) *Les Vies de VII religieuses...*, p. 16. Le texte de 1636 dit : un demi-quart d'heure.

(2) Le mariage eut lieu le 13 octobre 1609. Marie-Aimée avait 11 ans et 3 mois. Ce ne fut qu'un an après qu'elle alla habiter avec son mari au château de Sales.

(3) J.-P. CAMUS : *La mémoire de Darie*, p. 143 et 144. Paris, Chappolet, 1620.

(4) *Les Vies de VII religieuses...*, p. 27.

chérit cette petite belle-sœur comme un ange de Dieu, ne néglige rien pour la rendre toute bonne.

Entre ces deux admirables saints, Marie-Aimée devient, « en peu de temps, un modèle de la Philothée ».

Surtout, dit la mère de Chaugy, elle eut un soin particulier de rendre sa dévotion suave, de n'être point onéreuse à personne et de savoir passer de l'oraison, où elle goûtait mille douceurs, à l'action et au règlement du ménage, sans perdre néanmoins, durant son travail, une douce attention en Dieu qu'elle entretenait par un souvenir respectueux de sa présence qui était son plus fréquent exercice; le serviteur de Dieu lui avait recommandé d'acquiescer une parfaite soumission d'esprit, à quoi elle fut si fidèle que l'on ne la vit jamais se raidir en aucune chose pour faire sa propre volonté; au contraire, elle avait une si douce condescendance pour un chacun et une obéissance si ponctuelle pour toutes les inclinations de Monsieur son mari qu'on peut la proposer pour exemple à toutes les femmes mariées. Et comme son mari se plaisait grandement à recevoir des compagnies, cette jeune dame, pour lui agréer, les accueillait avec tant de civilité, d'honneur et de modestie que leur maison était l'abord de toute la noblesse de la province... (1).

Au début de son mariage, elle « souffrit quelque atteinte de vanité et de complaisance pour les beaux habits, employant un peu trop de temps pour se parer et pour s'ajuster, à quoi elle avait une grâce toute particulière », mais la mère de Chantal « qui la désirait toute à Jésus-Christ » la fit renoncer à cette recherche vaniteuse qui se complait en elle-même, pour n'avoir plus d'autre pensée en cela que de plaire à son mari (2).

Elle se levait toujours les matins à cinq heures, à l'imitation de sa bonne mère, et, après avoir fait l'exercice du matin marqué dans Philothée auquel elle ne manquait jamais, elle allait mettre ordre à son ménage, et puis elle allait entendre la messe, après quoi elle faisait son oraison mentale dans laquelle Dieu lui départait des lumières et des grâces très abondantes. L'après dînée, elle se retirait pour faire un peu de lecture spirituelle si les compagnies qu'elle était souvent obligée de recevoir ne l'en divertissaient, ce qu'elle réparait néanmoins ensuite dès qu'elle était libre; elle récitait son chapelet avec attention d'esprit sur les mystères, et, tous les soirs, elle faisait l'oraison où tous les domestiques assistaient, les exhortant à faire leur examen de conscience avec contrition de cœur et douleur d'esprit, et elle-même leur en donnait non seulement l'instruction mais l'exemple... (3)

(1) *Ib.*, 32 et 33.

(2) *Ib.*, 29 et 30.

(3) *Ib.*, 34 et 35.

Pour assujettir la chair à l'esprit en l'attachant à la croix, elle faisait plusieurs mortifications, même parmi le tracas de son ménage, et faisait souvent la discipline en secret (1).

« Un jour, monsieur son mari lui dit, de fort bonne grâce, qu'il était bien consolé de la voir si dévote mais qu'il eût bien désiré qu'elle le fût un peu moins » ; à quoi elle lui répondit en souriant « qu'elle se connaissait si imparfaite que pour peu qu'elle perdît » de sa dévotion, « il ne lui en resterait rien du tout ». « Elle lui fit cette réponse avec tant de bonne grâce et de modestie que son mari en conçut une nouvelle estime et ne la regarda plus que comme une sainte, bien que souvent il contrariât sa dévotion pour l'éprouver » (2).

Son ménage spirituel étant si bien rangé par le doux règlement de la charité, tout allait par ordre dans le temporel suivant les saintes instructions que sa bonne et sage mère lui avait données pour l'une et pour l'autre conduite... (3).

L'amour qu'elle avait pour ses sujets était si grand et si considéré que, quoiqu'elle fût jeune, en l'absence de Monsieur son mari elle *compassait* tous leurs différends, et très volontiers il la suppliaient d'en vouloir être l'arbitre, si haute était l'estime qu'ils avaient de sa vertu, de son intelligence et de son esprit, et elle n'en savait aucun réduit en nécessité sans le faire assister et soulager dans sa misère (4).

Telle est Marie-Aimée après quelques années d'exacte fidélité au programme et à l'esprit de la direction salésienne. Pour atteindre les sommets, il ne lui manque plus que la souffrance.

Celle-ci vient sans tarder...

Bernard de Sales est parti pour l'armée. Pendant son absence, Marie-Aimée, qui porte dans son sein le fruit de leur amour, s'est retirée au monastère de la Visitation où elle vit dans une angoisse perpétuelle et de sombres pressentiments sur le sort de ce cher époux. Ils se sont dit adieu le cœur brisé de détresse et ils ont résolu « de faire des merveilles pour le service de Dieu » s'il lui plaisait de les bientôt réunir. Mais, dit la mère de Chaugy, « ce grand Dieu, dont les pensées sont plus éloignées des nôtres que le ciel n'est éloigné de la terre, huit jours après

(1) *Ib.*, 36.

(2) *Ib.*, 38.

(3) *Ib.*, 35.

(4) *Ib.*

ce douloureux et triste départ les sépara pour le temps afin de les unir plus parfaitement à soi pour l'éternité » (1).

Ce fut Monseigneur de Genève qui vint en apporter la triste nouvelle à la mère de Chantal.

Pendant qu'ils s'entretenaient, Marie-Aimée s'étant aperçue que celle-ci avait manqué de se trouver à un exercice de communauté sentit redoubler ses angoisses.

[Elle] se tint au passage pour observer d'où viendrait sa chère mère et quelle mine elle tiendrait, espérant de connaître sur son visage les mouvements de son cœur. Mais cette femme forte et constante eut un tel empire sur son esprit qu'elle ne donna aucun témoignage de la mauvaise nouvelle qu'elle venait de recevoir; au contraire, durant ce jour-là elle tâcha de la divertir suavement, ayant fait glisser néanmoins, dans la récréation, pour sujet de l'entretien des sœurs, l'amour du bon plaisir de Dieu en tous les rencontres... (2).

En cet amour, Marie-Aimée n'était plus novice. « Il est vrai, dit la mère de Chaugy, que ce lui fut un grand avantage que le serviteur de Dieu son beau-frère, qui était le grand maître de la pureté de l'amour, se trouvât présent pour mettre le premier appareil à une si douloureuse plaie. » (3)

Il vint le lendemain.

Comme elle se fut confessée vers lui et que, par ses discours plus doux et plus suaves que le miel, quoique fort succinctement, il eut préparé son esprit, il lui dit: « Hé bien, ma chère fille, ne sommes-nous pas toute à Dieu? — Oui, Monseigneur, dit-elle, absolument. — Et ne sommes-nous pas bien prête, dit derechef ce directeur angélique, à recevoir de sa sainte et bénite main tout ce qu'il lui plaira de nous envoyer? — Oui, Monseigneur et mon Père; mais hélas! dit-elle avec un profond soupir, vous voulez me dire que mon cher mari est mort! » Le serviteur de Dieu... qui connaissait le fond de la dévotion de cette âme affligée, se contenta de lui dire quelque courte parole, jugeant plus à propos de la laisser près de Notre-Seigneur. Il s'en alla de ce pas célébrer pour le repos de l'âme du défunt et pour la consolation de sa chère veuve... (4).

Soyons attentifs au son que va rendre cette âme sous le coup de l'archet divin qui la frappe. Marie-Aimée s'est retirée dans

(1) *Ib.*, 40.

(2) *Ib.*, 41 et 42.

(3) *Ib.*, 43.

(4) *Ib.*

la sacristie pour entendre la messe. Les larmes coulent sur son visage et, « sans rien relâcher de son maintien angélique », « ne pouvant refuser quelque liberté à sa juste douleur », elle laisse échapper ces « dévotés saillies... qui perçaient le cœur » de celles qui l'écoutaient :

Hé! mon Seigneur, mon vrai et mon unique bien, qu'est-ce que vous avez fait? Hélas! que vous avez livré un rude assaut à mon cœur et que ce coup y a fait une grande blessure! Ah! que cette plaie est profonde! Mettez-y donc l'huile salutaire de votre grâce et que la même main qui m'a frappé me guérisse. Cependant, je me sou mets à votre divine volonté et j'aimerais mieux mourir mille fois et ajouter à cette perte celle de ma propre vie que de concevoir une pensée contraire à votre miséricorde ou à l'équité de votre justice. J'adore votre main toute puissante maintenant qu'elle me ravit un époux dont je n'étais pas digne; mais puisque vous connaissez mon impuissance et ma faiblesse, fortifiez mon infirmité; puisque vous êtes mon seul bien et mon Dieu, soyez mon consolateur; ma douleur est extrême, mais je vous dis du fond du cœur que je veux être et que je suis toute vôtre. Coupez, brisez et faites tout ce qu'il vous plaira, donnez-moi seulement la force de supporter la pesanteur de votre main et de vous être fidèle; j'ai besoin d'un soutien extraordinaire parce que ma douleur est à l'extrémité de la mort. (1)

En vérité, ne dirons-nous pas avec la mère de Chaugy qu'on a peine à discerner si ces plaintes sont plus les effets de la douleur de Marie-Aimée que de sa dévotion, tant sa soumission à la volonté de Dieu est entière.

Mais ce Dieu la veut tôt amener au bout de sa course et, en peu de temps, lui faire gagner sa couronne.

Trois mois après, étant encore au monastère, elle est saisie au milieu de la nuit des douleurs de l'enfantement et met au monde, avant terme, un fils que la mère de Chantal n'a que le temps de baptiser avant qu'il n'expire.

Bientôt les douleurs terribles qu'endure la jeune femme font pressentir sa fin. Le médecin déclare qu'elle n'a plus que « trois ou quatre heures de vie ». On mande Monseigneur en toute hâte. Il accourt, accompagné de quelques ecclésiastiques et de monsieur de Boisy, son frère.

Comme il entrait dans la chambre, elle revenait d'une syncope, et lui ayant dit: « Ma fille, ne dites-vous pas de bon cœur: Vive

(1) *Ib.*, 44 et 45.

Jésus? — Oui, Monseigneur répondit-elle, Vive Jésus! » Et puis elle ajouta: « de qui la mort montra combien l'amour est fort ». Il lui dit si elle serait bien aise de se confesser pour être plus prête à faire la volonté de Dieu? « O Jésus, oui, Monseigneur, répondit-elle, c'est tout mon désir. » (1)

A l'instant, elle se confessa et, ensuite, communia. Alors, joignant les mains, elle dit à la mère de Chantal :

« Oserai-je vous demander une chose? » Sa mère qui savait combien elle avait aimé tendrement son défunt mari s'imagina soudain qu'elle voulait être enterrée près de lui. « Ma fille, lui répondit-elle, dites ce que vous désirez que l'on fasse pour votre contentement. Ne doutez de rien; s'il est possible on tâchera de le faire. — Ma chère mère, lui dit-elle avec un profond soupir et rabaissement fervent et modeste, je vous demande en toute humilité la grâce de votre saint habit et que je sois enterrée avec les religieuses de cette sainte maison... »

Ces paroles firent naître plusieurs sanglots à la compagnie, et le vénérable serviteur de Dieu ne put empêcher que son bon cœur n'en fût attendri et que ses larmes ne coulissent doucement sur son visage comme il savait pleurer avec ceux qui pleuraient et se faire tout à tous à l'imitation du saint apôtre.

Notre digne mère, qui était au chevet du lit de sa chère fille, l'arrosait doucement des larmes de consolation et de douleur... (2).

Le bienheureux, au nom de toutes les sœurs, ayant acquiescé au désir de Marie-Aimée, lui remit le voile blanc et lui donna l'extrême-onction.

« Vous m'avez donné l'habit de novice, lui dit-elle, et j'en ai fait mille fois les vœux dans mon cœur; n'aurai-je pas la consolation de les faire solennellement de bouche pour me voir en effet religieuse professe? »

Les sœurs furent un instant perplexes au sujet de cette demande, mais le saint évêque les rassura. Il reçut les vœux de l'agonisante et lui donna le voile noir de la profession.

« Il ne fut pas nécessaire, dit la mère de Chaugy, d'observer toutes les cérémonies, ni de lui mettre le drap de mort comme aux autres [professes]... parce que les draps qui la couvraient étaient en effet des draps de mort et qu'elle n'attendait que cette heure. »

(1) *Ib.*, 52.

(2) *Ib.*, 54 et 55.

Cependant, saint François de Sales estime que Marie-Aimée peut monter plus haut encore. La voyant aux prises avec de terribles souffrances et « connaissant d'ailleurs la grandeur de cette belle âme », il va lui proposer « un acte de vertu plus qu'héroïque ». Faire le sacrifice de sa vie, c'est bien ; accepter de vivre dans de continuels supplices, c'est mieux encore.

Il lui demanda donc « si elle serait contente de demeurer en ses travaux jusques au jour du jugement si c'était la volonté de Dieu », à quoi elle répondit fortement : « Oui, Monseigneur, non seulement endurant les maux que je souffre mais encore tous ceux qu'il lui plairait de m'envoyer ; je suis toute à lui, sans réserve et sans exception. » (1)

Et voilà comment l'on meurt sous la douce main de Mgr de Genève, qui écrivait à une religieuse après le décès de Marie-Aimée :

Vous vous imaginerez bien de quelle sorte nous avons été touchés ces jours passés, ma très chère fille. Ce n'est pas la M^{me} de Thorens que vous avez vue, quoique que celle-là fût fort aimable ; c'est une M^{me} de Thorens toute dédiée à Dieu, toute relevée au désir de ne vivre qu'à Dieu, toute pleine de clarté ès choses spirituelles et de la connaissance de Dieu et de soi-même, et telle que l'on pouvait espérer que, dans peu de temps, elle serait une autre notre Mère (2).

Dans un emploi tout modeste, et grandement contraire à la dévotion, la fidèle Anne-Jacqueline Coste apporte à François de Sales une preuve manifeste qu'il n'est lieu ni métier où l'on ne puisse servir Dieu et pratiquer le recueillement intérieur.

Cette bonne fille, jadis bergère, est servante à Genève dans l'hôtellerie de l'*Ecu de France* tenue par des hérétiques. Elle est si honnête, si dévouée, si exacte dans son service que ses maîtres, « ne craignant rien tant que la perdre », lui laissent une entière liberté de vaquer « aux exercices de la religion catholique ».

Un jour, elle a le bonheur d'assister à la célèbre argumentation que François de Sales vient faire à Genève, en pleine place du Moulard, avec le ministre protestant la Faye. Dès le premier regard qu'elle jette sur le visage du bienheureux, elle se sent inspirée de lui remettre la conduite de son âme sans voir pourtant par quel moyen elle y pourra parvenir.

(1) *Ib.*, 59.

(2) *Lettres de saint François de Sales*, VIII, 76.

Or, en l'année 1597, François de Sales étant venu à Genève pour conférer avec Théodore de Bèze, descend au logis de *l'Ecu de France*, accompagné du sénateur Antoine Favre et de Georges Rolland.

Ayant demandé une chambre pour se reposer suivant la coutume du pays, la bonne Jacqueline prit cette occasion, et, feignant d'aller seulement lui rendre les services ordinaires que l'on rend dans les hôtelleries, elle lui dit avec un profond soupir: « Hélas! Monsieur, il y a longtemps que je demande la grâce à Notre-Seigneur de pouvoir vous parler. Dès le moment que j'eus le bien de vous voir disputer contre le ministre et le convaincre dans la place du Moulard, Dieu me dit incessamment dans le profond de mon cœur, que c'est de votre charité que je dois apprendre le chemin qu'il veut que je suive pour le servir et me sauver. Soyez-vous le bienvenu, Monsieur, et faites-moi la grâce de me dire ce que je dois faire pour bien servir Dieu et pour faire sa sainte volonté. Elle ajouta: Ne craignez point, Monsieur, je suis catholique par la grâce de Dieu; toute ma vie je l'ai été et je veux l'être encore jusques à ma mort ». Notre vénérable Fondateur qui avait reçu le don de discernement des esprits, n'eut point de peine à connaître la sincérité de cette bonne âme. Il remercia Notre-Seigneur qui lui faisait rencontrer une fille de Jérusalem dans le propre sein de cette Babylone, il s'informa de sa conduite et voulut savoir par quelle aventure ou, pour parler plus chrétiennement, par quelle disposition de la divine Providence elle se trouvait engagée dans Genève. Elle le lui raconta fidèlement...

Ensuite de quoi, elle le pria de lui faire la grâce de l'ouïr en confession en laquelle elle fit succinctement une revue générale de toute sa vie et ouvrit son âme toute nue à ce sage directeur que Dieu lui donnait, le suppliant de lui dire la méthode qu'elle devait suivre pour servir fidèlement Notre-Seigneur. Le serviteur de Dieu admira la candeur, l'innocence et la simplicité de cette âme qui paraissait dans Genève comme un beau lis entre les épines; il confirma son bon cœur dans le dessein de mourir plutôt mille fois que de renoncer à la foi et, lui ayant donné l'absolution sacramentale, il lui demanda si elle ne désirait pas de recevoir la sainte communion. A quoi elle répondit: Hélas! Monsieur, ce serait bien ma consolation tout entière, mais comment peux-je espérer ce bonheur puisqu'il ne vous est pas permis de dire la messe dans Genève? La bonne fille s'imaginait qu'il fallait nécessairement entendre la messe pour être en disposition de participer à ces divins mystères, et ne savait pas encore que notre vénérable Fondateur portait le saint Sacrement dans une boîte d'argent pendue à son col pour communier les malades durant les deux premières années de la mission du Chablais... Il fit entendre à cette fidèle servante qu'elle pouvait recevoir la sainte Communion, et, ayant tiré la petite boîte d'argent qu'il portait sur son cœur et en laquelle

était renfermé le trésor et l'épithème et le gage de son salut, il lui montra le très saint Sacrement qu'elle adora révéremment et qu'elle reçut avec une consolation indicible de son âme (1).

A cette pieuse fille, que va conseiller le prudent François de Sales? De fuir ce lieu de perdition? Non pas.

Notre vénérable Fondateur, ayant vu le fond solide de la piété de cette bonne âme, lui conseilla d'y demeurer encore, étant persuadé intérieurement qu'elle y rendrait de très grands services aux catholiques et qu'elle y ferait de grandes choses pour la gloire de Dieu... et il lui ordonna de n'en sortir point qu'elle ne fût en quelque péril de son salut ou qu'elle ne se sentît intérieurement une forte inspiration de le faire. (2)

Et Jacqueline, fidèle à cette ligne de conduite, se fait l'apôtre des bonnes filles servantes comme elle dans Genève, observant « les temps et les lieux opportuns » pour les catéchiser et les empêcher de tomber dans l'erreur. Hiver comme été, elle se lève avant le jour pour faire sa besogne et se ménager le temps d'accomplir les exercices que lui a prescrits son saint directeur; elle trouve le moyen, les dimanches et fêtes, d'aller entendre la messe à Annemasse ou à Sacconnex et d'observer les jeûnes et abstinences prescrits par l'Eglise. Pendant l'escalade de Genève, qui échoue si malheureusement, elle cache dans une cave quatre-vingts soldats catholiques qui échappent ainsi au massacre. Elle les nourrit secrètement pendant plusieurs jours et trouve moyen de les faire évader l'un après l'autre.

Bientôt sa maîtresse tombe gravement malade : elle la soigne avec dévouement, la convertit au catholicisme et lui procure, pendant la nuit, le secours d'un prêtre pour entendre sa confession et son abjuration. Dans la même cave où elle avait jadis caché les soldats, l'ingénieuse servante a préparé tout ce qu'il faut pour dire la messe ; le prêtre y célèbre le saint sacrifice et porte le viatique à la mourante. Alors, celle-ci, ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à sa « noble servante », et soucieuse, d'autre part, d'assurer le salut de son époux, conjure ce dernier de consentir, après sa mort, à épouser Jacqueline, « l'assurant que bien qu'elle ne fût pas de sa qualité, il n'en pourrait jamais trouver une plus digne de lui ».

(1) *Les Vies de VII religieuses...*, p. 360 et ss.

(2) *Ib.*, 365.

L'épouse morte, « le maître, qui avait chèrement aimé sa première femme », veut remplir sa promesse, et, « considérant d'ailleurs que, tenant un grand logis dans Genève », la fidèle Jacqueline « lui était très utile », il la presse d'agréer son alliance. Mais outre que Jacqueline veut garder la chasteté perpétuelle, elle estime que sa foi serait en péril si elle s'engageait par le lien du mariage à demeurer dans Genève ; alors elle juge que l'heure est venue pour elle de quitter cette ville ; elle vient habiter Annecy où elle s'engage comme servante au « logis de l'Horologe. » (1)

La voilà donc proche de son saint directeur, attendant « les fortunés moments où elle pourrait l'aborder », ce qui eut lieu environ trois semaines après son arrivée. Le saint faisait le catéchisme « aux enfants et au menu peuple » en l'église de Saint-Dominique toutes les fois que ses fonctions pastorales ne l'en empêchaient pas. Jacqueline alla l'entendre. Et lui « remarqua cette bonne fille dans la foule et ne méconnut pas sa brebis » (2).

Dès lors, elle eut la consolation de n'avoir plus d'autre confesseur, et, rapporte la mère de Chaugy,

ce grand homme... si expérimenté en la conduite des âmes, a dit très souvent à notre très digne mère de Chantal que cette bonne fille lui avait servi plusieurs fois d'exemple et de miroir de patience et de tranquillité d'esprit dans la multitude des affaires, et qu'il admirait comme quoi, dans le tracas d'un logis et dans le perpétuel tintamarre, elle pouvait conserver une si profonde paix, une piété si tranquille et vivre dans un silence et recueillement si merveilleux, lui ajoutant : « Ma chère Mère, je crois qu'elle ne recevra jamais le reproche que Notre-Seigneur fit à sainte Marthe, parce qu'en vérité elle ne se trouble point pour la multitude, et, dans la presse des affaires, elle vit sans empressement, joignant au tracas inséparable du travail extérieur de Marthe la quiétude et le repos intérieur de Madeleine... »

Le même serviteur de Dieu disait encore que l'exemple de la fidélité de cette fille l'avait confirmé hautement dans la pensée que Dieu lui avait donnée qu'il n'est point d'exercice ni de condition au monde où l'on ne puisse servir Dieu et pratiquer la sainte dévotion, pourvu que l'on ait une bonne volonté de le faire et que l'âme soit fidèle à la grâce de sa vocation à laquelle la Providence divine, dont la conduite est tout amoureuse et paternelle, n'y

(1) *Ib.*, 383 et ss.

(2) *Ib.*, 394.

engagerait point un de ses enfants s'il ne pouvait y acquérir la sanctification et la perfection de l'amour divin selon [la grâce qui lui est départie] (1).

Sûr de la pureté d'intention de cette âme et de sa discrétion, François de Sales se sert de Jacqueline « pour distribuer les aumônes secrètes qu'il envoie à des personnes pauvres et honteuses qui, à raison de leur qualité, n'osaient faire paraître les extrêmes nécessités où elles étaient réduites... » Puis, de crainte que les créatures répugnantes et infirmes « fussent abandonnées et privées de la participation des sacrements par la délicatesse ou par le peu de charité des confesseurs », il ordonne à l'humble fille

de s'informer de tous les plus infects, misérables et rongés d'ulcères et de chancres, et de l'en avertir afin de pourvoir à leurs nécessités spirituelles et corporelles, comme aussi de lui déclarer les désordres qui se commettraient dans l'hôtellerie comme les jeux, les débauches, les jurements et les blasphèmes afin qu'il pût invectiver en chaire puissamment contre les vices publics et scandaleux et les déraciner de son diocèse... Il lui ordonna particulièrement de lui donner avis si quelque prêtre du diocèse allait boire et manger dans les tavernes contre les expresses défenses des statuts synodaux (2).

Mais Jacqueline a grand désir de quitter le service du monde pour avoir l'honneur de servir Dieu « en sa sainte maison et en la personne de ses épouses ». Un jour, comme le Prélat lui demandait si elle désirait servir à Sainte-Claire, elle lui répondit : « Oh ! non, Monseigneur, ce n'est pas ce que je veux dire. — Où est-ce donc, lui repartit-il, que vous avez le désir de servir les épouses de Jésus-Christ ? — Monseigneur, répondit-elle, je veux engager mes services pour les religieuses que vous établirez. — Hé ! qui vous a dit, repartit ce Pasteur charitable, que je dois établir un monastère de religieuses ? — Personne du monde, répondit-elle, Monseigneur, mais je ressens continuellement ce mouvement dans mon cœur et je vous le dis. »

D'où, « le dix-neuf de septembre mille six cent et huit », le bienheureux écrivait à la baronne de Chantal :

Au reste, ma fille, il faut que je vous dise que dimanche dernier je fus très consolé ; une paysanne de naissance, très noble de cœur

(1) *Ib.*, 397 et 398.

(2) *Ib.*, 400.

et de désir, me pria, après l'avoir confessée, de la faire servir les Religieuses que je voulais établir. Je m'enquis d'où elle savait cette nouvelle encore toute cachée en Dieu: « De personne, me dit-elle, mais je vous dis ce que je pense ». Oh Dieu, dis-je en moi-même, avez-vous donc révélé votre secret à cette pauvre servante? Son discours me consola beaucoup et j'irai tant qu'il me sera possible encourageant et soutenant cette fille, la croyant autant pieuse et studieuse qu'il est requis pour servir en notre petit commencement (1).

Quelques mois après, il écrivait encore à sa chère fille de Chantal :

Votre Anne-Jacqueline me contente toujours plus. La dernière fois qu'elle se confessa, elle me demanda licence, pour se préparer et accoutumer à être religieuse, de jeûner les avants au pain et à l'eau et d'aller nu-pieds tout l'hiver. O! ma fille, il vous faut dire ce que je lui répondis, car je l'estime aussi bon pour la maîtresse que pour la servante : que je désirais que les filles de notre congrégation eussent les pieds bien chaussés, mais le cœur bien déchaussé et bien nu des affections terrestres; qu'elles eussent la tête bien couverte et l'esprit bien découvert par une parfaite simplicité et dépouillement de la propre volonté (2).

Sous la direction de ce maître des maîtres ès choses spirituelles, Jacqueline Coste, fidèle à ce programme, s'exerce à la pratique du dénûment intérieur en attendant le bienheureux jour où elle ira se joindre aux épouses élues de Jésus-Christ.

Cette bonne servante prétendue me demande souvent quand Madame viendra, écrit saint François de Sales à la baronne de Chantal. Voyez-vous, ma fille, votre venue lui est bien à cœur parce qu'elle espère de servir bien Dieu en votre personne et en celle des filles et femmes qui seront si heureuses que de vous suivre en la petite mais sainte et aimable retraite que nous méditons (3).

Il vint enfin, ce jour béni, et, le soir du 6 juin 1610, lorsque M^{me} de Chantal et ses deux compagnes arrivèrent à la Galerie, elles trouvèrent leur petite maison toute accommodée par la main de cette sainte fille qui, les voyant entrer comme des Anges du Seigneur, se jeta humblement à leurs pieds et leur promit, devant Dieu, service et fidélité.

(1) *Ib.*, 401. Cette lettre est reproduite au tome IV des *Lettres de saint François de Sales*, p. 63.

(2) *Les Vies de VII religieuses...*, 402. Cette lettre est reproduite dans le tome IV des *Lettres de saint François de Sales*, p. 231 et 232.

(3) *Lettres de saint François de Sales*, IV, 239.

CHAPITRE III

Sur les pas de Théotime.

Dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, saint François de Sales décrit « l'histoire de la naissance, du progrès, de la décadence, des opérations, propriétés, avantages et excellences de l'Amour divin » (1).

Prenant son point de départ dans la psychologie de l'homme, l'auteur découvre la cause première de l'amour dans l'affinité naturelle de la volonté pour le bien. De cette convenance, naît la satisfaction qu'elle ressent dès qu'elle aperçoit ce bien et le mouvement qui la lance à sa poursuite jusqu'à ce qu'elle arrive à le posséder dans la consommation de l'union. En cette recherche d'un bien absolu, l'âme se sent attirée vers Dieu qui devrait être son seul et premier amour. Or, cette inclination naturelle à l'aimer sur toutes choses est sans effet, car notre nature déchue ne saurait prétendre à la « vraie maturité de l'amour » si Dieu ne lui vient en aide (2).

Mais, de toute éternité, la charité de Dieu l'incline vers l'homme, charité qui se manifeste dans le temps par mille bienfaits, spécialement par la Rédemption en laquelle il appelle puissamment l'amour de sa créature et lui donne les moyens de s'unir à lui par la grâce, union qui aura sa perfection dans la béatitude éternelle, à moins que, par un triste usage de son libre arbitre, l'homme soit assez malheureux pour tourner vers d'autres êtres un cœur qui n'est fait que pour Dieu, amenant ainsi dans son âme la décadence et la ruine de l'amour sacré.

Telles sont les considérations philosophiques et théologiques qui forment le sujet des quatre premiers livres du *Traité de l'Amour de Dieu*. Ces quatre livres, dit l'auteur lui-même,

(1) Préface du *Traité de l'Amour de Dieu*, p. 8.

(2) *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. I, 82.

« pouvaient sans doute être omis au gré des âmes qui ne cherchent que la seule pratique de la sainte dilection ; mais tout cela néanmoins leur sera bien utile si elles le regardent dévotement » (1).

C'est en effet dans les livres suivants, notamment les sixième, septième, huitième et neuvième du *Traité*, que saint François de Sales décrit plus particulièrement les « opérations » de l'amour sacré. Il y montre le vol de l'âme partant de la méditation ordinaire, puis s'élevant par les divers degrés de la contemplation jusqu'à la « liquéfaction en Dieu », au « ravissement », et consommant son union avec le souverain bien par un trépas absolu de sa volonté dans celle du bon plaisir de l'Aimé. (2)

On lit peu le *Traité de l'Amour de Dieu*. M. Strowski en a jadis donné les raisons (3) dont la première est que, pendant trop longtemps, le texte n'en est parvenu au public qu'à travers les remaniements audacieux des éditeurs. Aujourd'hui, les lecteurs n'ont plus cette excuse. Ils en ont une autre qui tient à la manière même de l'écrivain. Le génie de saint François de Sales répugne aux exposés systématiques où les idées s'enchaînent avec la rigueur d'une déduction syllogistique dont le lecteur saisit sans effort la marche progressive, le point de départ et le point d'arrivée. Non certes que saint François de Sales ignore où il va et où il nous mène ; son argumentation est solide autant qu'aucune autre, mais, au lieu de courir droit au but, il s'attarde en chemin, épuise une idée qui l'intéresse et volontiers s'engage en des détours qui ne sont pas sans charme, mais qui désorientent le lecteur.

De plus, et comme l'a très bien dit M. Strowski, sa dialectique est une analyse ; « elle s'attache à suivre la vie, elle décrit la génération des choses les unes par les autres ; elle a, par suite, une marche très incertaine et très imprévue. Comme la vie ne fait pas de sauts brusques et n'a pas d'arrêt, jamais sa dialectique ne s'arrête à ces sortes de reprises et de résumés qui éclairent un développement, points de repère où le lecteur

(1) *Ib.*, Préface, page 9.

(2) L'ouvrage pourrait se terminer par le neuvième livre, ainsi que l'écrit Dom Mackey dans son introduction au *Traité*, car les trois suivants n'en sont pour ainsi dire que le complément et le résumé.

(3) F. STROWSKI : *Saint François de Sales, Introduction à l'histoire du sentiment religieux*, p. 299 et ss.

embrasse d'un regard le chemin parcouru et s'explique la direction qu'il prend » (1). Et c'est pourquoi le *Traité de l'Amour de Dieu* est, pour un esprit non préparé, un ouvrage difficile à suivre. Son argumentation est irréprochable, mais elle se voile, elle se dissimule, et le lecteur superficiel n'en retrouve point le fil.

« Que faudra-t-il pour affronter tant de difficultés? demandait le même auteur il y a trente cinq ans. Savoir, comme le savaient les contemporains de saint François de Sales, que son livre contenait une doctrine très excellente. Il faudrait aussi que le livre eût pour nous l'attrait qu'il avait pour eux de répondre à leurs préoccupations les plus nouvelles. » (2)

Or, il se pourrait que ces deux conditions se trouvassent aujourd'hui réalisées. Saint François de Sales connaît un regain de faveur. Des études approfondies ont mis à la portée des lecteurs la « substantifique moelle » de ses ouvrages et notamment celle du *Traité de l'Amour de Dieu*. M. Strowski lui-même n'avait-il pas ouvert la voie, dans son Introduction à l'histoire du sentiment religieux, en dégageant avec maîtrise la doctrine philosophique du *Traité*? Il s'était arrêté là, négligeant volontairement la partie mystique de l'ouvrage qu'il estimait sans doute étrangère aux préoccupations de ses contemporains. « Et que nous fait à nous, écrivait-il, de savoir comment la pureté de l'indifférence se doit pratiquer « ès actions de l'amour sacré » ? (3)

Selon toute vraisemblance, il ne parlerait point aujourd'hui de la sorte. Les temps ont changé.

D'autre part, ce qui, dans la manière de saint François de Sales, apparaissait aux yeux du logicien comme une déficience pourrait bien être une supériorité aux yeux des modernes psychologues plus soucieux de saisir le moi dans sa vie jaillissante que de le fixer dans une formule « commode » mais non pas « vraie ». Comme eux, François de Sales se place devant la réalité vivante de l'âme, et, s'il la démonte pièce à pièce, ce n'est qu'après l'avoir observée dans son activité totale et complexe. En cela il est tout moderne.

Mais tandis que d'aucuns se plaisent à en explorer les bas-

(1) *Ib.*, 307.

(2) *Ib.*, 310.

(3) *Ib.*, 299.

fonds jusque dans ces régions obscures où l'on ne distingue plus entre la chair et l'esprit, saint François de Sales la suit dans son mouvement ascensionnel vers le bien absolu que postule tout son être.

Son analyse pénètre jusqu'à ce centre mystérieux où les sens ni les discours de la raison n'ont plus d'accès ; asile secret, cime, fine pointe de l'âme où, par une ineffable intuition, fruit d'une grâce toute surnaturelle, elle expérimente Dieu « dans l'étreinte de l'amour unitif ».

Le *Traité de l'Amour de Dieu* nous offre là des pages d'une remarquable richesse de vie et d'observation. C'est que François de Sales a vécu ces pages et il les a vu vivre.

Le *Traité de l'Amour de Dieu*, dans sa partie mystique, est un livre d'expérience.

C'est en 1604 que saint François de Sales rencontre pour la première fois la baronne de Chantal et devient son directeur. A cette époque, le règlement qu'il lui propose ne diffère point, tant pour les exercices de piété que pour les actions de la vie journalière, du règlement prescrit à Philothée dans l'Introduction à la vie dévote. Quand paraîtra cet ouvrage en 1609, ce ne seront pas seulement les avis adressés à M^{me} de Charmois qui en formeront la substance, mais encore, et pour autant, les notes qu'il fait parvenir à ses dirigées : la baronne de Chantal, M^{mes} Brulart, de Villers et l'Abbesse du Puy d'Orbe, à charge de se les communiquer entre elles (1). « Apportez-moi toutes les lettres et mémoires que je vous ai jamais envoyés, si vous les avez encore... écrit-il à M^{me} de Chantal en février 1609, parce que, s'il faut réimprimer l'*Introduction*, cela me déchargera beaucoup, y trouvant plusieurs choses pour ce sujet... » (2)

Cependant, entre toutes ses dirigées, saint François de Sales a dès longtemps distingué la baronne de Chantal comme marquée d'un signe d'élection. Il suit d'un regard attentif et surpris

(1) Il écrit le 9 octobre à M^{me} Bourgeois, abbesse du Puy d'Orbe : « Je vous envoie, ma chère Fille... un écrit touchant la façon de faire l'oraison mentale qui me semble la plus aisée et utile. Je vous ai mis quelques autres exercices et des oraisons jaculatoires. Cela suffira bien pour vous enseigner la forme qu'il faut tenir à passer la journée. Je désire que vous la communiquiez à M^{me} la Présidente votre sœur [M^{me} Brûlart] et à M^{me} de Chantal, car je pense qu'elle leur sera utile. » *Lettres*, II, 333. Sur ce sujet, cf. l'étude de Dom Mackey placée en tête du volume de l'*Introduction à la vie dévote*, p. VII et ss., éd. d'Annecy.

(2) *Lettres*, IV, 131.

le rapide épanouissement mystique de cette âme dont l'oraison tend à se simplifier de plus en plus. Mais s'il sait, par une sage liberté, ne pas entraver en elle l'action de Dieu, il la tient encore prudemment ès vallées, quelque peu craintif devant les horizons que les Carmélites de Dijon ouvrent à la dévote baronne à laquelle il écrit à ce sujet en 1606 :

De ne se servir en l'oraison ni de l'imagination ni de l'entendement, il n'est pas possible ; mais de ne s'en servir point que pour émouvoir la volonté, et, la volonté étant émue, de l'employer plus que l'imagination ni l'entendement, cela se doit faire indubitablement. Il n'est pas besoin, ce dit cette bonne mère (1), de se servir de l'imagination pour se représenter l'humanité sacrée du Sauveur. Non pas peut-être à ceux qui sont déjà fort avancés en la montagne de la perfection ; mais pour nous autres qui sommes encore ès vallées, quoique désireux de monter, je pense qu'il est expédient de se servir de toutes nos pièces et de l'imagination encore (2).

En l'année 1607, François de Sales conçoit l'idée d'écrire de l'Amour de Dieu car, selon lui, les manuels ascétiques et mystiques aisément accessibles sont rares. Beaucoup sont obscurs et « cheminent par la cime des montagnes » (3).

Afin que vous sachiez tout ce que je fais quand je puis avoir quelque quart d'heure de relai, écrit-il à Madame de Chantal, j'écris une vie admirable d'une sainte [la Charité], de laquelle vous n'avez encore point ouï parler et je vous prie de ne point aussi en dire mot... je ne fais que de la commencer. C'est pour me récréer et filer aussi bien que vous ma quenouille (4).

Et en 1609 à l'archevêque de Vienne :

Je médite donc un livret de l'Amour de Dieu, non pour en traiter spéculativement, mais pour en montrer la pratique en l'observation des commandements de la première table (5).

Une brève allusion encore à cet ouvrage au début de l'année 1610 dans une lettre à la baronne de Chantal, après quoi nous

(1) Mère Marie de la Trinité, carmélite de Dijon.

(2) *Lettres*, III, 162.

(3) Lettre du 2 novembre 1607 à la présidente Brûlart. Il s'agit de la *Méthode de servir Dieu*, du P. Alphonse de Madrid ; de l'*Abrégé de la perfection chrétienne* et de la *Perle évangélique*. *Lettres*, III, 335.

(4) Lettre du 11 février 1607, III, 265.

(5) *Ib.*, 126.

n'en rencontrerons plus sous sa plume avant que deux ans et demi se soient écoulés.

Or, pendant cette période silencieuse se produit un événement capital pour l'évolution de l'ouvrage projeté : c'est l'établissement du premier monastère de la Visitation. En juin 1610, la baronne de Chantal, M^{lles} Favre et de Bréchar, bientôt rejointes par M^{lles} de la Roche, de Châtel, Rosset, de Blonay, s'enferment dans la petite maison de la Galerie, à Annecy, pour y « vaquer à la perfection du divin amour... » (1). Et le saint qui les dirige et entend leurs confidences assiste bientôt à l'une des plus belles manifestations de vie mystique dont les annales de la sainteté nous aient conservé le souvenir.

Par la grâce divine, écrit la mère de Chaugy, plusieurs eurent en fort peu de temps des oraisons de quiétude, de sommeil amoureux, d'union très haute; d'autres, des lumières extraordinaires des mystères divins où elles étaient saintement absorbées; quelques autres, de fréquents ravissements et saintes sorties hors d'elles-mêmes pour être heureusement toutes arrêtées et prises en Dieu où elles recevaient de grands dons et grâces de sa divine libéralité (2).

Avec une clairvoyance affectueuse, François de Sales suit l'ascension de ces âmes dont chacune lui révèle, selon sa physiologie propre, quelque aspect particulier de l'union mystique. La pleine lumière se fait en son esprit sur ces états contemplatifs auxquels sa lecture des auteurs spirituels et ses rapports intimes avec Dieu avaient bien pu l'initier, mais que l'expérience d'aujourd'hui lui permet d'étudier objectivement.

Car ce n'est plus seulement l'âme de la baronne de Chantal, c'est toute une communauté qui s'élève, sous son regard, à cette vie supérieure. Et le saint qui, lui aussi, reçoit en « la fine pointe » de son âme des « clartés et sentiments » auxquels la région des facultés discursives et imaginatives n'a point de part (3) peut écrire :

L'âme recueillie dans son Dieu n'a plus besoin de s'amuser à discourir par l'entendement, car elle voit d'une si douce vue son époux présent que les discours lui seraient inutiles et superflus... elle n'a pas aussi besoin de l'imagination... car qu'est-il besoin de

(1) *Mémoires de la mère de Chaugy*, 159.

(2) *Ib.*, 2^e partie, ch. VII.

(3) Cf. *Lettres de saint François de Sales*, V, 330 et VI, 315. Cf. aussi : *Œuvres de sainte Chantal*, II, 172 et 173.

se représenter en image, soit extérieure, soit intérieure, celui de la présence duquel on jouit (1).

On le voit, de *Philothée* à *Théotime*, il n'y a pas seulement progrès, mais passage du plan discursif au contemplatif.

Or, c'est pendant cette période qui va de 1610 à 1615, c'est-à-dire pendant que les premières visitandines sont encore toutes réunies avant d'essaimer pour les fondations futures, que ce passage se fait et que François de Sales écrit la partie mystique du *Traité de l'Amour de Dieu* (2).

C'est donc avec raison que Dom Mackey peut affirmer dans la substantielle introduction qu'il a placée en tête de ce chef-d'œuvre : la fondation de la Visitation a été « décisive non seulement pour l'achèvement de l'ouvrage, mais encore pour en déterminer la nuance spéciale, le caractère distinctif » (3).

Mais pourquoi chercher des témoignages au dehors quand saint François de Sales lui-même se charge de nous instruire sur la part qu'ont eue les visitandines dans son ouvrage : « C'est une bonne partie de ce que je te communique que je dois à cette bénite assemblée, déclare-t-il au lecteur dans sa préface... Il y a voirement longtemps que j'avais projeté d'écrire de l'Amour sacré, mais ce projet n'était point comparable à ce que cette occasion m'a fait produire... » (4).

Que veut-on de plus ? Oui, ce sont bien les expériences mystiques dont il a été témoin qu'il nous raconte, ou mieux qu'il nous décrit dans *Théotime*. Ses lettres, d'ailleurs, nous en apportent aussi le témoignage :

Je travaille à votre livre neuvième de l'Amour de Dieu, écrit-il à Jeanne de Chantal, et, aujourd'hui, priant devant mon crucifix, Dieu m'a fait voir votre âme et votre état par la comparaison d'un excellent musicien... (5).

(1) *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. VI, ch. IX.

(2) C'est à la fin de 1614 que se termina la première rédaction du *Traité de l'Amour de Dieu*, mais ce premier travail fut profondément modifié par la suite, comme le prouvent les manuscrits conservés, et reproduits à la fin de l'édition d'Annecy. L'ouvrage parut en 1616. Cf. *l'Aperçu historique* très documenté de Dom Mackey dans son Introduction en tête du *Traité*, p. VIII et ss.

(3) *Ib.*, Dom Mackey, p. X de l'Introduction. Cf. aussi sur ce sujet, p. LIV et ss.

(4) Préface du *Traité de l'Amour de Dieu*, 20 et 21.

(5) *Lettres*, VI, 128 et 129. Cf. dans le *Traité de l'Amour de Dieu* les ch. IX et XI du livre neuvième où saint François de Sales développe cette comparaison.

Dans le texte même du *Traité de l'Amour de Dieu*, le saint fait parfois allusion à ses expériences journalières : « Et certes, dit-il, je connais une âme à laquelle sitôt qu'on mentionnait quelque mystère ou sentence qui lui ramentevait un peu plus expressément qu'à l'ordinaire la présence de Dieu..., elle rentrait si fort en elle-même qu'elle avait peine d'en sortir pour parler et répondre... » (1)

Cette âme est celle de la sœur Anne-Marie Rosset dont la mère de Chaugy déclarait de son côté : « Nous savons que notre saint Fondateur l'a eue en vue en la composition de son sixième, septième et huitième livre de l'*Amour de Dieu*. » (2)

Ainsi donc, ce ne sont pas ses vues propres, ses théories propres que saint François de Sales nous expose dans le *Traité*, mais ce qu'il a observé, contemplé, expérimenté.

Or, ce sont ces mêmes expériences que Françoise de Chaugy nous livre pour ainsi dire *in concreto* dans les biographies de la mère de Chantal et des premières visitandines. A ce point de vue, on peut dire que son œuvre est un commentaire vivant du *Traité de l'Amour de Dieu*. Il n'est pas une page des livres VI, VII, VIII et IX de *Théotime* dont on ne puisse trouver l'illustration dans les *Vies* de la sainte et des premières Mères. Réciproquement, il n'est pas un des phénomènes mystiques rapportés dans les mémoires de Françoise de Chaugy dont on ne puisse trouver l'explication ou la description dans le *Traité*. Les deux œuvres s'éclairent mutuellement. Il ne sera donc pas inutile, tant pour la pleine intelligence du *Traité de l'Amour de Dieu* que pour marquer l'intérêt qui s'attache à l'œuvre de Françoise de Chaugy, d'étudier parallèlement les délicates analyses de l'auteur de *Théotime* et les phénomènes mystiques qu'elles se proposent de décrire.

*
* *

Nous avons dit ailleurs par quelles vertus, quels renoncements, quel dépouillement total de toute volonté propre, par quelle ascèse, en un mot, la visitandine prépare en elle ce vide absolu,

(1) *Traité*, liv. VI, ch. VII.

(2) Cité par Dom Mackey, dans son introduction, p. LV, extrait de la vie manuscrite conservée aux Archives du premier monastère de la Visitation d'Annecy.

cette capacité d'amour qui doit se remplir de la divine présence (1). Elle s'efforce de parvenir à l'extase de la volonté, cette « extase perpétuelle d'action et d'opération » (2) de laquelle saint Paul entend parler lorsqu'il s'écrie : « Je vis, mais non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi. » (3)

C'est la garantie des vraies extases :

Quand... on voit une personne qui en l'oraison a des ravissements par lesquels elle sort et monte au-dessus de soi-même en Dieu, et néanmoins n'a point d'extase en sa vie, c'est-à-dire ne fait point une vie relevée et attachée à Dieu par abnégation des convoitises mondaines et mortification des volontés et inclinations naturelles par une intérieure douceur, simplicité, humilité et surtout par une continuelle charité, croyez, Théotime, que tous ses ravissements sont grandement douteux et périlleux... Bienheureux sont ceux qui vivent une vie surhumaine, extatique, relevée au-dessus d'eux-mêmes quoiqu'ils ne soient point ravis au-dessus d'eux-mêmes en l'oraison ! Plusieurs saints sont au ciel qui jamais ne furent en extase ou ravissements de contemplation ; car combien de martyrs et grands saints et saintes voyons-nous en l'histoire n'avoir jamais eu en l'oraison autre privilège que celui de la dévotion et ferveur ? Mais y eut-il jamais saint qui n'ait eu l'extase et ravissement de la vie et de l'opération, se surmontant soi-même et ses inclinaisons naturelles ? (4).

De cet héroïque oubli de soi, les vies des premières Mères étaient un perpétuel exemple. La mère de Chantal était là, d'ailleurs, pour garder ses filles de toute illusion ou illuminisme, témoin ce fait que rapporte Françoise de Chaugy :

Une... de nos sœurs les supérieures lui écrivit qu'elle avait une novice qui tombait pâmée en l'oraison, qui ne pouvait se récréer ni travailler par la grandeur des attraites qu'elle disait sentir ; notre Bienheureuse lui fit réponse en ces termes : « Je viens de communier pour votre novice, ma très chère fille, et vous dirai sincèrement que cette fille s'amuse elle-même ; tenez cette maxime pour inviolable : ces grâces si extraordinaires sont des transformations amoureuses en Dieu où l'âme doit dire : Je vis, non pas moi, c'est Jésus qui vit en moi ; or, si Jésus vit dans l'âme, il y apporte infailliblement simplicité et humilité, car il est Dieu et homme ; en tant que Dieu, c'est un acte tout pur et tout simple ;

(1) Cf. au premier tome de cet ouvrage le chapitre sur la perfection visittandine.

(2) *Traité de l'Amour de Dieu*, livre VII, ch. VI.

(3) *Ib.*, liv. VII, ch. VII.

(4) *Ib.*

en tant qu'homme, il n'est qu'humilité et bassesse, et tant plus il joint l'âme à lui, plus elle paraît basse à ses yeux et désireuse de vivre inconnue et méprisée (1).

Fût-elle d'ailleurs consommée en vertu, l'âme ne saurait « s'ingérer d'elle-même aux oraisons surnaturelles ». Dieu seul y appelle quand il lui plaît. C'est un principe que la mère de Chantal n'a garde de laisser oublier : « Enseignez fidèlement à vos filles la préparation, la méditation, les affections et résolutions de l'oraison, puis laissez faire à Dieu. Si sa bonté veut qu'elles sachent quelque autre chose, elle le leur apprendra. » (2)

Ne l'avait-elle pas expérimenté pour elle-même ? Dieu, dit la mère de Chaugy, la maintint « sept ans entiers dans le train ordinaire des méditations et considérations », et ce ne fut qu'après « ces sept ans de fidèles et pénibles services » que, « sans être trompée ni déçue, son cœur fut marié à la belle Rachel de la sainte contemplation à laquelle elle n'a jamais présumé de pouvoir atteindre ni ne s'est en façon quelconque ingérée d'elle-même en aucun genre d'oraison extraordinaire ; même, plusieurs fois, parlant des choses spirituelles avec une très grande servante de Dieu qui lui conseillait fort de s'appliquer à une manière d'oraison mentale fort spirituelle et séparée des objets sensibles, cette digne Mère, qui n'avait garde de faire un pas sans sa guide, en conféra avec notre bienheureux Père qui lui écrivit qu'elle se tint encore dans les vallons à y cueillir l'hysope, qu'elle n'avait pas les bras assez longs pour atteindre les cèdres du Liban. « Cueillons, dit-il, les basses fleurettes au pied de la croix, contentons-nous de baiser les pieds de notre Epoux, il sait bien le temps où il nous doit appeler au baiser de sa bouche. » (3) Sans doute, ce directeur expérimenté n'ignore pas que Dieu peut d'emblée saisir une âme et l'amener aux délices de l'union, mais telle n'est pas la voie ordinaire. Même si, par intervalles, la divine présence se fait sentir, il serait présomptueux de vouloir compter sur ces grâces de choix. Dieu veut être cherché, appelé par l'amour de sa créature.

Or, dans cette voie où l'âme reste active, elle est grandement méritante, car, même lorsque Dieu répond à ses efforts par des lumières plus grandes dans l'esprit, un amour plus fervent dans

(1) *Mémoires*, p. 542 et 543.

(2) *Ib.*

(3) *Ib.*, 498.

le cœur, un courage plus puissant dans la volonté, il ne se livre pas encore.

Pour « tenir ces âmes plus encouragées », la mère de Chantal, dit Françoise de Chaugy, « ne témoignait point faire grand cas des choses extraordinaires ni qui semblent plus élevées, ni ne témoignait non plus moins d'estime d'une voie plus basse, disant que c'est une grande ignorance, en la conduite des âmes, de faire tant d'état d'une voie et si peu des autres ; que, pour elle, elle n'appelait point d'états bas que celui du péché et de l'imperfection. » (1)

Fidèles disciples de la sainte, les supérieures des monastères se souviendront de ces enseignements dans la conduite de leurs filles, témoin ce trait de la mère de Chastelus :

Une jeune professe lui ayant dit un jour qu'elle avait des distractions si continuelles pendant l'oraison qu'elle ne pouvait s'y occuper de Dieu qu'en lisant dans un livre et que cela lui donnait beaucoup de confusion non seulement devant les créatures mais encore devant Dieu, la bonne Mère tâcha de la consoler sur cette peine, mais s'étant aperçue qu'elle n'y avait pas réussi, elle se mit pendant l'oraison dans un endroit d'où elle pouvait être vue de la jeune religieuse, et ayant pris un livre à sa main, elle y lisait de fois à d'autres comme si elle eût eu besoin de ce secours pour s'entretenir avec Dieu, se rendant, ainsi que le grand Apôtre, infirme avec les infirmes. Ce moyen lui réussit parfaitement bien, car la bonne fille, voyant que sa supérieure se servait comme elle d'un livre pour méditer, perdit pour toujours sa peine (2).

« La méditation est mère de l'amour, mais la contemplation est sa fille. » (3) « Oh ! s'écrie saint François de Sales, que bienheureux sont ceux qui après avoir discoursu sur la multitude des motifs qu'ils ont d'aimer Dieu, réduisant tous leurs regards en une seule vue et toutes leurs pensées en une seule conclusion arrêtent leur esprit en l'unité de la contemplation... » (4)

« J'ai reconnu, dit la mère de Chantal, que l'attrait presque universel des filles de la Visitation est d'une très simple présence de Dieu par un entier abandonnement d'elles-mêmes en la sainte Providence. Je pouvais ne pas mettre le mot *presque*, car vraiment j'ai reconnu que toutes celles qui s'appliquent dès le

(1) *Ib.*, 537 et 538.

(2) *Vies de plusieurs supérieures*, 270 et 271.

(3) *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. VI, ch. III.

(4) *Ib.*, ch. V.

commencement à l'oraison comme il faut et qui font leur devoir pour se mortifier et s'exercer aux vertus aboutissent là. » (1)

A partir de ce moment, « la volonté n'a plus besoin de l'entendement pour pratiquer l'amour, car la force du plaisir qu'elle sent..., de l'union à son objet, l'attire puissamment à l'amour et au désir de la jouissance d'icelui » (2).

De cette union de l'âme avec Dieu dans la contemplation mystique, l'auteur de *Théotime* a décrit les modes et les degrés. A la base de son analyse, il pose avec insistance la distinction fondamentale entre le moi inférieur, celui des sens et des facultés discursives, et le moi supérieur, cette fine pointe de l'âme où le discours ne pénètre plus et par où l'âme adhère à la divine réalité.

En ce temple mystique [de l'âme], il y a aussi trois parvis qui sont trois différents degrés de raison : au premier, nous discouons selon l'expérience des sens ; au second, nous discouons selon les sciences humaines ; au troisième, selon la foi ; et enfin, outre cela, il y a une certaine éminence et suprême pointe de la raison et faculté spirituelle qui n'est point conduite par la lumière du discours ni de la raison, ains par une simple vue de l'entendement et un simple sentiment de la volonté par lesquels l'esprit acquiesce et se soumet à la vérité et à la volonté de Dieu (3).

« Or, dira-t-il ailleurs, quand je parle du sacré sentiment de la présence de Dieu... je n'entends pas parler du sentiment sensible, mais de celui qui réside en la suprême pointe de l'esprit où le divin amour règne et fait ses exercices principaux. » (4) Ainsi donc, cette union pourra être ou non accompagnée de joies sensibles ; les facultés de l'esprit : mémoire, imagination, entendement, y auront part ou non ; peu importe, du moment que, par sa fine pointe, l'âme reste en présence de la divinité et adhère à son vouloir.

Pour décrire ces différents modes d'union, François de Sales n'a recours à aucune classification savante ou compliquée ; sous sa plume, l'analyse se développe, riche et vivante, fruit d'une connaissance expérimentale dont nous allons demander à la

(1) Sainte Chantal, *Œuvres diverses*, II, 337.

(2) *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. VI, ch. III.

(3) *Ib.*, liv. I, ch. XII, 67 et 68.

(4) *Ib.*, liv. VII, ch. I.

mère de Chaugy de nous livrer les sources. Sous peine de redites, il faut nous résigner à ne citer ici que les cas les plus typiques.

C'est Dieu, dit saint François de Sales, qui tire à lui les puissances de l'âme vers le dedans par un recueillement intérieur de toutes nos facultés.

Nous ne le faisons pas nous-mêmes par élection, d'autant qu'il n'est pas en notre pouvoir de l'avoir quand nous voulons et ne dépend pas de notre soin, mais Dieu le fait en nous quand il lui plaît par sa très sainte grâce... Il arrive donc quelquefois que Notre-Seigneur répand imperceptiblement au fond du cœur une certaine douce suavité qui témoigne sa présence et lors les puissances, voire même les sens extérieurs de l'âme, par un certain secret consentement, se retournent du côté de cette intime partie où est le très aimable et très cher Epoux... et s'arrêtent en lui comme en leur objet très désirable... « O Dieu, dit l'âme alors, à l'imitation de saint Augustin, où vous allais-je cherchant, beauté très infinie ! Je vous cherchais dehors et vous étiez au milieu de mon cœur » (1).

En ce recueillement intérieur, en ce regard tourné vers le dedans, gît l'essence de la contemplation. Or, il arrive que

l'âme étant... ainsi recueillie dedans elle-même en Dieu ou devant Dieu se rend parfois si doucement attentive à la bonté de son Bien-aimé qu'il lui semble que son attention ne soit presque pas attention tant elle est simplement et délicatement exercée... Et c'est cet aimable repos de l'âme que la bienheureuse vierge Thérèse de Jésus appelle « oraison de quiétude », non guère différente de ce qu'elle-même nomme « sommeil des puissances » (2).

Telle était la disposition intime de Marie-Jacqueline Favre lorsqu'elle écrivait à la mère de Chantal :

Mon oraison est tout ainsi que si je me mettais en votre giron ou qu'il vous plût de me cacher dans votre sein et que j'eusse la satisfaction d'y reposer tranquille, accoisée et tout en repos, me confiant, délaissant et perdant heureusement en vous (3).

Et certes, nous dit saint François de Sales,

les amants humains se contentent parfois d'être auprès ou à la vue de la personne qu'ils aiment, sans parler à elle et sans discuter à part eux ni d'elle ni de ses perfections, assouvis ce semble

(1) *Ib.*, liv. VI, ch. VII.

(2) *Ib.*, ch. VIII.

(3) *Vies des quatre premières Mères*, 95.

et satisfaits de savourer cette bien-aimée présence, non par aucune considération qu'ils fassent sur icelle, mais par un certain accoissement et repos que leur esprit prend en elle (1).

Quelquefois même,

ce repos passe... si avant en sa tranquillité que toute l'âme et toutes les puissances d'icelle demeurent comme endormies sans faire aucun mouvement ni action quelconque sinon la seule volonté, laquelle même ne fait aucune autre chose sinon recevoir l'aise et la satisfaction que la présence du Bien-aimé lui donne (2).

La sœur de Châtel encore novice se trouve tout à coup saisie de ce recueillement sans aucune préparation ni action de sa part que celle qu'elle avait coutume d'apporter à la méditation quotidienne.

S'étant mise en disposition de continuer dans la voie purement active et de faire sa méditation suivant la méthode que l'on donne à celles qui commencent, raconte la mère de Chaugy, en un instant elle sentit toutes les facultés et puissances de son âme comme suspendues, et toutes leurs opérations et fonctions interdites. Son entendement demeura sans discours tout occupé en Dieu, et tous ses sens intérieurs dans un si profond silence qu'il ne se faisait aucun bruit, et la seule intelligence, qui est la fine pointe et l'étincelle de l'âme, resta toute seule attentive en Dieu, comme Madeleine aux pieds de son Maître, écoutant sa parole en quiétude, Dieu ayant banni de son cœur tous les égarements et divertissements d'esprit qui sont comme *les petits renardeaux qui démolissent les vignes* et *les mouches mourantes qui corrompent la précieuse confection de l'oraison*. Cette âme fut élevée au sommet de la montagne où, comme Moïse, étant entrée dans une nuit obscure et brûlante, elle ne connut la présence de son Bien-aimé que par les goûts et sentiments amoureux qu'il répandait en son cœur et qui, par leur affluence, lui faisaient connaître que ce n'était que lui seul, toutes les créatures ensemble n'étant pas capables de lui faire savourer un si grand bien. Et à la fin de son oraison, toute son action de grâces fut, dit-elle, de prononcer en silence : « *J'ai trouvé Celui que mon âme désire* » (3).

(1) *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. VI, ch. VIII.

(2) *Ib.* Cf. aussi ch. XI : « ...la sainte quiétude a... divers degrés : car quelquefois elle est en toutes les puissances de l'âme jointes et unies à la volonté, quelquefois elle est seulement en la volonté, en laquelle elle est aucunes fois sensiblement et d'autres fois imperceptiblement, d'autant qu'il arrive parfois que l'âme tire un contentement incomparable de sentir, par certaines douceurs intérieures, que Dieu lui est présent... et d'autres fois l'âme a une certaine ardente suavité d'être en la présence de Dieu laquelle pour lors lui est imperceptible. »

(3) *Vies des IV premières Mères*, 306 et 307.

Cet état dura « près de six ou sept mois » sans qu'il fût « en son pouvoir d'avoir un regard ni une réflexion sur soi-même ni sur sa voie intérieure. » Or,

bien loin qu'elle en conçût de l'orgueil, elle en fit un grand scrupule et elle entra dans une très grande crainte de manquer ne suivant pas la méthode prescrite à celles qui commencent. Et pour mettre son esprit en repos, elle consulta notre grand prélat en cette manière: « Monseigneur, lui dit-elle, que faudrait-il faire si, désirant l'honneur de vous aller parler dans votre chambre, je vous trouvais à l'entrée de votre palais? Serais-je obligée de dire: « Il faut attendre que votre Grandeur soit dans sa chambre et passer par le chemin ordinaire »? Il en est tout de même... de mon oraison; dès le premier acte et mouvement de mon cœur, je me trouve en la sainte présence de mon cher Epoux et je le rencontre comme à la porte qui m'attend déjà; mais il me vient de la peine de ce que je ne l'ai pas cherché par le chemin ordinaire ». Il lui dit: « Ma fille, c'est à l'époux de se faire trouver où il lui plaît; il sait le chemin et il est lui-même notre chemin et notre guide; et si nous ne demeurons en sa voie nous nous égarerons. — Il est vrai, Monseigneur, lui repartit-elle, que lorsque je veux réfléchir et considérer mon oraison, c'est faire tout ainsi que si je me divertissais de vous regarder vous-même pour voir votre tableau. » A cela, il répondit encore avec un doux souris: « Quand le Père est absent, il est bon de regarder son tableau, mais quand il est présent n'est-il pas vrai, ma fille, que l'original vaut mieux que la copie? » Avec cela elle demeura tranquille en cette voie amoureuse (1),

et suivit le conseil du bienheureux en son livre de l'*Amour de Dieu*:

Quand vous serez en cette simple et pure confiance filiale auprès de Notre-Seigneur, demeurez-y, mon cher Théotime, sans vous remuer nullement pour faire des actes sensibles ni de l'entendement ni de la volonté, car cet amour de simple confiance et cet endormissement amoureux de votre esprit entre les bras du Sauveur comprend par excellence tout ce que vous allez cherchant çà et là pour votre goût (2).

Parfois, il est vrai, les puissances et facultés de l'âme ont quelque peine à demeurer inactives. Ainsi en était-il pour la mère de Chantal que Dieu attirait à « une manière d'oraison très pure et séparée de toute autre action que d'un très simple

(1) *Ib.*, 312 et 313.

(2) *Traité*, liv. VI, ch. VIII, p. 333.

délaissement d'elle-même à la volonté divine ». Saint François de Sales

lui disait, pour l'affermir en ce chemin : « Vous êtes comme le petit saint Jean ; tandis que les autres mangent de diverses viandes à la table du Sauveur par diverses considérations et méditations pieuses, vous vous reposez par ce sommeil amoureux sur sa sacrée poitrine... Demeurez, ma chère Mère, en cette simple et pure confiance filiale auprès de Notre-Seigneur sans vous remuer nullement pour faire des actions sensibles ni de l'entendement ni de la volonté » (1).

Cette passivité, cette « voie simple et épurée d'espèces et images sensibles » surprennent la sainte encore inexpérimentée dans l'oraison mystique, et, bien qu'elle sente que tout ce qui l'en retire est nuisible à son âme, elle n'ose toutefois s'y ranger sans avoir requis les lumières de son directeur :

« Souvent, lui écrit-elle, j'ai été en peine voyant que tous les prédicateurs et bons livres enseignent qu'il faut considérer et méditer les bénéfices de Notre-Seigneur, sa grandeur, les Mystères de notre Rédemption, spécialement quand l'Eglise nous les représente ; cependant, l'âme qui est en cet état d'unique regard et oisiveté, voulant s'essayer de le faire, ne le peut en façon quelconque, dont souvent elle se peine beaucoup ; mais il me semble néanmoins qu'elle le fait en une manière fort excellente, qui est un simple ressouvenir ou représentation fort délicate du Mystère, avec des affections douces et savoureuses ; Monseigneur l'entendra mieux que je ne pourrais le dire. »

Le Bienheureux répond : « Que l'âme s'arrête aux Mystères en la façon d'oraison que Dieu lui a donnée, car les prédicateurs et livres spirituels ne l'entendent pas autrement. » « Mais donc, dit notre Bienheureuse, l'âme ne doit-elle pas, spécialement en l'oraison, s'essayer d'arrêter toutes sortes de discours, industries, répliques, curiosités et semblables ; et au lieu de regarder ce qu'elle fait, ce qu'elle a fait ou ce qu'elle fera, regarder à Dieu, et ainsi simplifier son esprit et le vider de tout soin de soi-même, demeurant en cette simple vue de Dieu et de son néant, toute abandonnée à sa sainte volonté, dans les effets de laquelle il faut demeurer contente et tranquille sans se remuer nullement pour faire des actes, ni de l'entendement, ni de la volonté ; je dis même, qu'en la pratique des vertus, et aux fautes et chutes, il ne faut bouger de là, ce me semble, car Notre-Seigneur met en l'âme les sentiments qu'il faut, et l'éclaire parfaitement ; je dis pour tout, et mieux mille fois

(1) *Mémoires*, p. 499.

qu'elle ne pourrait être par ses discours et imaginations. Vous me direz donc, pourquoi sortez-vous de là ? O Dieu ! c'est mon malheur et malgré moi, car l'expérience m'a appris que cela est fort nuisible ; mais je ne suis pas maîtresse de mon esprit, lequel, sans mon congé, veut tout voir et ménager ; c'est pourquoi je demande à mon très cher seigneur l'aide de l'obéissance pour arrêter ce misérable coëur, car il m'est avis qu'il craindra le commandement absolu. »

Notre Bienheureux Père répond : « Puisque Notre-Seigneur, dès il y a si longtemps, vous a attirée à cette espèce d'oraison, vous ayant fait goûter les fruits très désirables qui en proviennent, et connaître les nuisances de la méthode contraire, demeurez ferme et avec la plus grande douceur que vous pourrez ; ramenez votre esprit à cette unité et simplicité de présence et abandonnement en Dieu ; et d'autant que votre esprit désire que j'emploie l'obéissance, je dis ainsi : Mon cher esprit, pourquoi voulez-vous pratiquer la partie de Marthe en l'oraison, puisque Dieu vous fait entendre qu'il veut que vous exerciez celle de Marie ? Je vous commande donc que simplement vous demeuriez ou en Dieu ou auprès de Dieu, sans vous essayer d'y rien faire, et sans vous enquérir de lui, de chose quelconque, sinon à mesure qu'il vous excitera ; ne retournez nullement sur vous-même, ainsi soyez là auprès de lui » (1).

(1) *Mémoires*, 500 et 501. — Ce sont les mêmes conseils que saint François de Sales donnait à la sœur Anne-Marie Rosset, comme le montre un texte des plus intéressants que l'on trouve dans le manuscrit 2138 de la Bibl. d'Avignon, p. 220. C'est un fragment de la circulaire imprimée adressée le 1^{er} août 1667 par la mère de Rabutin, supérieure du premier monastère d'Annecy, à tout l'Ordre de la Visitation, après le décès d'Anne-Marie Rosset, dont elle écrivait : « ... On ne l'a jamais vue négliger aucun moyen petit ni grand de s'acheminer à [la] perfection, laissant à la divine Providence le soin de son avancement et progrès en la vertu, n'ayant aucun désir d'être que ce que Dieu voudrait qu'elle fût, vivant toute délaissée, sans autre soin ni souci que de lui plaire par un simple et continuel regard en lui, ainsi qu'il sera plus aisé de le comprendre par la copie que nous allons insérer ici de son état intérieur qu'elle coucha elle-même par écrit, obéissant au commandement que lui en fit notre très heureuse mère de Chantal lorsqu'elle eut appris par la bouche de notre précieuse mère de Châtel, alors sa supérieure, que Dieu faisait marcher devant elle notre vertueuse défunte dans la voie où elle était conduite. Mais comme cette chère sœur n'avait pas le talent de savoir s'exprimer en termes intelligibles, notre digne Fondatrice, pour la consolation de laquelle elle écrivit ce qui suit, prit la peine d'en corriger les défauts de sa bônité main sans en altérer aucunement le sens ni la véritable expression de ce qui se passait en l'âme de cette grande servante de Dieu, ainsi qu'elle-même l'a reconnu. Voici donc comment elle parle de son occupation intérieure :

« Tout ce que je fais est de tenir mon esprit ferme en ce simple regard en Dieu sans jamais faire autre chose en point de temps, ni en l'oraison, ni hors de l'oraison, ni aux grandes fêtes et solennités ; je ne pense point aux mystères que l'Eglise nous représente, ni à l'éternité, ni à la mort, au jugement de Dieu ni aucune autre chose bonne qui porte à Dieu que je pourrais avoir vue ou ouïe aux prédications et autres occasions, et quand il m'en vient quelque simple pensée ou souvenir, qui est fort rarement ou presque point, je l'anéantis tout dans ce simple regard ; et quand même il

En cette quiétude et passivité, l'âme qui se retourne sur soi pour considérer son état montre en effet que c'est elle-même plus que Dieu qui est l'objet de son attention :

Celui qui, priant Dieu, s'aperçoit qu'il prie, n'est pas parfaite-

plairait à Dieu de me favoriser de quelques grandes lumières et connaissances, ce qui ne m'arrive jamais, je crois que je ne m'y arrêterais pas, mais irais à lui et me tiendrais toujours dans cette simplicité et nudité d'esprit, le regardant quand il me fait sentir plus sensiblement sa sacrée présence et avec plus de suavité, comme il m'arrive parfois tant en l'oraison qu'en d'autres temps; je ne m'y amuse point pour les sentir, goûter, savourer et regarder, pour m'y plonger plus avant, pour les accroître, entretenir ou empêcher qu'elles ne se passent, mais je me tiens toujours là à le regarder et lui laisser faire, rapportant tout et convertissant tout en ce simple regard. Et comme un enfant, ce me semble, témoignerait un amour plus attentif envers sa mère de la toujours regarder que de s'arrêter à voir et savourer la dragée qu'elle lui donnerait, de même je crois que l'âme fait mieux voir l'amour qu'elle porte à Dieu de ne se point détourner de cet unique regard pour regarder et savourer la suavité qu'elle peut recevoir de la présence de Dieu et de ce qu'il lui donne et opère en elle.

« De même, si j'ai quelques peines, tentations et distractions et qu'il me veuille venir quelque ennui dans ce chemin si dénué, ou quelques craintes d'être trompée, comme j'en ai eu par le passé environ un an ou deux qu'elles m'ont fait beaucoup souffrir, je tâche de ne rien recevoir de tout cela, me tenant ferme en cet état, regardant toujours en Dieu et souffrant ma peine sans la regarder ni l'appréhender ni m'essayer de m'en défaire, ni désirer d'en être défaits; mais je tiens toujours mon esprit ferme dans cet unique regard, sans pourtant savoir ni vouloir savoir comme je le regarde; d'autant que ce regard se fait sans image et représentation quelconque, il ne les pourrait pas aussi souffrir; ce simple regard renverse tout ce qui n'est pas Dieu pour le rencontrer et ne sait pas même comme quoi il le rencontre ni comme il en jouit et comme il est occupé en lui; il lui suffit que celui à qui ce regard s'adresse le sache et qu'il sache aussi ce qu'il opère en l'âme quand il l'occupe, n'ayant à faire de son côté que de le regarder et recevoir ce qu'il lui donne, sans pourtant qu'elle se divertisse de cet unique regard pour voir ce que c'est. Que si elle le fait, elle se met incontinent en ce simple regard, ayant cette résolution d'être fidèle à ramener promptement son esprit en cette simple présence de Dieu sitôt qu'elle s'aperçoit qu'elle est en dehors, et cela sans exception de chose quelconque, soit bonne ou inutile, je veux dire soit que ce soit des choses de Dieu, pour saintes, grandes et relevées qu'elles puissent être, s'il lui en tombait en l'esprit, ce qui n'arrive pas.

« Enfin, je tâche de ne m'arrêter à rien ni de ne vouloir ni honneur, ni mépris, ni joie, ni tristesse, ni suavité, ni sécheresse, ni satisfaction, ni désolation, ni mortification, ni consolation, santé ou maladie, la mort ou la vie, le ciel ou l'enfer, ni tout le reste de ce que l'on peut désirer en ce monde ou en l'autre. Tout mon attrait et instinct intérieur, si j'en ai ou si j'en fais connaître, me porte plutôt à ne rien voir de tout cela et à ne rien faire du tout et à ne pas même regarder si je pourrais ou devrais faire autre chose, mais à marcher à l'aveugle dans cette voie de ma simple occupation par cet unique regard en Dieu, me perdant tellement en lui que même je ne m'amuse pas à voir ce que je fais cela et comme je le fais ou comme Dieu le fait en moi; aussi ai-je mes puissances si liées, ce me semble, que je ne m'en puisse servir en point de temps pour faire des actes intérieurs, et je ne suis jamais en plus grande paix en ma portion supérieure ni mieux dans mon centre que quand je me laisse pleinement à la merci de cet attrait de ne rien faire et de ne m'essayer de rien faire. Il m'est avis que, quand une chose est perdue,

ment attentif à prier, car il divertit son attention de Dieu, lequel il prie, pour penser à la prière par laquelle il le prie... Voulez-vous

celui qui l'a perdue ne la voit plus et ne s'en sert plus; de même, quand l'âme s'est absolument abandonnée et donnée à Dieu, s'abîmant dans lui sans réserve, et est perdue en Dieu avec toutes ses puissances, elle ne se voit et ne se doit plus voir ni ses puissances; ce serait s'en servir si elle agissait pour faire des actes avec ces mêmes puissances.

« L'âme se perd en Dieu pour ne plus être à elle et pour ne plus vivre en elle, mais pour être toute à Dieu et afin que ce soit lui qui vive en elle. C'est donc à lui de vivre en cette âme ou pour cette âme et d'agir pour elle, d'opérer pour elle ou en elle tout ce que bon lui semblera et qui lui plaira. Et si celui à qui appartient cette chose perdue, si c'est à dessein qu'il l'a perdue et jetée là, s'il arrive qu'il vienne à la revoir, il ne s'amuse pas à la regarder et ne la reprend pas pour s'en servir; de même, cette âme qui s'est perdue et jetée en Dieu à dessein de ne se plus reprendre, si elle vient à se revoir elle ne doit pas se regarder et reprendre comme elle le ferait si elle s'arrêtait à voir ce qu'elle fait, ce qu'elle devrait faire, ce qu'elle veut ou ce qu'elle désire et enfin qu'elle voulût s'aider de ses puissances, lesquelles lui ont servi comme d'instrument pour parvenir à son union avec Dieu; elle n'a donc plus besoin de s'en servir pour faire cette union puisqu'elle est faite et qu'elle est unie depuis plusieurs années.

« Ces occupations de mon esprit en Dieu ont été et sont présentement plus minces, plus simples, plus imperceptibles, plus épurées et dénuées de toute satisfaction ou sentiment; même, assez souvent, je me suis trouvée et me trouve comme sans appui, dénuée des sentiments de cette divine présence, spécialement en des temps que j'étais pressée de peines intérieures; même, parfois, je ne sais presque comme faire mon simple regard en Dieu, cette facilité m'étant comme levée, me semblant presque qu'il y a comme un mur et nuage entre Dieu et l'âme, de sorte qu'alors je ne sens presque rien que mon impuissance et ma pauvreté toute pure sans néanmoins que je m'amuse à la regarder et me lamenter d'être comme cela, ne le sachant ni pouvant même faire, ce me semble; et quand je le pourrais, je ne le ferais pas, pour correspondre à l'instinct intérieur qui ne m'y porterait pas, comme je crois, lequel requiert plutôt que l'âme demeure à la merci de sa pauvreté et impuissance.

« En ce temps-là, il me voudrait venir des craintes d'avoir perdu le temps et être oisive et inutile; je ne les reçois ni regarde pas, mais je me tiens toujours ferme en Dieu comme je puis, avec toute la révérence et modestie intérieure et extérieure qu'il m'est possible, demeurant comme une statue qui est immobile, qui n'a le pouvoir de rien faire, que de demeurer à la merci de ce qu'on lui fait et de tout ce qui lui arrive et qui ne veut pourtant rien faire autre ni avoir autre pouvoir. Tellement que voilà tout ce que je fais et que je puis faire et à quoi je suis attirée: de me tenir ferme dans cet unique regard en Dieu et de recevoir ce qu'il me donne, et rien s'il ne lui plaît, recevant également et l'un et l'autre soit en mon exercice du matin, soit à l'oraison, à l'office, à la sainte messe, à la sainte communion, en m'endormant, en me réveillant, aux solitudes, aux préparations pour commencer ces exercices, soit pour les continuer et finir, soit pour dresser mon intention tant aux susdits exercices que le matin et parmi la journée pour offrir à Dieu ce que je fais et ce que je souffre, et enfin en tout autre exercice, quel que soit, je ne fais pour tout ce que ce simple regard.

« Je sens et connais que je veux faire tout pour Dieu, pour son pur amour, pour sa plus grande gloire, avec toute la pureté et dépouillement de propre intérêt qu'il m'est possible, mais je n'y pense pourtant pas ni même à vouloir Dieu; il m'est avis que comme je lui laisse vouloir et choisir pour moi tout ce qu'il lui plaira à jamais et à toute éternité, qu'aussi je lui dois laisser le soin de se vouloir lui-même pour moi. Je ne veux donc rien ni des choses de la terre ni de celles du ciel; il me suffit qu'il les veuille

regarder Dieu ? regardez-le donc et soyez attentive à cela, car si vous réfléchissez et retournez vos yeux dessus vous-même pour voir

pour moi ; et même si je pouvais le posséder et jouir de lui éternellement (ce qui est impossible) sans aucune suavité et satisfaction, j'en serais bien contente pour lui montrer que ce n'est pas la suavité et satisfaction que je cherche et que je veux, mais lui seul et son bon plaisir.

« Jamais je ne me sens attirée à lui dire aucune parole ni d'amour, ni de confiance, ni d'abandonnement, ni d'en désirer les sentiments, ni à tâcher de les avoir ; si Dieu me les donne, je les reçois ; sinon, je ne les cherche pas ni ne pense à lui demander rien ni pour moi ni pour les autres ; et quand je suis en sécheresse, je ne me force point de faire des actes de soumission pour me soumettre à souffrir, ni protester, ni pour m'exciter, ni enfin chose quelconque ; même je ne pense point en la Sainte Vierge et aux saints et à les prier ; et quand la pensée m'en viendrait, je la porterais dans ce simple regard en Dieu lequel je tâcherais de voir et rien d'autre.

« Enfin il me semble qu'il m'est comme impossible de faire autre chose, d'être autrement ni de rien désirer sinon que le bon plaisir éternel s'accomplisse entièrement et absolument en moi et en toutes les créatures de quelque façon que ce soit. Je ne pense pas pourtant à le désirer, mais c'est ma disposition intérieure ; et il m'est avis que je ne sens point de résistance ou de difficultés, au moins en ma volonté, d'accepter et de souffrir tout ce que Dieu pourrait vouloir, quand même ce serait les peines de l'enfer et pour une éternité, parce que quand ce serait son bon plaisir je n'aurais point commis de péché et n'en commettrais point, d'autant que son bon plaisir ne peut vouloir le péché et n'en est jamais l'auteur.

« Voilà donc tout mon fait : de ne rien faire et ne pas même désirer ne rien faire ; de sorte que, non seulement mon désir est de ne rien désirer, ma volonté de ne rien vouloir, mon inclination de ne point incliner, mon choix de [ne] point faire de choix ; mais je ne veux pas même avoir le désir de n'avoir point de désir parce qu'il m'est avis que ce serait encore un désir, et notre bienheureux Père dit que s'il était à naître il n'aurait point de désir, et sainte Catherine de Gênes dit que tous desirs manquent de perfection. Je ne voudrais pas donc même penser ni regarder si j'ai le désir de n'avoir point de désir, pour me perdre mieux toute et marcher sans les appuis qui ne sont pas Dieu en ce chemin, étant tous les obstacles qui sont entre lui et mon âme afin qu'il y puisse opérer et se communiquer à elle selon qu'il voudra, car il me suffit d'apporter ce qui est de mon côté et de lui montrer mon amour et fidélité en me tenant en cet unique regard en lui dans ma simplicité, nudité d'esprit et impuissance.

« Notre bienheureux Père me dit une fois que cette présence de Dieu comprenait tout ; et, sur le sujet de ce que je ne pensais point aux grands mystères que la Sainte Eglise représente aux grandes fêtes, il me dit de faire seulement quelques oraisons jaculatoires vocalement parmi la journée, en ces jours-là, sur le sujet des mystères. Il m'a aussi commandé de faire toutes les semaines, une fois, devant le très Saint-Sacrement, un acte d'adoration et un d'humilité vocalement ; je pense que je lui avais dit que je ne savais point adorer Notre-Seigneur en ce sacrement ni faire des actes d'humilité, n'ayant pas des sentiments de ma misère et de mon néant. Je dis une fois à ce bienheureux Père, que, dans les divers accidents et événements qui arrivaient, j'avais la vue que je ne voulais pas autre chose que cela et ce que Dieu permettait ; il me dit que cela suffisait, qu'il n'était pas nécessaire que je fisse aucun acte pour y acquiescer et me soumettre, que je demeurasse dans cette vue. Notre digne mère de Chantal m'a aussi dit par le passé de prier Dieu à la fin de l'oraison et après la communion, pour tout le monde, pour notre Institut et pour sa Charité, c'est-à-dire que je regarde Dieu avec cette affection de vouloir prier pour cela et que je disse un *Pater* et *Ave* à cette intention et que je le disse aussi le matin à mon exercice ; de sorte que voilà seulement ce que je tâche de faire et cela seulement pour

la contenance que vous tenez en le regardant, ce n'est plus lui que vous regardez, c'est votre maintien, c'est vous-même (1).

Ce simple regard, cette quiétude ne sont donc ni subtile recherche de soi, ni langoureuse paresse spirituelle, mais une fidèle docilité à l'attrait divin. Et donc, dès que Dieu le permettra ou cessera son emprise, l'âme reprendra son activité propre dans la prière. Ainsi la mère de Chantal, rapporte Françoise de Chaugy, « ne laissait pas d'agir en certains temps quand Dieu retirait son opération ou qu'il l'excitait à cela » :

Oui, ma très chère fille, écrivait-elle à la mère Favre qui lui avait demandé si elle ne faisait point d'actes en l'oraison, toujours, quand Dieu le veut et qu'il me le témoigne par le mouvement de sa grâce, je fais quelques actes intérieurs ou prononce quelques paroles extérieures, surtout dans le rejet des tentations, et Dieu ne permet pas que je sois si téméraire que je présume n'avoir jamais besoin de faire aucun acte, et je crois que ceux qui disent n'en faire en aucun temps ne l'entendent pas; je crois même que notre sœur N. en fait qu'elle ne discerne pas; du moins je lui en fais faire d'extérieurs.

Cette bienheureuse Mère savait bien qu'il n'y a point d'union si serrée en ce monde qui n'ait besoin de l'être davantage, ni de sommeil si tranquille qui ne soit parfois éveillé même contre la défense de l'Epoux et que pour pure et habile que soit une colombe, elle a quelquefois besoin de redoubler ses tire-d'ailes (2)...

De même, quelles que fussent les grâces dont la mère de Châtel était gratifiée à l'oraison, « elle ne laissait pas de prévoir très soigneusement » son sujet, car saint François de Sales lui avait ordonné, « en quelque élévation qu'il plût à Dieu de

faire l'obéissance car je le fais comme en me tirant de mon attrait n'y ayant facilité quelconque, ce m'est avis, mais je n'ai jamais osé m'en dispenser. »

Jusques ici sont les propres termes tirés mot à mot d'un cahier écrit de la main de notre vertueuse défunte, pour obéir, comme nous l'avons déjà dit, au commandement que lui en avait fait notre digne Mère et fondatrice. Vos Charités, mes plus chères sœurs, y remarqueront beaucoup de redites dont elle usait pour se mieux faire entendre à toutes autres personnes qu'à celles qui auront un peu d'expérience en ces sortes de matière. Il est certain que cet état si épuré et si dénué de tout pourrait sembler étonnant et laisser quelques doutes de sa solidité si l'on ne réfléchissait sur l'approbation que S. François de Sales lui a donné pendant le temps que cet incomparable directeur des âmes prenait soin de la conduite de celle-ci, et nous savons même que son intention a été de parler d'elle en quelques chapitres de son livre de l'Amour de Dieu... »

(1) *Traité...*, liv. IX, ch. X.

(2) *Mémoires*, 504 et 505.

la mettre, de ne jamais manquer à cette pratique qui rend le témoignage de notre humilité » (1).

Quelquefois, la présence de Dieu se fait plus vivement sentir et, de la quiétude, l'âme passe insensiblement à une union plus étroite qui se fait tant par la collaboration de ses puissances avec l'action divine que par cette action divine devenue elle-même de plus en plus pressante. Il en est alors de l'âme comme de

ce beau petit enfant auquel sa mère assise présente son sein: il se jette de force entre les bras d'icelle, ramassant et pliant tout son petit corps dans ce giron et sur cette poitrine amiable; et voyez réciproquement sa mère, comme, le recevant, elle le serre et, par manière de dire, le colle à son sein et, le baisant, joint sa bouche à la sienne. Mais voyez derechef ce petit poupon apasté des caresses maternelles comme, de son côté, il coopère à cette union d'entre sa mère et lui car il se serre aussi et se presse tant qu'il peut pour lui-même sur la poitrine et le visage de sa mère, et semble qu'il se veuille tout enfoncer et cacher dans ce sein agréable duquel il est extrait. Or alors, Théotime, l'union est parfaite, laquelle, n'étant qu'une, ne laisse pas de procéder de la mère et de l'enfant; en sorte néanmoins qu'elle dépend toute de la mère car elle a attiré à soi l'enfant, elle l'a premièrement serré entre ses bras et pressé sur sa poitrine, et les forces du poupon ne sont pas si grandes qu'il eût pu se serrer et prendre si fort à sa mère. Mais toutefois ce pauvre petit fait bien ce qu'il peut de son côté et se joint de toute sa force au sein maternel, non seulement consentant à la douce union que sa mère pratique, mais y contribuant ses faibles efforts de tout son cœur (2).

Ainsi l'âme, « amorcée » par les délices des faveurs divines, « non seulement consent et se prête à l'union que Dieu fait, mais de tout son pouvoir elle coopère, s'efforçant de se serrer de

(1) *Les Vies des quatre premières Mères*, p. 307.

Et voici comment, à son tour, la mère de Châtel recommandait cette pratique à ses novices:

« Un pauvre homme a été pris pour travailler à la vigne d'un bon père de famille. Quand l'heure du repas est venue, le manœuvre apporte son petit dîner qu'il a apprêté pour sa nourriture; le maître regarde cela et lui dit: « Mon ami, je ne veux pas que tu dînes de si peu de chose; viens à ma table, tu y seras traité selon ma richesse ». Le pauvre homme y va avec grande reconnaissance, et, quoique toute la semaine passée il ait reçu du père de famille ce bon traitement, s'il prenait coutume de ne plus rien apporter, le maître dirait: « Voyez ce suffisant, il lui semble que je sois obligé de le nourrir; il ne daigne plus rien apporter. » Ainsi, disait-elle, le Seigneur nous a appelées pour travailler à sa vigne..., et quoique le Maître appelle souvent et très souvent à ce bon banquet il ne prendrait pas plaisir de voir présumer à l'âme qu'elle y sera toujours appelée parce qu'il lui est donné par grâce et non par devoir, par charité et non par mérite. » *Ib.*, 433.

(2) *Traité...*, liv. VII, ch. I.

plus en plus à la divine bonté... », tantôt « par manière de petits mais fréquents élancements » et « certaines recharges d'union », comme par exemple : « Oui Seigneur, dira-t-elle, je suis vôtre, toute, toute, sans exception » ; tantôt « par un continuel insensible pressement et avancement du cœur en la divine bonté... » (1)

La mère de Châtel, rendant compte de son état d'âme à saint François de Sales,

lui disait, pour s'expliquer, qu'une seule parole qu'elle portait à l'oraison faisait à l'instant et tout doucement couler en son cœur de saintes affections, comme qui verserait du baume dans un vase jusqu'à ce qu'il fût plein et même qu'il surnageât et passât par-dessus. « Ainsi mon cœur, disait-elle, étant plein selon sa capacité, cette liqueur douce et divine surnageait au-dessus de l'intime de mon âme et s'épanchait sur toutes ses autres facultés qui en demeuraient absorbées sans qu'il fût en mon pouvoir d'en spécifier aucun acte que celui d'une complaisance très simple et même imperceptible... » (2).

Or, lorsque l'âme est si étroitement unie à Dieu qu'elle « demeure prise, attachée, collée et affigée » à lui en sorte qu'elle « ne peut s'en déprendre ni retirer », l'union s'appelle extase ou ravissement parce que l'âme « n'est plus en soi-même, mais en Dieu ».

Et certes, dit saint François de Sales, je connais une âme à laquelle sitôt qu'on mentionnait quelque mystère ou sentence qui lui ramentevait un peu plus expressément qu'à l'ordinaire la présence de Dieu, tant en confession qu'en particulière conférence, elle rentrait si fort en elle-même qu'elle avait peine d'en sortir pour parler et répondre, en telle sorte qu'en son extérieur elle demeurerait comme destituée de vie et tous les sens engourdis (3)...

Anne-Marie Rosset, dont il est ici question, se trouvant en solitude, « le bienheureux, rapporte la mère de Chaugy, vint la confesser et lui dit, après lui avoir donné l'absolution : « Or sus, ma fille, voulons-nous pas souverainement aimer Dieu ? » Elle fut, dans ce moment, si abîmée dans cette considération délicate de l'amour qu'elle ne fut pas en état de lui répondre. Le bienheureux évêque s'apercevant bien qu'elle était dans une

(1) *Ib.*

(2) *Vies des IV premières Mères*, 308.

(3) *Ib.*, liv. VI, ch. VII.

extase fit appeler les sœurs qui trouvèrent cette heureuse malade sans pouls, sans parole, sans sentiment et sans usage d'aucun de ses sens extérieurs. « Portez-la dans sa cellule, dit le saint, et la laissez en silence afin que l'esprit de Dieu achève son opération ; seulement, prenez garde à ce qu'elle dira quand elle reviendra à elle-même. » On obéit fidèlement et on observa que les premières paroles de cette chère fille furent celles-ci : « Ah ! si j'aime mon Dieu ! Y a-t-il une créature au ciel, en terre et dans les enfers qui en puisse douter ? » (1)

Comme il fallait un contre-poids à des faveurs si élevées, la mère de Chantal paraissait n'y accorder aucune attention ; elle avait pour Anne-Marie Rosset « une sainte sévérité qui servait de rempart à sa vertu et qui la tenait toujours dans la considération de son néant. Pour éprouver son obéissance, elle lui faisait divers commandements dans le plus fort de ces sortes de visites de l'esprit de Dieu, et on la trouvait autant soumise à la volonté de sa supérieure en ce temps-là que dans les autres. » (2)

Et cependant, lisons-nous dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, l'âme qui,

par l'exercice de l'union est parvenue jusques à demeurer prise et attachée à la divine Bonté n'en peut être tirée presque que par la force et avec beaucoup de douleur... [Elle expérimente], en cela, la peine de saint Paul, car elle est pressée de deux désirs : d'être délivrée de toute occupation extérieure pour demeurer en son intérieur avec Jésus-Christ, et d'aller néanmoins à l'œuvre de l'obéissance que l'union même avec Jésus-Christ lui enseigne être requise (3).

Tout ce qui arrachait la mère de Bréchard à son amoureuse contemplation lui était un supplice, « de sorte qu'elle s'allait cachant parce qu'étant seule et à l'écart, comme l'Époux veut sa bien-aimée, il lui parlait plus confidemment de cœur à cœur et, réciproquement, elle se livrait plus librement à son pur amour et trouvait lieu, pour soulager son feu intérieur par quelques élans, larmes, soupirs et telles autres tendresses. »

La mère de la Roche est gratifiée des mêmes faveurs. Un jour, l'assistante entrant dans sa cellule « la trouve à genoux dans un

(1) *Les Vies de plusieurs supérieures de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie*, 19 et 20.

(2) *Ib.*

(3) *Traité...*, liv. VII, ch. III.

ravissement, les bras en croix, le visage si lumineux qu'elle ne pouvait la regarder. Les larmes coulaient doucement et abondamment le long de son visage. » S'étant avancée pour la regarder de plus près, elle entra en scrupule de troubler ce colloque et sortit sans bruit. Une demi-heure après elle revient et la retrouve dans le même état extatique, « toujours immobile, les bras en croix et les larmes coulant de ses yeux, mais elle parlait tout haut et tout amoureusement à son cher époux. Et l'ayant regardée, elle la trouva plus belle et plus éclairante que les deux premières fois et, ne pouvant contenir sa joie, elle baisa son vêtement par respect, et voyant qu'elle ne s'en apercevait pas, elle prit dessus sa table de quoi écrire les admirables paroles qu'elle prononçait par forme d'élangs embrasés l'un après l'autre... » (1)

En ces extases mêmes, le cœur est blessé par la violence de son amour qui le porte vers la divine beauté. Mais

ceci est admirable ès blessures reçues par le divin amour que la douleur en est agréable, et tous ceux qui la sentent y consentent et ne voudraient pas changer cette douleur à toute la douceur de l'univers (2).

La mère de la Roche déclare

que les assauts que l'amour livre quelquefois à l'âme sont si violents qu'elle en demeure suavement et très douloureusement blessée, souffrant des tourments et des blessures inexprimables quoiqu'elles soient à même temps accompagnées de douceurs qui surpassent tout sentiment.

Quant à la mère de Châtel, laissons-la parler ici :

Un soir, rapporte-t-elle en son langage imagé, comme j'étais occupée à faire les petites portions pour nos sœurs, regardant [le] Bien-aimé à mon accoutumée derrière la jalousie (3), tout en un instant il s'avança et il me blessa d'une flèche ardente qui me fit une profonde blessure au fond de mon cœur, et avec une douleur si vive et si inexpérimentée que je tremoussais toute, et, si j'eusse été seule, je n'eusse pu m'empêcher de crier et de m'élaner contre terre, ne pouvant plus me soutenir. La seule modestie et la crainte que l'on ne s'aperçût de la visite de Dieu en moi me retint, et,

(1) *Vies des IV premières Mères*, 514.

(2) *Traité...*, liv. VI, ch. XIV.

(3) Allusion au *Cantique des Cantiques* : « Mon Bien-aimé... le voici : il est derrière notre mur, regardant par la fenêtre, épiant par le treillis. » II, 9.

résistant ainsi à ce qui m'emportait hors de moi-même, je continuai mon petit exercice, souffrant et soutenant le mieux que je pouvais la véhémence de la douleur, mais douleur si douce et douceur si douloureuse qu'il me vint quelque crainte d'en être guérie pour la suavité qu'elle m'apportait. Comme je fus à la récréation du soir, je me trouvai fort en peine, ayant accoutumé d'y paraître avec un visage fort gai et un cœur ouvert, et, en ce rencontre, je ne pouvais me ravoir moi-même; néanmoins, pour cacher le secret de ma douleur et pour donner quelque essor à la douceur et à la blessure de mon âme, je m'avisai de chanter un petit cantique, invitant mes compagnes et, en leurs personnes toutes les créatures, à la louange de notre cher Epoux, et je commençai par ce couplet:

Que toute nation,
O grand Dieu de Sion,
Vous vienne faire hommage!
Quant à moi, je ne puis,
En l'ardeur où je suis,
Demeurer davantage.

Nos sœurs disaient un autre couplet, et moi je répétais toujours celui-ci par manière de reprise, mais avec tant de suavité que je ne sais comme quoi je me pus contenir. Ce coup amoureux me fit ressentir sa véhémence tout ce jour-là et le lendemain, et cette plaie me laissa deux grands effets intérieurs: l'oubli de moi-même et la soumission aux charges qui me donnaient tant de tourment, et, toutes les fois que ma blessure se renouvelait, les effets se renouvelaient aussi...

Dès lors, je fus mise dans le haut sentiment de la présence de Dieu, et il me semblait, quoique pécheresse, que je recevais le baiser de paix tant désiré par l'Epouse. La continuelle union avec Dieu ne me [laissait] plus de liberté pour faire mes examens, mes préparations, mes actions de grâces et tous les autres actes de l'esprit... (1)

Parlant une fois de cet état, la mère de Châtel déclarait que l'âme « se sent si désireuse de faire et souffrir pour Dieu que, si elle soupire parmi ses doux travaux langoureux et ses peines savoureuses, c'est après des croix dont elle aime mieux entendre et parler que des consolations » (2).

« Lorsqu'elle me parlait des grandeurs de Dieu et de la perfection, rapporte Anne-Catherine de Beaumont, je la voyais incontinent changer de couleur et souffrir de si rudes assauts et des impétuosités si violentes que, quoiqu'il fit un hiver très

(1) *Vies des IV premières Mères*, 337, 338 et 339.

(2) *Ib.*, p. 341.

rigoureux, elle était contrainte d'ouvrir la fenêtre, regardant d'un côté et d'un autre pour divertir et pour tempérer la violence de cette flamme, et elle me disait souvent : « Oh ! ma sœur ! l'âpre tourment de souffrir l'absence de celui qui a blessé à mort ! » (1)

« Pour donner un peu d'air à la flamme qui embrasait ses désirs, elle chantait souvent ce dévot quatrain :

Trépas saint, ô mort plus heureuse
Que cette vie mille fois !
Ne serais-je pas glorieuse
Si mourir ainsi je pouvois ! » (2)

Et en somme, déclare saint François de Sales,

comme pensez-vous, Théotime, qu'une âme qui a une fois, un peu à souhait, tâté les consolations divines puisse vivre en ce monde, mêlé de tant de misères, sans douleur et langueur presque perpétuelle?... Quand donc Dieu a donné un peu largement de ses divines douceurs à une âme et qu'il les lui ôte, il la blesse par cette privation, et elle, par après, demeure languissante, soupirant avec David :

Hélas ! quand viendra le jour
Que la douceur d'un retour
M'ôtera cette souffrance,

et avec le grand apôtre : O moi, misérable homme, qui me délivrera du corps de cette mortalité ! (3)

Il est vrai que le même « incomparable » Apôtre dit aux Philippiens : « Je suis pressé de deux côtés, ayant désir d'être délivré de ce corps et d'être avec Jésus-Christ, chose trop plus meilleure, mais aussi de demeurer en cette vie pour vous » (4), témoignant ainsi d'une indifférence à laquelle seule la volonté divine peut mettre fin, le Paradis n'étant pas plus aimable au cœur de saint Paul « que les misères de ce monde si le bon plaisir divin est également là et ici. »

C'est en effet le comble du parfait amour de rendre le cœur indifférent à tout, hormis au bon plaisir de l'Aimé. Supérieure à la résignation qui « préfère la volonté de Dieu à toutes

(1) *Ib.*, 429 et 430.

(2) *Ib.*, 359.

(3) *Traité...*, liv. VI, ch. XV, p. 361.

(4) *Ib.*, liv. IX, ch. IV.

choses », mais « ne laisse pas d'aimer beaucoup d'autres choses outre la volonté de Dieu », l'indifférence

n'aime rien, sinon pour l'amour de la volonté de Dieu.

Le cœur indifférent est « comme une boule de cire... pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon plaisir éternel » ; il est sans choix, et ne

met point son amour ès choses que Dieu veut,

mais

en la volonté de Dieu qui les veut (1).

Dès lors, peu lui importe que cette volonté lui « soit présentée en la tribulation ou en la consolation puisqu'en l'une et l'autre [il] ne cherche autre chose que la volonté divine... » (2) en laquelle est trépassée la sienne propre, en sorte qu'il peut dire en toute vérité : « Je vis, mais non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi. » Et c'est la sainte et véritable « extase du vrai amour quand nous ne vivons plus selon les raisons et inclinations humaines, mais au-dessus d'icelles selon les inspirations et instincts du divin Sauveur de nos âmes ».

Or, déclare Françoise de Chaugy,

c'était la moelle et le suc de tout l'intérieur de notre bienheureuse Mère que ce grand abandonnement d'elle-même entre les mains de Dieu... Dans les bons succès, dans les douloureux événements, dans les nouvelles fâcheuses, bref, en toutes rencontres, [elle] avait toujours en bouche : *Providence, providence et volonté de Dieu*... Elle n'épargnait ni soin ni peine ni sainte prudence pour éviter le mal, les périls, les pertes temporelles, mais si quelqu'une de ces choses arrivait contre sa volonté humaine, elle s'arrêtait si absolument dans l'ordonnance divine qu'elle y abîmait sa pensée (3).

Hardie à entreprendre sur la première indication du ciel, elle était non moins souple à tout abandonner si la divine volonté semblait ainsi le vouloir.

Il arrive en effet que « Dieu..., pour nous exercer en cette sainte indifférence, nous inspire des desseins fort relevés, desquels

(1) *Ib.*, liv. IX, ch. IV.

(2) *Ib.*

(3) *Mémoires*, 533 et 534.

pourtant il ne veut pas le succès », et c'est la marque « d'une indifférence très parfaite de cesser de faire un bien quand il plaît à Dieu et de s'en retourner de moitié chemin quand la volonté de Dieu, qui est notre guide, l'ordonne », sans écouter les suggestions de l'intérêt, de l'amour-propre et du point d'honneur.

L'auteur du *Traité de l'Amour de Dieu* et sa fidèle disciple nous apportent en cela un remarquable exemple. On sait à quelles critiques s'était heurté le projet de la Visitation et quelles difficultés les deux saints avaient eu à vaincre, chacun pour sa part, afin de le réaliser. Or, à peine cette œuvre si chère commence-t-elle à vivre que la mère de Chantal tombe gravement malade ; ses maux sont étranges et déconcertent la science ; parfois même, il semble que la sainte soit prête à rendre l'âme sous la violence de la douleur. Un jour qu'elle était dans une de ces crises pénibles, rapporte la mère de Chaugy,

notre bienheureux Père..., qui n'était attaché qu'à sacrifier sa volonté sur l'autel de la volonté divine, lui dit d'un visage tranquille et recueilli : « Peut-être, ma fille, que Dieu se veut contenter de notre essai et du désir que nous avons eu de lui ériger cette petite compagnie comme il se contenta de la volonté qu'eut Abraham de lui sacrifier son fils ; si cela est, et qu'il lui plaise que nous nous en retournions demi-chemin, sa volonté soit faite. — Oui, repartit la malade, mon très cher seigneur, sa volonté soit faite au temps et à l'éternité. — Si Dieu ne veut pas que nous passions outre, ajouta le Bienheureux, au moins sa bonté aura vu que nous nous sommes mis de bonne volonté à faire l'œuvre qu'il nous avait inspirée » (1).

Que feront, à telle école, les âmes résolues à gravir la montagne de la perfection par le chemin du pur amour ? « Ce n'est pas assez d'être résignées, disait la mère de Bréchard, pour nous autres qui avons l'honneur d'être les filles du grand maître de l'indifférence... je veux dire qui en a si hautement écrit à son cher Théotime... » (2)

Et que dit-il, ce grand maître ?

Théotime... notre volonté ne peut jamais mourir, non plus que notre esprit, mais elle outrepassa quelquefois les limites de sa vie ordinaire pour vivre toute en la volonté divine : c'est lorsqu'elle ne sait ni ne veut plus rien vouloir, ains elle s'abandonne totalement et sans réserve au bon plaisir de la divine Providence... Et

(1) *Ib.*, 169.

(2) *Vies des IV premières Mères*, 192.

comme celui qui est dans un navire ne se remue pas de son mouvement propre ains se laisse seulement mouvoir selon le mouvement du vaisseau dans lequel il est, de même le cœur qui est embarqué dans le bon plaisir divin ne doit avoir aucun autre vouloir que celui de se laisser porter au vouloir de Dieu. Et lors, le cœur ne dit plus: *Votre volonté soit faite et non la mienne*, car il n'a plus aucune volonté à renoncer, ains il dit ces paroles: *Seigneur, je remets ma volonté entre vos mains...* (1).

Théotime, nous devons être comme cela, nous rendant pliables et maniables au bon plaisir divin comme si nous étions de cire ne nous amusant point à souhaiter et vouloir les choses mais les laissant vouloir et faire à Dieu pour nous ainsi qu'il lui plaira... (2).

Non Seigneur, je ne veux aucun événement, car je les vous laisse vouloir pour moi tout à votre gré, mais en lieu de vouloir les événements, je vous bénirai de quoi vous les aurez voulus. O Théotime, que cette occupation de notre volonté est excellente quand elle quitte le soin de vouloir et choisir les effets du bon plaisir divin pour louer et remercier ce bon plaisir de tels effets... (3)

A la vérité, il reste encore un degré à gravir dans la perfection de l'indifférence, car

si, tandis que nous laissons le soin à Dieu de vouloir et faire ce qu'il lui plaît en nous, sur nous et de nous sans être attentifs à ce qui se passe quoique nous le sentions bien, nous pouvions divertir notre cœur et appliquer notre attention en la bonté et douceur divine, la bénissant, non en ses effets ni ès événements qu'elle ordonne, mais en elle-même et en sa propre excellence, nous ferions sans doute un exercice beaucoup plus éminent (4).

Mon Père m'aime bien et moi je suis toute sienne (5),

dit l'âme qui totalement s'abandonne au bon plaisir divin.

Regarde Dieu et le laisse faire, il aura soin de toi (6).

Ainsi donc, la crainte, le découragement, le dégoût, la tristesse pourront bien submerger l'âme dans sa partie inférieure, ils n'atteindront pas cette fine pointe par où elle adhère dans la paix aux vouloirs de Dieu, indifférente à la contradiction, à la souffrance, à l'isolement du cœur, aux ténèbres de l'esprit, bref à tout ce qui lui est offert dans la coupe de la volonté divine.

(1) *Traité*, liv. IX, ch. XIII, p. 149, 150 et 151.

(2) *Ib.*, liv. IX, ch. XIV, 154.

(3) *Ib.*, 155.

(4) *Ib.*, ch. XV, 155 et 156.

(5) *Ib.*, 157.

(6) *Ib.*, 158.

Marie-Jacqueline Favre souffre de coliques hépatiques effroyables ; lorsqu'elle sent venir la crise, son corps frémit d'appréhension, elle sent ses cheveux se hérissier et tombe « en une sueur froide tant la nature redoute cette épouvantable torture ». Et cependant, au milieu de ses souffrances, son esprit « élevé en Dieu » est dans la paix et l'allégresse « comme les poissons qui nagent avec plaisir et sans péril au milieu des orages et des flots ». Elle ne demande « ni soulagement, ni santé, vie, ni mort », et si la douleur lui arrache des cris, aussitôt elle dément cette révolte de la nature par ces mots : « O mon Dieu que votre volonté soit faite » (1). Comme on projette de l'envoyer au monastère de Nevers où l'on peut lui procurer les eaux de Pougues, elle répond à la mère de Châtel qui lui demande son avis : « Véritablement, mon unique sœur, quand Dieu même me commanderait de choisir, je lui dirais que je ne sais que prendre, sinon de faire sa sainte volonté. » (2)

Ces premières Mères, sujets constants d'édification pour leurs filles, se sentent plier parfois sous le fardeau de leur charge de supérieure ou de fondatrice ; s'estimant indignes de leur tâche, elles imputent à leur insuffisance et les difficultés du dehors et ce qui peut manquer à la perfection du dedans. Leur corps, autant que leur esprit, en est parfois tout las et abattu ; mais dans ce désarroi de toutes leurs puissances, la partie supérieure de l'âme ne laisse pas d'adhérer pleinement à la volonté divine :

Je n'ai maintenant nul sentiment de courage ni quasi de confiance, écrit, de Lyon, Marie-Jacqueline Favre à saint François de Sales, bien que, grâce à Dieu, je ressente toujours, en la pointe de l'esprit, de l'amour à tout ce qui arrive parce que je le vois comme chose permise de Dieu... Il me semble que le fruit que Notre-Seigneur nous veut faire tirer de cela est un dénuement de toute chose créée et l'affection de ne tenir qu'à lui seul. J'ai parfois ces vues avec quelque sentiment et d'autres fois sans aucun goût, et, d'ordinaire, je vis sans satisfaction. Dieu veuille que ce soit à sa gloire et cela me suffit (3).

Un jour, cependant, la mère de Châtel tout accablée écrivit à Monseigneur de Genève que « c'était faire une grosse injure à ses sœurs, qui étaient les épouses de Jésus-Christ, de leur lais-

(1) *Vies des IV premières Mères*, 105 et 107.

(2) *Ib.*, 109.

(3) *Ib.*, 34 et 95.

ser plus longtemps une supérieure indigne de les servir » (1). A quoi saint François de Sales, bien rassuré sur la vertu de cette fille et sur la nature de ses craintes, mais qui voit encore quelque imperfection dans le souci exagéré qu'elle a de ne point faillir, lui répond :

De quoi vous mettez-vous tant en peine ? Dieu est bon, il voit bien qui vous êtes. Vos inclinations ne vous sauraient nuire, pour mauvaises qu'elles soient, puisqu'elles ne vous sont laissées que pour exercer votre volonté supérieure à faire une union à celle de Dieu plus avantageuse. Tenez vos yeux haut élevés, ma très chère fille, par une parfaite confiance en la bonté de Dieu. Ne vous empressez point pour lui, car il a dit à Marthe qu'il ne le voulait pas, ou du moins qu'il trouvait meilleur qu'on n'eût point d'empressement, non pas même à bien faire. N'examinez pas tant votre âme de ses progrès ; ne veuillez pas être si parfaite, mais à la bonne foi, faites votre vie dans vos exercices et dans les actions qui ocurrent de temps en temps (2).

Le saint n'avait-il pas dit ailleurs : « C'est à nous de bien cultiver nos âmes et, partant, il y faut fidèlement vaquer ; mais quant à l'abondance de la prise et de la moisson, laissons-en le soin à Notre-Seigneur » (3) restant dans l'indifférence au regard de ce que sa divine volonté en ordonnera.

La mère de Brécard qui, après avoir passé par les mêmes angoisses, était arrivée à cet humble et parfait abandonnement de tout à Dieu, fortifiait de même Péronne-Marie de Châtel :

Vrai Dieu, ma très chère Sœur, voudrions-nous, par pusillanimité et ravalement de cœur, prétendre une couronne moindre que celle que sa divine Majesté nous présente?...

Si la qualité de supérieure déplaît à votre humilité, hélas ! ma chère sœur, regardez que c'est un titre vain et vide, semblable à ceux de ces grands vaisseaux desquels Monseigneur parle en son *Traité de l'amour divin* : « Les uns, dit-il, s'appellent *Victoire*, et ils n'ont aucun trophée ; les autres, *le Soleil*, et ils n'ont ni splendeur ni clarté. » Ainsi l'on nous appelle supérieures, et nous sommes sujettes d'autant d'esprits que nous en gouvernons, et il faut que nous ayons plus de crainte de leur manquer qu'ils n'en ont de nous déplaire, et que nous soyons distraites et embrouillées de mille tracasseries, comme servantes, cependant que les autres, comme maîtresses, se reposent, prient à souhait et goûtent le fruit de

(1) *Ib.*, 365.

(2) *Lettres de saint François de Sales*, IX, 255. Lettre du 13-20 juin.

(3) *Traité...*, liv. IX, ch. VII, 130.

notre travail. Et vous appelez cela [être] supérieures, parce qu'on nous fait des actes de soumission ? Et c'est à Dieu que l'on regarde en nous, auquel ces abaissements et révérences s'adressent, comme quand nous fléchissons le genou devant le tabernacle, parce que le saint Sacrement est dedans. Ne pensons point à autre chose, ma pauvre chère sœur, qu'à porter courageusement notre croix jusqu'au bout. J'ai bien fait autrefois ces doléances, mais maintenant je ne me veux plus soucier que je deviendrai...

Nous traitons avec un très bon Dieu, qui connaît notre faiblesse puisqu'il nous a formées de sa divine main... Jetons-nous avec nos fardeaux entre ses bras, et laissons faire à sa providence, qui gouverne si suavement ceux qui se confient en elle... (1).

Ne pas regarder à soi, mais à Dieu, c'est le leit-motiv de la spiritualité salésienne ; aussi donne-t-elle à l'obéissance une parfaite souplesse, même dans les *fiat* les plus crucifiants pour le cœur humain. La mère de Bréchard, dont la vie avait été traversée par mille épreuves, sentant venir la mort par le déclin prématuré de ses forces, regardait parfois vers le cher Annecy qui était à son cœur « ce que Jérusalem était aux soupirs d'Israël ». Revenir au berceau de sa vie religieuse pour y finir ses jours près de sa bien-aimée Mère, quelle douceur ! Elle laissa entrevoir son désir à la sainte qui, pour divers motifs, ne jugea pas opportun de le satisfaire, et voici la réponse de la mère de Bréchard :

Je tiens à singulière faveur de Dieu la disposition qu'il a plu à votre Charité de faire de ma chétive personne pour cela seulement qu'il n'y a rien du mien et que c'est une évidente et manifeste déclaration de la divine volonté par la vôtre, ma très chère Mère... ce qui me donne un grand et paisible repos à mon esprit dans les désirs très véritables et sincères que j'ai de retourner en ce béni monastère d'Annecy.

J'avais toujours quelque doute que ce ne fût pas le bon plaisir de Dieu, aussi n'ai-je point eu d'autre exercice depuis six ou sept mois en ça que de m'abandonner et remettre entièrement et sans aucune réserve à sa sainte providence...

Voilà donc qui est arrêté, ma tout uniquement chère Mère. Notre-Seigneur ne veut pas que j'aie jamais plus l'honneur et cette consolation si uniquement désirée de vous voir sinon en paradis où j'espère cette grâce par les mérites du très adorable sang de mon Sauveur et par le secours de vos saintes prières (2).

(1) *Vies de IV des premières Mères*, 193 et 194.

(2) *Ib.*, 211.

Quelle simplicité dans cet acquiescement ! Mais le mot acquiescement suffit-il pour exprimer ce « trépas » de la volonté dans celle de Dieu ? En vérité, dans cet état d'indifférence, on ne saurait dire de la volonté ni qu'elle « acquiesce », ni même qu'elle « accepte », encore moins qu'elle « permet ». Elle est

en une simple et générale attente,

attente « volontaire », cependant, qui

n'est pas une action mais une simple disposition à recevoir ce qui arrivera, et, lorsque les événements sont arrivés... se convertit en consentement ou acquiescement. (1)

Telle était, rapporte Françoise de Chaugy, l'attitude ordinaire de la mère de Chantal : « se tenir dans une simple attente de tout ce » qui plairait à Dieu et, « quand les choses étaient arrivées, n'avoir qu'une amoureuse acceptation de ce qu'il avait ou voulu ou permis ». « Sa vie intérieure... était un continuuel et simple regard de Dieu en toutes choses et de toutes choses en Dieu, une perpétuelle adhérence à Dieu, un *fiat voluntas* indiscontinué. Si la sécheresse lui ôtait la tendreté et la suavité, elle ne s'en mettait pas en peine ; si les plus rudes privations, si les peines et les tentations lui livraient la guerre, sa fidélité était toujours inébranlable, cette *maison d'oraison* était imprenable ». (2)

Or, qui ne voit

[qu'] entre tous les essais de l'amour parfait, celui qui se fait par l'acquiescement de l'esprit aux tribulations spirituelles est sans doute le plus fin et le plus relevé ? (3).

Contradictions, maladies, angoisses, blessures du cœur, qu'importe tant que Dieu est présent et montre la douceur de son visage ? Mais lorsqu'à son tour il se cache et laisse l'âme en proie aux ténèbres, l'amoureux acquiescement à son bon plaisir est la preuve d'un pur et parfait amour !

C'est dans cette nuit crucifiante que vivait la sainte, telle « une moissonneuse de myrrhe » indigne des faveurs de l'Époux. Comme on lui disait que Péronne-Marie de Châtel portait toujours sur elle le Cantique des Cantiques « et que c'était le plus ordinaire entretien de ses pensées, elle répondit : « C'était

(1) *Traité...*, liv. IX, ch. XV.

(2) *Mémoires*, 506.

(3) *Traité*, liv. IX, ch. III.

son attrait, et elle le méritait..., mais pour moi, hors quatre ou cinq versets du Cantique, je n'ai osé m'en servir... Parce que notre bienheureux Père me marqua au commencement les paroles de l'Épouse : *Que mon Bien-Aimé me baise d'un baiser de sa bouche*, je m'en suis servie pour le très saint Sacrement, mais non jamais hors de là, car ce serait demander des faveurs et des caresses d'amour dues à cette pure épouse et non pas à une chétive servante » (1). C'est qu'en effet, l'oraison de quiétude, par laquelle jadis, dans le silence et le repos de toutes ses facultés, Jeanne de Chantal avait expérimenté les délices de la présence divine, était devenue pour elle un supplice : c'était le même silence, la même impuissance d'agir, mais dans l'horreur des ténèbres et de la tentation.

Dans les destitutions et privations de toutes grâces sensibles, confiait-elle à l'une de ses filles, ma voie simple m'est une nouvelle croix et mon impuissance d'agir m'est un surcroît de toutes privations comme serait quand une personne est affligée au corps de quelques grandes douleurs et qu'elle est privée de se pouvoir tourner de côté et d'autre, qu'elle est muette et ne peut exprimer ce qu'elle sent; aveugle, ne voyant pas si ceux qui se présentent à elle sont des médecins ou des empoisonneurs, tellement que l'âme, dans cette angoisse et privation, aime mieux demeurer là souffrante et impuissante (2).

En cet état, « ni elle n'oyt son Bien-Aimé, ni elle ne lui parle, ni elle ne sent aucun signe de sa présence, ains simplement elle sait qu'elle est en la présence de son Dieu auquel il plaît qu'elle soit là » (3). Quiétude « souverainement excellente », car « elle est pure de toute sorte d'intérêt, les facultés de l'âme n'y prenant aucun contentement, ni même la volonté, sinon en sa suprême pointe en laquelle elle se contente de n'avoir aucun autre contentement sinon celui d'être sans contentement » pour « le bon plaisir de son Dieu dans lequel elle se repose » (4).

(1) *Mémoires*, 363.

(2) *Ib.*, 509. La mère de Châtel, qui avait pendant quelque temps passé par les mêmes peines, décrivait son état en disant « qu'elle sentait bien la voie par où Dieu la conduisait, mais qu'il n'était pas en son pouvoir d'en rien dire et qu'elle était comme la main qui sent bien qu'on la touche mais qui ne voit pas celui qui la touche et qui ne peut le dire, n'ayant pas la faculté de voir, d'entendre ou de parler, mais la seule capacité de sentir ». (*Vies des IV premières Mères*, 430).

(3) *Traité...*, liv. VI, 340.

(4) *Ib.*, 342 et 343.

Si une statue que le sculpteur aurait nichée dans la galerie de quelque grand prince était douée d'entendement et qu'elle pût discourir et parler et qu'on lui demandât : O belle statue, dis-moi, pourquoi es-tu là dans cette niche ? Parce, répondrait-elle, que mon maître m'y a colloquée. Et si l'on répliquait : Mais pourquoi y demeures-tu sans rien faire ? Parce, dirait-elle, que mon maître ne m'y a pas placée afin que je fisse chose quelconque ains seulement afin que j'y fusse immobile. Que si derechef on la pressait en disant : Mais, pauvre statue, de quoi te sert-il d'être là de la sorte ? Hé Dieu ! répondrait-elle, je ne suis pas ici pour mon intérêt et service, mais pour obéir et servir à la volonté de mon seigneur et sculpteur et cela me suffit. Et si on rechargeait en cette sorte : Or, dis-moi donc, statue, je te prie, tu ne vois point ton maître, et comme prends-tu du contentement à le contenter ? Non certes, confesserait-elle, je ne le vois pas, car j'ai des yeux non pas pour voir, comme j'ai des pieds non pas pour marcher ; mais je suis trop contente de savoir que mon cher maître me voit ici et prenne plaisir de m'y voir (1).

Ainsi, déclare la mère de Chaugy, quoique le cœur de notre bienheureuse Mère « fût assez souvent, surtout ès dernières années de sa vie, nu, sans consolation et comme insensible au bien, sans goût d'aucune saveur spirituelle, sans ouïe ni intelligence, sans vue ni lumière, elle ne sortait point de son silence ; cette sainte statue ne se remuait point de sa niche ; il lui suffisait que le Maître l'avait mise là et qu'il l'y voyait, et encore n'avait-elle ni la vue ni le sentiment de cette volonté du Maître que par la force de l'esprit supérieur où sa foi résidait toujours ferme, quoique nue et combattue » (2).

En même temps, elle était assaillie de mille tentations ; non pas qu'elle eût jamais « à combattre contre la chair et le sang » (3), mais contre des « malices spirituelles » qui tenaient son esprit dans une telle « pression » que ce lui était un vrai martyre.

Mon esprit est là, écrit-elle, en sa simple retraite où les coups lui tombent tout autour comme grêle, tandis que Dieu le tient là, l'empêchant de rien regarder ; il demeure paisible mais... quelquefois il s'épouvante et veut voir s'il pourrait apporter quelques remèdes ; il n'en trouve point hors jusqu'à ce qu'il se soit mis dans son Dieu et entre ses bras miséricordieux, sans acte, car je

(1) *Ib.*, 341.

(2) *Mémoires*, 505.

(3) *Ib.*, 517.

n'en puis faire... ; c'est un tourment inexplicable, lequel pourtant ne m'empêche pas de m'appliquer, d'écrire, de parler d'affaires et d'autres choses, nonobstant que, quand le mal est grand, il est quasi toujours devant mes yeux... (1).

La foi, en particulier, subit en son âme de véritables assauts :

J'écris de Dieu, j'en parle comme si j'avais tout sentiment parce que je veux et je crois ce bien-là au-dessus ce me semble de ma peine et affliction et ne désire autre chose que ce trésor de foi, d'espérance et de charité... D'un côté la peine me presse, et d'ailleurs j'ai un amour pour cette sainte foi que je voudrais mourir pour le moindre article d'icelle. Quand je vois tout le monde qui savoure ce bonheur ce m'est un martyre de m'en sentir privée et de la confiance et repos que je savourais autrefois dans un parfait abandonnement entre les mains de Dieu et de sa Providence... Si Dieu ne me tenait, il me semble que je suis sur le bord du désespoir sans pouvoir pourtant me désespérer ni vouloir être hors de mon tourment si l'on m'assure que Dieu m'y veut, et je suis de même dans l'impuissance d'accepter le mal que la tentation me présente, mais cette impuissance... je ne la connais pas tandis que le mal dure... (2).

Incapable de voir clair en elle-même, elle se croyait « sans foi, sans espérance et sans charité pour celui qu'elle croyait, espérait et aimait si souverainement » (3) et son âme lui apparaissait comme monstrueuse aux yeux de Dieu :

Je vous assure, mon bon seigneur et mon très cher Père, écrivait-elle à son directeur, que je me perds quasi dans cet abîme de misère ; la présence de mon Dieu, qui autrefois me donnait des contentements indicibles me fait maintenant toute trembler et frissonner de crainte. Où je ne vois aucune faute, l'œil de mon Dieu y en voit un nombre horrible et quasi infini ; il m'est avis que cet œil divin, lequel j'adore de toute la soumission de mon cœur, outreperce mon âme comme un glaive et regarde avec indignation toutes mes œuvres, mes pensées et paroles, ce qui me tient en une telle détresse d'esprit que la mort ne me semble point si pénible à supporter que toutes ces choses... Je crains de déplaire à mon Dieu et que sa divine assistance soit bien éloignée de moi, ce qui m'a fait passer cette nuit dans des grandes amertumes et n'ai fait que répéter : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi me délaissez-vous ? Je suis vôtre, faites de moi comme de chose vôtre (4).

(1) *Ib.*, 521.

(2) *Ib.*, 520 et 522.

(3) *Ib.*, 510.

(4) *Ib.*, 512 et 513.

« Qui pourrait, dit la mère de Chaugy, paraphrasant le *Traité de l'Amour de Dieu*, exprimer la langueur et le martyre des âmes amantes lorsque le Bien-Aimé s'en va, se cache et leur fait voir et sentir qu'il les traite comme si, en effet, elles étaient ses ennemies : elles se repaissent de larmes nuit et jour tandis qu'on leur dit : *Où est ton Dieu ?* La seule satisfaction d'un prince présent ou de quelques personnes fortement aimées rend les travaux délicieux et les hasards désirables, mais il n'y a rien de si fidèle ni de si triste que de servir un maître qui n'en sait rien ou, s'il le sait, ne fait nul semblant d'y prendre garde ni d'en savoir gré ; et faut bien que l'amour soit puissant puisqu'il se soutient lui seul et sans être appuyé d'aucun plaisir ni d'aucune prétention (1). C'était en cet état qu'était notre bienheureuse Mère lorsque notre saint Fondateur lui écrivait les paroles suivantes : « Je travaille à votre livre neuvième de l'Amour de Dieu et, aujourd'hui, priant devant mon crucifix, Dieu m'a fait voir votre âme et votre état par la comparaison d'un excellent musicien né sujet d'un prince qui l'aimait parfaitement et qui lui avait témoigné se plaire passionnément à la douce mélodie de son luth et de sa voix ; ce pauvre chantre devint comme vous sourd et n'oyait plus sa mélodie ; son maître s'absentait souvent et il ne laissait pas de chanter parce qu'il savait que son maître l'avait pris pour chanter. » (2)

Ainsi, déclare Françoise de Chaugy, analysant ce tourment divin, « le cœur de notre bienheureuse Mère, dans ses longues privations, était ce chantre sourd qui ne savait pas même s'il chantait, et, outre cela, était pressé de mille craintes, troubles, tintamarres et ennuis, l'ennemi lui suggérant que possible n'était-elle point agréable à son divin maître, que son amour était inutile, voire même faux et vain. Son travail lui était ennuyeux, ne voyant ni le bien de son travail ni le Bien-Aimé pour qui elle travaillait, et, ce qui augmentait son mal, dit notre bienheureux Père, c'est que la suprême pointe de sa raison ne lui pouvait donner aucune sorte d'allègement, car sa partie supérieure était tellement environnée des suggestions de l'ennemi et si alarmée elle-même qu'elle se trouvait assez affairée de se garder d'aucun consentement au mal. » (3)

(1) Cf. *Traité*, liv. VI, ch. XIV, p. 353 et 354 et liv. IX, ch. IX et XI.

(2) *Mémoires*, 510 et 511.

(3) *Ib.*, 511.

Hélas ! Théotime, que le pauvre cœur est affligé quand, comme abandonné de l'amour, il regarde partout et ne le trouve point, ce lui semble. Il ne le trouve point es sens extérieurs, car ils n'en sont pas capables; ni en l'imagination, qui est cruellement tourmentée de diverses impressions; ni en la raison, troublée de mille obscurités de discours et appréhensions étranges: et bien qu'enfin elle le trouve en la cime et suprême région de l'esprit où cette divine dilection réside, si est-ce néanmoins qu'elle le méconnaît, et lui est avis que ce n'est pas lui parce que la grandeur des ennuis et des ténèbres l'empêche de sentir sa douceur... (1).

Que fera donc l'âme en cet état?

Théotime, elle ne sait plus comme se maintenir entre tant d'ennuis et n'a plus de force que pour laisser mourir sa volonté entre les mains de la volonté de Dieu à l'imitation du doux Jésus qui étant arrivé au comble des peines de la croix que le Père lui avait préfigées et ne pouvant plus résister à l'extrémité de ses douleurs, fit comme le cerf qui, hors d'haleine et accablé de la meute, se rendant à l'homme, jette les derniers abois... Ainsi ce divin Sauveur proche de sa mort et jetant les derniers soupirs avec un grand cri et force larmes: Hélas! dit-il, ô mon Père, je recommande mon esprit en vos mains, parole, Théotime, qui fut la dernière de toutes et par laquelle le Fils bien-aimé donna le souverain témoignage de son amour envers son Père. Quand donc tout nous défaut, quand nos ennuis sont en leur extrémité... lorsque les convulsions des peines spirituelles nous ôtent toute autre sorte d'allègement et de moyens de résister, recommandons notre esprit es mains de ce Fils éternel qui est notre vrai Père, et, *baissant la tête* de notre acquiescement à son bon plaisir, consignons-lui toute notre volonté (2).

Ainsi fit Jeanne de Chantal lorsqu'en l'année 1637, au plus fort de son martyre intérieur, elle écrivit et signa de son sang l'acte qui suit :

« Je vous supplie, ô mon Père Eternel, au nom de votre Fils Jésus, de prendre entre vos bénites mains ma volonté et le franc arbitre que vous m'avez donné duquel je me dépouille; je le remets, avec ma volonté, entièrement et sans réserve à votre sainte disposition..., délaissant et remettant derechef dans le sein de votre divine protection et au plus secret de la fidélité de votre saint amour le précieux trésor de foi, d'espérance et de charité que votre grâce m'a conféré comme aussi le soin de mon salut éternel, de ma vie et de ma mort, du repos et paix intérieure de mon âme, mes consolations et satisfactions, vues et réflexions sur ce qui se passe en moi, le désir

(1) *Traité*, liv. IX, ch. XII, p. 148.

(2) *Ib.*, liv. IX, ch. XII.

d'être délivrée de ma peine intérieure, bref, tout, sans exception, désirant de me perdre et abîmer tout à fait dans le sein de votre Providence paternelle et de me laisser tout à fait aux soins de votre divin amour, désirant, moyennant votre sainte grâce, ne plus voir ni regarder ni chose aucune qui se passe en moi, ains vous seulement pour m'y reposer et confier simplement, non pour le bonheur qu'il y a de se confier en vous, mais parce que c'est votre sainte volonté... Et puisqu'il vous plaît, ô mon Dieu ! que je n'aie plus de bras pour me porter ni plus de sein pour me reposer que le vôtre et votre Providence conduisez-moi vous-même, mon cher Maître, en cette sainte voie ; veuillez pour moi tout ce qui vous plaira et que je meure à moi-même et à toutes choses pour ne vivre plus qu'à vous seul, mon unique vie, et accomplissez en moi vos desseins éternels sans que j'y mette empêchement. » (1)

Si le lecteur a bien voulu suivre de près les textes analysés dans ce chapitre, il aura été frappé du parallélisme continu qui existe entre les états mystiques décrits par saint François de Sales dans les livres VI, VII, VIII et IX du *Traité de l'Amour de Dieu* et ceux que nous peint Françoise de Chaugy dans les biographies des premières visitandines. Aussi, en terminant cette étude, nous pouvons ensemble conclure avec M. Henri Brémond :

« La Visitation primitive a été pour François de Sales une académie du pur amour. C'est là qu'une à une il a dessiné les études sans nombre qui ont préparé le portrait définitif de Théotime, là que l'auteur de *l'Introduction à la vie dévote* a été rendu capable d'écrire le *Traité de l'Amour de Dieu*. On ne dira jamais assez ce que nous devons à ces quelques femmes, Jeanne de Chantal, Charlotte de Bréchar, Marie-Péronne de Châtel et les autres. La plus pure lumière du mysticisme français s'est allumée à leur lumière et tous nous avons reçu de leur plénitude. Mieux encore que les immortelles chroniques de la mère de Chaugy, le *Traité de l'Amour de Dieu* est leur histoire. » (2)

Mais « ces immortelles chroniques » demeureront toujours un document du plus haut intérêt, puisqu'elles nous offrent précisément l'ensemble des portraits d'après lesquels François de Sales a dessiné celui de Théotime.

(1) *Mémoires*, p. 531 et 532.

(2) H. Brémond : *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. II, p. 573.

TROISIÈME PARTIE

L'ÉCRIVAIN

CHAPITRE PREMIER

La composition.

Il ne faut point chercher dans les biographies de la mère de Chaugy un plan savamment construit où les parties essentielles du récit sont soigneusement mises en valeur et les détails artistement groupés pour concourir à la beauté de l'ensemble. En dehors des Mémoires sur la mère de Chantal dont les matériaux avaient été préparés de longue main, Françoise de Chaugy a très rapidement écrit, guidée par le fil conducteur d'un plan fort simple et qui ne varie guère : 1° la vie, 2° les vertus du personnage en question. Très nettement marqué dans les Mémoires, il l'est plus ou moins dans les biographies, selon la richesse de la documentation dont l'auteur dispose, mais il reste toujours la ligne générale suivant laquelle s'ordonne le récit.

Nous avons déjà dit, à propos des Mémoires sur la Mère de Chantal, ce que nous pensions de ce plan qu'imposaient à Françoise de Chaugy les traditions visitandines (1). Quoi qu'il en soit, il nous devait offrir, dans une première partie, la succession chronologique des événements qui avaient rempli la vie de l'héroïne, réservant à la seconde l'exposé des faits propres à mettre en relief ses vertus morales et religieuses.

(1) Cf. ci-dessus, p. 50.

Il en est ainsi, non sans quelques lacunes, dans la vie de la sainte, mais il n'en est plus de même dans les biographies des premières Mères dont certaines causent à la curiosité du lecteur plus d'une déception. Nous avons dit les motifs de ces insuffisances : on cherche ici à édifier plus qu'à instruire ; d'autre part, l'information du biographe est souvent assez pauvre, quelquefois de deuxième et même de troisième main. Ce n'est plus alors la mère de Chaugy qui compose ; elle se contente d'assembler, selon le plan ordinaire, les documents reçus. C'est donc, en définitive, sur les Mémoires touchant la mère de Chantal que doit se porter l'attention du critique pour apprécier comme il convient le talent de l'annaliste. Là seulement elle apparaît maîtresse de sa rédaction, là vraiment elle fait œuvre personnelle et se meut avec aisance à travers la multitude de ses documents lesquels, d'ailleurs, pour une grande part, sont les propres notes qu'elle glanait déjà au temps où elle était secrétaire de la mère de Chantal. C'est ce qui donne à son œuvre une intensité de vie extraordinaire : en utilisant ces précieux matériaux, la jeune moniale revoit, avec la précision que donne aux souvenirs la mémoire du cœur, la personne tendrement vénérée de la sainte, telle qu'une longue intimité la lui révélait chaque jour et en toute circonstance. Françoise de Chaugy est devant son modèle, elle peint d'après nature. Le lecteur a déjà pu s'en rendre compte en parcourant l'analyse détaillée des *Mémoires* (1).

Ce qui frappe d'abord, à la lecture de cet ouvrage, c'est l'allure rapide du récit : point de hors-d'œuvre, de ratiocinations, de considérations morales, de bavardages pieux ou mystiques. Pas l'ombre de pédantisme. A une époque où, si volontiers, la dissertation se taillait une large place dans la trame d'un roman, d'une histoire ou d'un discours, la simplicité de la mère de Chaugy est remarquable. Pourtant, les exemples propres à l'entraîner aux longs *excursus* ne lui manquaient pas, même alors. Pour ne parler que de ceux qui lui étaient familiers, n'avait-elle pas sous les yeux cette *Mémoire de Darie* que Mgr Camus avait composée pour consoler la mère de Chantal après la mort de Marie-Aimée de Thorens ? (2) Mais, pour le moment, Françoise

(1) Cf. ci-dessus p. 33 et ss.

(2) Cf. ci-dessus p. 106.

de Chaugy ne cède point à la tentation. Ou plutôt, pour elle, il n'y a même pas tentation. La surabondance de ses documents la dispense de tout délayage, et son amour pour la sainte ne lui permet pas de la quitter des yeux un seul instant.

L'annaliste va donc droit au but et son récit coule sans arrêt, comme de source. La chronologie des faits lui sert de fil conducteur ; elle la suit sans scrupules excessifs quoique sans écarts. Pour nous guider à travers les multiples événements d'une vie si féconde, Françoise de Chaugy nous mène par les sommets et ne s'attarde aux détails que dans la mesure où ils expliquent une situation, renforcent un tableau ou expriment un état d'âme. Elle a l'art de discerner l'essentiel, les faits révélateurs, les faits cruciaux.

Ses chapitres sont courts, mais chacun d'eux est riche de substance et marque toujours une avance dans le récit. Leur composition est variée. Beaucoup sont constitués par une série de petits traits, tableaux ou exemples destinés à faire ressortir un aspect de la vertu de la baronne de Chantal et la manière dont elle « se comportait » ici ou là, en sa maison, en l'absence de son mari, en son veuvage. C'est aussi la forme de presque tous les chapitres de la troisième partie. D'autres, au contraire, constituent un tout que l'on pourrait détacher de l'ensemble et qui se suffit à lui-même, tel le chapitre qui rapporte la blessure et la mort du baron de Chantal ; la plupart de ceux qui ont trait à la vie intérieure de la sainte et à ses rapports avec l'évêque de Genève citent largement les lettres et avis du directeur, de même que les lettres ou les écrits de la mère de Chantal. Souvent aussi, Françoise de Chaugy se plaît à nous rapporter leurs entretiens sous forme de dialogues pleins de mouvement et de naturel ; enfin, un tout petit nombre de chapitres se présentent sous forme d'analyses psychologiques : ce sont ceux qui traitent des états mystiques de la sainte.

En cette composition, il ne faut point chercher d'enchaînements rigoureux, de transitions savantes et habilement ménagées. Françoise de Chaugy procède par juxtaposition ; mais cette suite de traits, de citations, de dialogues, de tableaux, se déroule avec tant de souplesse et de facilité, la narration est si pleine de vie et de mouvement qu'elle soutient aussi fortement l'attention que le récit le mieux construit et le mieux ordonné.

La spontanéité même de l'auteur n'est pas le moindre charme

des Mémoires ; rien de rigide, en effet, dans l'ordonnance de ses souvenirs. Françoise de Chaugy ne se fait pas scrupule de réparer un oubli en passant ou de citer quelque trait qui tout à coup lui revient à l'esprit. Elle déclare alors sans artifice : « Je crois avoir oublié de dire en son lieu que... » (1) ou bien : « Je me souviens que, l'an 1640... » (2), et le trait trouve ici sa place. A la fin d'un chapitre, ne pouvant se résigner à mettre le point final, elle reprend la plume : « Il faut encore dire ce mot... » (3) Ailleurs, au contraire : « Nous n'en dirons pas davantage parce que nous verrons le surplus... avec beaucoup plus de satisfaction dans le récit que Mgr de Sens a pris la peine d'écrire à notre chère mère de Blonay... » (4)

D'autre part, bien que Françoise de Chaugy ne commette jamais l'indiscrétion de se placer entre son héroïne et le lecteur, elle laisse de temps à autre tomber de sa plume un *je*, un *moi* qui, loin de nous déplaire, excitent notre attention et doublent pour nous l'intérêt du récit.

Parfois l'inadvertance est manifeste :

Un esprit mécontent... écrivit [à la mère de Chantal] une lettre si hautaine et la blâmait en tant de points où elle était parfaitement innocente que *nous* avions horreur de la lire ; mais elle *nous* pria de ne pas sauter un mot, de bien tout dire et, crainte que quelque chose n'eût été passée sous silence, elle *nous* en fit recommencer la lecture, l'écoutant avec un visage si recueilli et dévot qu'à tout moment *je* cessais de lire pour la regarder... (5).

Mais comment ne pas citer ce joli tableau qui nous peint sur le vif Françoise de Chaugy, car c'est elle, observant la sainte et glanant des notes pour ses futurs Mémoires ?

Encore l'avant-veille de son départ pour Moulins, en son dernier voyage, elle balaya et, après, ramassait, selon sa coutume, la poussière avec des plumes liées ensemble, mais avec tant de soin et de temps, afin de le bien faire, qu'une sœur qui l'attendait à la porte pour quelques lettres pressées, lui dit avec dessein de la faire parler : « Ma Mère, il semble que votre Charité trouve des perles tant elle amasse tout soigneusement. » Cette sainte lui répondit avec un visage le plus serein et recueilli qu'il se puisse imaginer :

(1) *Mém.*, 437.

(2) *Ib.*, 431.

(3) *Ib.*, 81.

(4) *Ib.*, 317.

(5) *Ib.*, 386.

« J'amasse plus que cela, ma fille, et si nous savions ce que c'est que l'éternité, nous estimerions plus d'amasser de la poussière dans la maison de Dieu que des perles en celle du monde. » La sœur alla sur-le-champ écrire ces paroles vraiment si religieuses tant elle eut crainte d'en perdre une syllabe. (1)

Cette note personnelle, ces détails vécus donnent à l'œuvre de Françoise de Chaugy un accent de sincérité qui frappe un lecteur soucieux d'être informé de première main.

Cette sincérité ressort aussi de la sobriété que l'annaliste observe dans ses tableaux ou ses narrations. On a beaucoup vanté la fraîcheur, la grâce aimable de son style ; on n'a pas assez remarqué la sincérité de son art : ce souci de laisser parler les faits, de les noter avec précision sans vouloir en forcer le sens ou la portée par des considérations ou des discours personnels. Françoise de Chaugy a eu ce tact et, par là, elle obtient, nous le verrons, des effets puissants.

Ce sera faire ressortir la valeur de son talent si sobre et si spontané que de le comparer aux amplifications oratoires de son plagiaire, Henri de Maupas du Tour. Tandis qu'elle raconte, il disserte, mais elle nous touche alors qu'il nous ennuie.

On connaît la scène pathétique au cours de laquelle la baronne de Chantal, disant adieu à ses proches, est obligée de passer sur le corps de son fils pour répondre à l'appel de Dieu. Françoise de Chaugy la raconte avec une émouvante simplicité ; un sûr instinct l'avertit qu'ici les faits parlent d'eux-mêmes. Mgr de Maupas, qui la suit phrase à phrase, renchérit et commente : « Arrêtons-nous un peu ici, mon lecteur, à contempler ce prodige de générosité ! » Le maladroit ! il a rompu le charme ; lisez plutôt :

TEXTE DES MÉMOIRES (2)

Après tous les autres, le jeune baron son fils, âgé d'environ quinze ans, qu'elle aimait, si jamais mère aimait amoureusement son fils unique, se vint jeter à ses pieds, et fut un sujet de pitié à toute cette noble compagnie. Il fit un discours si sensible qu'on eût dit que c'était une

TEXTE DE MGR DE MAUPAS DU TOUR

Après tous les autres, l'enfant du cœur, le jeune baron, son fils, âgé d'environ quinze ans, qu'elle aimait, si jamais mère aimait uniquement son fils unique, vint se jeter à ses pieds. O Dieu ! quel objet de pitié à toute cette honorable compagnie ! Il fait un discours tellement animé de douleur et d'amour, qu'il eût pu faire fendre les cœurs

(1) *Mém.*, 456 et 457.

(2) *Ib.*, 129. Cf. le texte de Mgr de Maupas, p. 149 de sa *Vie de la sainte*.

harangue étudiée et sa sainte mère lui répondit avec une force admirable, tandis que la compagnie redoublait ses larmes et ses sanglots, d'entendre ce discours filial et maternel si douloureusement amoureux; la vaillante mère voulant passer outre pour aller dire adieu à M. Frémyot, le jeune gentilhomme, avec des pleurs et une grâce non pareille, s'alla coucher sur le seuil de la porte de la salle: « Eh bien! dit-il, ma mère, je suis trop faible et trop infortuné pour vous retenir, mais au moins sera-t-il dit que vous aurez foulé votre enfant aux pieds! » L'action de cet aimable fils pensa faire éclater de douleur cette aimante mère, laquelle, suivant l'avis de saint Jérôme, passa sur ce cher fils et s'arrêtant un peu, elle jeta quelques larmes. M. Robert, très vertueux et docte ecclésiastique, précepteur de MM. des Francs, ses neveux, et depuis grand vicaire de l'évêché de Châlons, ayant admiré sa constance jusqu'alors, touché d'une sainte jalousie de lui voir continuer sa magnanimité, s'approchant d'elle lui dit: « Madame, eh quoi! les larmes d'un jeune homme pourraient-elles faire brèche à votre constance? — Nullement, lui dit-elle en souriant, mais que voulez-vous, je suis mère!... »

les plus endurcis; quel spectacle plus capable d'émouvoir les cœurs de tous les assistants! Et néanmoins sa sainte mère lui répond avec une si grande force d'esprit, ou pour mieux dire avec un si grand effort de la grâce par dessus la nature, qu'elle seule paraît insensible, tandis que toute l'assemblée redouble ses sanglots et ses larmes. Elle veut passer outre pour aller dire adieu au bon président son père; mais cependant, que fera ce bon fils, ce jeune gentilhomme, qui ne peut arrêter ni ses pleurs ni sa mère? Il se couche sur le seuil de la porte et témoigne les sentiments de sa douleur avec tant de grâces que je ne sais qui pourrait résister à ses charmes dont l'innocent artifice semble quasi pouvoir faire une demi-apostate sans crime, si une mère n'est sans amour ou si elle a la moitié des tendresses qu'elle doit à son fils. « Eh bien! dit-il, ma mère, je suis trop faible et trop infortuné pour vous retenir, mais au moins sera-t-il dit que vous aurez foulé votre enfant aux pieds. » L'action de cet aimable fils pensa faire éclater de douleur cette aimante mère qui avait le cœur et l'amour tout entier. Que fera-t-elle dans ce combat où la nature et la religion se querellent aux dépens d'un fils qui lui est plus cher que la vie? Elle suit l'avis de saint Jérôme ou, pour mieux dire, elle enchérit par-dessus ses conseils. Saint Jérôme avait donné ce généreux conseil aux enfants de fouler aux pieds père et mère pour suivre l'attrait de la vocation; mais voici qu'une mère plus saintement hardie surmonte la nature dans ses senti-

ments les plus tendres et les plus délicats. Elle passe généreusement sur le corps de son fils, et foule presque à ses pieds le fruit de ses entrailles. A vrai dire, ce ne fut pas sans jeter quelques larmes; mais

certes il lui faut pardonner plutôt que l'accuser d'avoir un cœur de bronze sous une poitrine de mère.

Un bon ecclésiastique, précepteur de MM. d'Effran, ses neveux, ayant admiré sa constance jusques alors et s'étant aperçu qu'en cette occasion elle s'était un peu attendrie, touché qu'il fut d'une sainte jalousie de lui voir continuer sa première magnanimité, s'approchant d'elle, lui dit: « Eh quoi! Madame, les marques d'un jeune homme pourraient-elles bien faire brèche à votre constance? — Nullement, dit-elle en souriant, mais que voulez-vous, je suis mère... »

Notons pourtant que Mgr de Maupas reste ici relativement sobre et s'éloigne assez peu du texte primitif, quoique trop encore à notre gré; mais parfois, ce sont de véritables discours qui s'insèrent dans le récit. Le texte des *Mémoires* sert de thème à ces jeux d'éloquence où la rhétorique de l'auteur se donne libre carrière. De ceux-ci, les exemples abondent. Françoise de Chaugy, dans la biographie de Jeanne de Chantal, rapporte que, sur le point de quitter le monde, la sainte fut assaillie par les importunités d'un prétendant que la famille Frémyot encourageait dans son dessein.

Fortifié par... les parents qu'il semblait avoir attirés à son secours, il redoubla tellement ses assauts et ses furieuses tentations qu'il semblait au pauvre cœur de cette sainte veuve qu'elle allait être déconfite en cette rude guerre; mais, comme une généreuse Sulamite, voulant donner la fuite à son ennemi et le dernier choc au monde, elle éleva un merveilleux signe au donjon de sa forteresse: ce fut que, de sa propre main, elle grava le saint nom de Jésus sur son cœur. Nous ne savons pas avec quel instrument, mais la couture y est demeurée toute sa vie de l'épaisseur d'un teston, et cela si profondément qu'elle ne pouvait étancher le sang qui sortait de cette heureuse plaie, plaie d'un amour vraiment solide et fidèle, s'il en fut jamais; du sang qui sortait de cette amoureuse plaie, elle en écrivit des nouveaux vœux et promesses à Dieu, se consacrant uniquement à l'unique amour de sa Majesté. (1)

Tel est le thème que livre l'annaliste aux commentateurs. Qu'on relise maintenant les variations bizarres qu'il a inspirées à Mgr de Maupas du Tour (2) et à Charles-Auguste de Sales

(1) *Mémoires*, p. 108.

(2) « Arrêtons-nous un peu ici, mon lecteur, à contempler ce prodige de générosité. Car quelle apparence de pouvoir si tôt éloigner la vue d'une si belle image que le feu, le fer et l'amour ont gravé sur le cœur de notre Philothée? Quel plus admirable spectacle d'amour et de fidélité? L'écriture nous apprend bien que quiconque veut approcher du service de Dieu doit

dans son oraison funèbre de la mère de Chantal. En même temps qu'elles renseigneront le lecteur sur l'art du panégyrique avant Bossuet, elles lui permettront d'apprécier à sa juste valeur la noble simplicité de Françoise-Madeleine de Chaugy.

Il reste que ces exercices de rhétorique enchantèrent les contemporains et ne furent pas sans influence sur l'évolution du talent de l'annaliste qui les admirait aussi. Rappelant dans sa biographie de Marie-Aimée de Chantal les adieux émouvants dont nous citons plus haut le récit, ne renvoie-t-elle pas le

préparer son âme à la tentation, et l'expérience nous le fait sentir tous les jours; mais de voir dès le premier abord de la tentation, de si belles victoires, belle âme! ce triomphe vous est dû; je vois que Samuel présente des sacrifices, et cependant les Philistins s'en viennent pour attaquer Israël. C'est-à-dire que tant plus une âme veut s'élever à Dieu, tant plus les démons lui déclarent la guerre. Mais aussi je vois que tant plus la tentation est violente, tant plus la victoire est illustre. Le démon veut tenter notre sainte veuve, et je vois que la tentation lui sert de matière pour faire des couronnes, il prétend en faire une Apostate, et je vois que contre ses desseins, il en fait presque une illustre martyre. Oui da! j'oserais bien le dire; elle peut prétendre au rang des martyrs, la cause de la souffrance fait le Martyre, et non pas la peine, mais ici la cause et la peine s'y rencontrent. Autrefois dans les premiers siècles de l'Eglise naissante, l'on a reconnu pour Martyrs ceux qui avaient enduré pour la foi, bien qu'ils ne fussent pas morts. Cela se remarque chez Tertullien, saint Cyprien, et plusieurs des anciens Pères. Et je vois que notre Philothée a enduré le fer et le feu pour l'intérêt de la Foi et pour soutenir la cause de l'Eglise au milieu de son cœur. Je vois qu'elle se met presque en danger de faire un meurtre véritable par un supplice innocent: si ce n'est peut-être que l'on m'assure qu'elle était savante dans l'anatomie et qu'elle avait étudié jusques à quel point elle pouvait exercer ses saintes cruautés sans se faire homicide. Mais pour mieux dire, elle était bien instruite dans une plus belle école. La sainte charité qui lui avait mis ce fer et ce nom de Jésus à la main, pour après le graver sur son cœur, et qui lui avait dit à l'oreille du cœur comme à l'Epouse du Cantique: Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur et sur votre bras, sans doute conduisait son bras et sa main et gouvernait l'action et l'impression de ce feu élémentaire qui fut contraint de quitter, avec révérence, un feu plus divin qui brûlait dans son cœur. Non, non, ce coup, quoiqu'il fût bien hardi et bien rude, ne devait point donner une atteinte mortelle à ce cœur bienheureux, puisque c'était un coup de l'amour divin et que le saint amour est plus fort que la mort. » *Vie de la vénérable mère de Chantal*, p. 126 à 129.

Le texte qui suit a trait au même fait. Il est tiré de l'oraison funèbre qui fut prononcée par Charles-Auguste de Sales dans l'église de la Visitation d'Annecy, lors du service solennel célébré un an après le décès de la mère de Chantal.

« Que dire donc là-dessus? Mais que penser? On dit que selon la force ordinaire de la nature, à peine une femme est un demi-homme, et moi je dis que cette femme est un homme et demi et davantage... Je tiens, suivant la plus commune et plus probable opinion que les taches qui paraissent en la lune sont des parties moins épaisses ou plus transparentes et rares que les autres, comme en un miroir dont la feuille est en quelques endroits levée. Si le côté de Jeanne-Françoise Frémyot paraît avec des taches c'est qu'elle même l'a raréfié, levant la feuille de sa peau et sa chair propre pour y marquer le nom de celui qui lave toutes les taches du monde. Beau symbole, riche devise, noble écusson destiné pour un Ordre bien aimant et bien aimé

lecteur à ce que Mgr l'évêque du Puy en a décrit si éloquemment dans son ouvrage? On sait d'autre part l'intimité qui la liait à Charles-Auguste de Sales ainsi qu'à Nicolas de Hauteville et le commerce littéraire qui s'était établi entre eux (1). Elle a nettement subi leur influence, et lorsqu'on lui impose en l'année 1658 de livrer à l'impression les *Vies des premières Mères*, Françoise de Chaugy estime que pour les rendre dignes du Pape et de sa famille auxquels elles étaient dédiées, il lui faut, de toute nécessité, imiter de tels modèles. Heureusement elle n'en approche que de fort loin; assez, malgré tout, pour que l'on sente en maint endroit le convenu, l'artificiel, le procédé.

C'en est un que de commencer quasi tous les chapitres par une sorte d'exorde ou de préambule fait de comparaisons recherchées, de considérations philosophiques ou mystiques n'ayant avec le sujet qu'un rapport assez lointain, parfois même absolument factice.

Ainsi, la vie de Marie-Renée Trunel et la fondation du monastère de Lyon, deuxième de l'Institut, dont cette religieuse procura l'établissement temporel avec Jacqueline Favre pour première supérieure, suggèrent à Françoise de Chaugy la comparaison suivante :

Les abeilles, quoique toutes vierges, ne laissent pas d'être merveilleusement fécondes, parce que leur ouvrage, qui est le plus doux de la nature, étant destiné pour le service des autels et pour éclairer les sacrifices... doit être communiqué en tous les lieux où Dieu est honoré; c'est pour ce motif que la divine Providence a doué de cette fécondité merveilleuse ces innocentes avettes, qui, ayant garni leurs ruches, font ensuite des essaims tout entiers et se multiplient d'une manière admirable; et, ce qui paraît le plus merveilleux, lorsqu'elles font leurs saillies, la nature leur pourvoit d'un chef auquel toutes les autres obéissent comme à leur prince. Si la douceur de l'esprit de notre petit Institut peut le rendre comparable au miel, et si la pureté de la dévotion, laquelle doit y offrir tous les cœurs en sacrifice, lui donne de grands rapports avec la cire qui brûle sur les autels, nos premières mères, que la Providence de Dieu a choisies pour l'établir, purent être comparées à des abeilles mystiques qui, pour avoir été toujours vierges, n'ont pas laissé d'être heureusement fécondes puisque, du premier

du Cœur de Jésus... » Le lecteur moderne supporterait difficilement la lecture de la suite de ce discours qui fut cependant prononcé devant les visitandines, le clergé, et l'élite de la population d'Annecy. Cf. *Oraison funèbre sur la sainte vie de la bienheureuse mère de Chantal*... Nécé, 1646, page 110 et 111.

(1) Cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 170 et ss.; 288 et ss.

monastère, comme de la première ruche, est sorti un si grand nombre d'essaims qui se multiplient encore aujourd'hui sur toute la terre.

Ces chastes ouvrières, qui n'avaient point d'autres pensées que de sucer la précieuse liqueur de la perfection sur la vie cachée de Jésus de Nazareth qui est nommé, dans le Cantique, la fleur des champs et le lys des vallées, furent renfermées durant cinq ans entiers entre les montagnes de Savoie et, si la modestie me permet de le dire, toutes cachées dans les cinq plaies de notre Sauveur Jésus-Christ qui étaient les rayons sacrés de cette ruche amoureuse... Mais leur Epoux céleste ne permit pas qu'elles demeurassent plus longtemps stériles. Leur première saillie fut pour établir un monastère en la ville de Lyon et, ce qui achève ce parallèle, outre notre très honorée mère Jacqueline Favre qui fut la première supérieure... de cette troupe de vierges, Dieu ne manqua point de leur pourvoir d'une charitable et très vertueuse fondatrice, laquelle... mérite d'être reconnue comme la reine-abeille de cette ruche mystique. (1)

La comparaison ne manque pas d'à-propos, mais, à vouloir prolonger le parallèle, Françoise de Chaugy arrive à un délayage de pensée, à un enchevêtrement d'images qui rendent le morceau difficile à lire.

Veut-elle maintenant raconter par quels songes Dieu fit entrevoir à la mère de Bréchard sa vocation future? Au lieu de se jeter *in medias res*, elle prépare l'esprit du lecteur par ce petit essai philosophique :

Quoique les songes ne passent ordinairement que pour des mensonges, et que l'évaporation de l'aliment et les fumées qu'elle élève, le jeûne, le travail, la maladie, le défaut d'esprits animaux et sensibles, la dissipation de la chaleur et quelquefois même une application trop forte à l'étude en puissent être les vraies causes naturelles, et que la seule imagination, qui est une faculté vagabonde, ramassant des fantômes détachés du sens commun et les assemblant sans ordre puisse être le principe de son mouvement et le fabricant de ces chimères, et que, pour cette raison, le Sage ait dit en l'Écclésiastique que les songes en ont fait errer plusieurs qui se sont perdus pour s'y être arrêtés et avoir ajouté créance et fondé leurs espérances sur leurs prédictions, il est vrai néanmoins de dire que Dieu se plaît très souvent de communiquer avec les âmes durant le sommeil et les songes (2).

Où donc est la belle simplicité d'antan et qui reconnaîtrait

(1) *Vies de VIII vénérables veuves...*, p. 1, 2 et 3.

(2) *Vies des premières Mères*, 152.

dans cet étalage pédantesque la plume naïve de Françoise de Chaugy?

Ailleurs, elle dira, s'apprêtant à citer une jolie lettre de la mère de Bréchar d :

Comme nous remarquons une alliance naturelle entre le cœur, la langue et la main, de telle sorte que ce que le cœur conçoit, la langue l'énonce et la main l'exécute, les cœurs des mondains n'étant remplis que d'un amour profane, ils n'ont pour l'ordinaire qu'un langage pernecieux, et leurs lettres, qui sont les productions de leur main, sont des caractères que l'esprit du démon forme du mensonge, de la galanterie, de la flatterie ou de la vanité. Les lettres des serviteurs et des servantes de Dieu sont écrites d'un style bien contraire, etc., etc... (1)

Nous demandons grâce.

Parfois, mais plus rarement, c'est dans le corps même du récit que l'annaliste introduit ces développements ; ce sont alors de véritables dissertations où elle se plaît à épuiser la série des preuves et des arguments.

Ainsi, Marie-Jacqueline Favre, refusant de se rendre aux eaux malgré d'atroces souffrances causées par une maladie de foie, est, selon Françoise de Chaugy, un exemple propre à apprendre à toutes celles qui la suivront dans les infirmités

qu'il ne faut pas chérir la vie naturelle pour faire une si notable brèche au plus fort rempart de la vie religieuse ; qu'il faut se souvenir que l'Amant céleste veut que son Epouse soit un jardin clos et fermé afin que nul de ses bons désirs n'en sorte au dehors et que nulle pensée et usage séculier et profane n'y entre ; qu'il est bien malaisé qu'une religieuse voie le monde sans retenir quelque coutume mondaine ; que le peuple de Dieu, pour s'être mêlé parmi les Gentils, apprit à suivre leurs modes et adora leurs idoles ; que l'on se hâte insensiblement et sans que l'on s'en aperçoive lorsque l'on marche au soleil et que l'esprit du siècle laisse sa teinture dans un cœur sans y prendre garde ; que l'on ne peut s'approcher du feu sans en ressentir la flamme ni se voir enveloppé de fumée sans en emporter l'odeur ; que Dina, pour avoir rôdé par les rues de Sichem, reçut ce cruel outrage que ses frères vengèrent par le massacre de toute une ville ; que Thamar fut déshonorée pour être entrée innocemment dans la chambre de son propre frère et qu'il est bien malaisé qu'une fille consacrée à Dieu revienne meilleure de ces lieux où les plus réservés ne peuvent éviter les rencontres ni s'empêcher de recevoir des compagnies ; que la maison et la présence d'un propre frère doit être suspecte à une vierge

(1) *Ib.*, 191.

après qu'elle a lu que la Sainte Vierge rougit pour celle d'un Ange parce qu'il lui apparaissait sous un visage humain; et après tout qu'il ne faut pas qu'une religieuse qui est morte au monde par sa profession soit si attachée à la vie; que, dès son entrée dans le cloître, elle s'est dévouée à la mort et que pour cela elle est nommée dévote; que son pèlerinage dans ce monde ne sera que trop long; que c'est bien mal reconnaître les misères de cet exil que d'apporter tant de soins pour y demeurer esclave et bannie, et qu'elle fait paraître que son âme n'a pas un grand désir d'aller jouir de Dieu puisqu'elle est encore si attachée à ce corps de la mort, sachant qu'elle ne peut entrer dans la possession de ce bonheur qu'elle ne soit dépouillée de cette partie mortelle qui, un jour, sera revêtue de gloire et d'immortalité si elle est ici-bas crucifiée.

Après tout, elle peut considérer qu'il y a beaucoup d'endroits dans le monde où la nature n'a point pourvu de ce remède; qu'une infinité de personnes n'ont pas de quoi s'y faire transporter de loin et qu'il faut bien que tous ceux-là s'en passent par nécessité ou par indigence et qu'ils se consolent en Dieu dans leurs maladies, et que l'amour divin et le zèle d'une plus grande vertu doit bien faire, dans un cœur religieux, obligé de tendre à la perfection, ce que l'impossibilité ou la pauvreté contrainte fait dans les personnes du monde, et que l'immolation d'une vie pleine de misères et d'infirmités n'est pas une grande perte à une souffrante et misérable et que c'est un précieux et agréable sacrifice et holocauste devant Dieu. (1)

Quelle qu'ait été l'opportunité de ces conseils pour les moniales du XVII^e siècle, nous perdons le souffle à en poursuivre la lecture.

Plus concise, sainte Thérèse avait dit à ses religieuses en semblable occurrence : « Mieux vaut que quelques-unes meurent plutôt que de faire du tort à toutes. » (2)

Nous pourrions multiplier les exemples, ils abondent dans les *Vies des premières Mères* (3).

Même quand Françoise de Chaugy est plus brève, elle se plait aux subtilités. Voici un petit discours qui veut nous prouver que la sainteté, comme la valeur, ne se mesure pas au nombre des années :

Ayant consommé une si haute perfection en si peu de temps, [Françoise Sosion] nous a fait connaître qu'il ne faut pas toujours

(1) *Vies des quatre premières Mères*, p. 111 et ss.

(2) Cité par Hoornaert, *Sainte Thérèse écrivain*, p. 159.

(3) Je signale en particulier dans les *Vies de VIII veuves* une longue dissertation de deux pages pour comparer M^{me} de Dalet avec Agar, p. 268 et 269.

mesurer la sainteté de la vie par la suite des années, qu'il en est comme du prix des métaux où la qualité est plus considérée que la quantité, que de même qu'un petit cercle n'a pas moins de perfection, en sa rondeur, qu'un globe céleste, une innocence douée de tant de riches qualités et arrondie en si peu de jours ne cède rien à la vertu de plusieurs siècles, et plutôt que si la nature ne paraît jamais plus admirable que lorsqu'elle renferme beaucoup en peu d'étendue, une vie si courte et si pleine, c'est-à-dire féconde d'une si abondante plénitude d'effets et de bons désirs n'a pu être qu'un miracle de la grâce (1).

Si l'on en croit les visitandines, les hors-d'œuvre auxquels nous faisons ici allusion seraient d'une plume étrangère ; ils auraient été vraisemblablement ajoutés par les censeurs chargés de revoir l'ouvrage : le P. Harel, Nicolas de Hauteville et Charles-Auguste de Sales (2).

Cette conjecture est touchante ! Ainsi, tout ce qui est laid serait de ces Messieurs. Malheureusement, elle ne repose sur aucune preuve. En fait, la tendance à dissenter se fait jour à travers l'œuvre entière de l'annaliste dès qu'elle n'est plus soutenue par l'intérêt du sujet ou l'abondance de la documentation. Alors, elle « délabyrinthe », elle raffine, elle tend au didactisme et à l'homilétique.

(1) *Vies de IX religieuses*, p. 67.

(2) Préface des *Vies des IV premières Mères*, p. XXIII.

CHAPITRE II

Le récit.

Le triomphe de Françoise de Chaugy, c'est la narration. Elle appartient à cette lignée des aimables conteurs français qui, passant par Joinville et Marguerite de Navarre, représente ce qu'il y a de finement enjoué, de délicatement émotif dans le tempérament de notre race. Elle en a la fraîcheur, la grâce, la naïveté, l'ironie et le fin sourire.

Rien ne serait plus aisé que de composer un recueil de « *morceaux* » tirés des *Mémoires* de Françoise de Chaugy sur la mère de Chantal. On n'aurait que l'embarras du choix dans l'abondance variée des anecdotes, tableaux, dialogues qui s'enchaînent dans la contexture du récit comme une pierre fine dans les mailles d'un collier. On y trouverait tous les genres : familier, naïf, plaisant, réaliste, émouvant ou sublime, toujours alliés à cette simplicité, à cette sincérité, à ce naturel qui font le charme délicieux des *Mémoires*. De ce charme le lecteur a déjà pu jouir dans les larges extraits que l'analyse de cette œuvre lui a fournis.

Françoise de Chaugy conte comme elle parle, comme elle parlait aux visitandines lorsqu'aux récréations les sœurs étaient suspendues à ses lèvres pour apprendre quelque nouveau trait de la vie de la sainte ou des premières Mères. Ne fallait-il pas alors, pour les réjouir et « débander leur arc » autant que pour satisfaire leur curiosité, choisir, à l'occasion, quelque amusante histoire et la conter en relevant avec finesse le piquant d'un contraste ou le comique d'une méprise, sans préjudice de la petite leçon à tirer du récit ? Voici, au sujet de la mère de Chantal, un trait qui fut plus d'une fois, j'imagine, mis à profit par Françoise de Chaugy pour édifier ses filles autant que pour les amuser :

Etant en notre monastère de Grenoble... l'exactitude [de notre bienheureuse Mère] au silence fit faire un agréable équivoque : elle

s'était retirée pour dire Matines en sa cellule où, ne trouvant point d'Heures, elle fit signe à sa compagne, lui disant par un demi-mot : « Heu », au lieu de dire entièrement : « Donnez-moi des Heures ». La compagne crut que cette digne Mère se trouvait mal, ayant fort peu soupé, et qu'elle demandait un œuf. Elle va trouver la supérieure, et le lui dit ; l'on s'en mit d'autant plus en peine que jamais cette Bienheureuse ne faisait de telles demandes. Le bon du jeu fut qu'il ne se trouva point d'œufs frais dans la maison ; il fallut envoyer une sœur tourière à la maison voisine en chercher. Avant qu'ils fussent venus et cuits, notre Bienheureuse Mère eut bien à attendre, seule en sa chambre, à genoux devant son crucifix. Enfin voici la supérieure, sa compagne et quelques autres sœurs qui apportèrent ces œufs et venaient savoir comme cette digne Mère se portait. Quand elle vit cet équivoque, elle rit de si bon cœur que jamais œufs ne lui firent plus de bien ; mais, par une sainte austérité à garder sa résolution de ne point parler au grand silence que pour les choses nécessaires, elle se contenta de dire : « C'est des Heures que je demande » et remit au lendemain à faire en détail ce conte à la récréation, donnant le bonsoir à la supérieure et aux sœurs par un sourire gracieux et un enclin. (1)

Qui ne voit qu'en racontant ce trait Françoise de Chaugy s'amuse, et de bon cœur. Pourtant si elle ne laisse échapper aucun détail propre à souligner le comique de la situation, c'est avec une grande délicatesse de doigté. Elle n'appuie pas, ne charge pas. Tous les mots portent mais il n'y a pas un mot de trop.

Cette délicatesse de touche, cette finesse d'expression apparaîtront mieux encore dans l'anecdote suivante qu'on ne saurait enlever de façon plus preste et plus élégante :

Il y avait un jeune seigneur, grand ami de M. de Chantal, mais que le démon rendait passionné de notre Bienheureuse, et avait entrepris de la poursuivre jusqu'au non plus, quoique la rare modestie de cette jeune dame le tint en telle captivité qu'il n'osait déclarer son infâme passion que par des subtilités ; quand M. de Chantal était chez lui, ce jeune seigneur n'en bougeait sous prétexte de la chasse. Une fois qu'il était parti pour aller en voyage, ce pauvre passionné voulut tenter fortune et alla visiter notre Bienheureuse, laquelle le reçut en qualité d'ami du baron de Chantal ; le soir s'approchant, et voyant qu'il se jetait sur des discours à sa louange, par une sainte finesse, sans lui faire seulement

(1) *Mémoires*, 489 et 490. La mère de Chaugy ajoute : « Cet équivoque et encore quelques autres furent cause qu'elle ordonna qu'il valait mieux écrire ce qu'on voulait, au silence, ou dire cinq ou six courtes paroles pour la vraie nécessité que de faire des signes peu intelligibles et qui mettent en peine ou excitent à rire ».

connaître qu'elle connaissait la passion qui le poussait, elle lui dit qu'elle était mariée que le baron de Chantal ne fût chez lui pour l'entretenir et divertir, que, pour elle, comme femme absente de son mari, elle n'avait aucune joie, c'est pourquoi il ne perdrait que de l'importunité si elle s'absentait; qu'il fallait qu'elle allât pour quelque affaire chez une demoiselle, sa voisine; qu'elle laissait des gens au logis pour le servir ce soir-là et, là-dessus, monte à cheval pour aller coucher ailleurs. Le pauvre gentilhomme, d'autre côté, monta à cheval si confus et si étourdi en son esprit de l'éclat de cette grande vertu que jamais, depuis, il n'osa aborder cette vertueuse dame en l'absence de son mari. (1)

Cette finesse malicieuse s'allie, chez la sœur de Chaugy, à une crédulité naïve qui donne à quelques-uns de ses récits un petit air de légende, telle l'histoire de ce Frémyot, aïeul de la sainte, qui, parvenu à l'âge de « septante cinq ou six ans », eut « révélation du jour et de l'heure de son décès », et, « la veille d'icelui », s'en alla dire adieu à ses parents et amis, leur annonçant avec une « sainte simplicité qu'il était sur son départ pour aller au voyage éternel. » Or, poursuit l'annaliste,

ce même jour il arriva une chose véritablement merveilleuse, c'est que ce bon vieillard, voulant monter sur sa petite mule pour aller prendre congé de ses amis, il ne le pouvait à cause de sa débilité. Cette bête, comme si elle eût connu la nécessité de son maître, étend ses quatre jambes, s'abaisse jusque quasi à toucher la terre avec son ventre et demeure dans cette posture jusqu'à ce que ce bon vieillard fût bien agencé sur sa selle, que tout doucement elle se releva, tirant ses pieds l'un après l'autre et, au retour de ce petit voyage, elle se mit en la même posture pour laisser descendre commodément son bon maître, ce qui fut remarqué de tous les assistants comme une merveille et comme une petite récompense que Dieu donnait au bon vieillard de sa parfaite soumission à l'Eglise romaine, car les créatures irraisonnables, dit un saint, se rendent soumises à l'homme à mesure que l'homme raisonnable se rend soumis à Dieu (2).

Légende ou miracle, que nous importe ici? Ce qu'il nous faut retenir, c'est ce don de dire avec grâce les choses les plus simples et de relever par là les plus communes.

C'est d'ailleurs une tendance, chez notre annaliste, que de chercher pour les faits plus ou moins curieux qu'elle rapporte une interprétation surnaturelle ou mystique, quelle que soit l'explication naturelle que l'on en puisse fournir. Son esprit

(1) *Ib.*, p. 27.

(2) *Ib.*, 5.

se plaît à ces ingénieuses subtilités. C'est ainsi que la naissance de Marie-Péronne Pernet

a paru comme miraculeuse en ce qu'elle sortit du ventre de sa mère tout enveloppée depuis les pieds jusques à la tête d'une petite peau luisante et transparente comme une très délicate toile de soie, à travers de laquelle elle paraissait belle comme le jour, ce qui causa de l'admiration à tous ceux qui étaient présents et qui donna lieu à diverses prénotions des grands desseins que Dieu avait sur elle. L'une des principales... c'est que Dieu la destinait pour le cloître, puisqu'elle naissait recluse, et qu'au moment de sa naissance, étant cachée au monde, un jour elle aurait l'honneur de mener une vie inconnue au monde et cachée en Jésus-Christ; enfin, chacun augura qu'elle serait un jour sous le voile puisqu'elle naissait voilée. Elle paraissait sous ce crêpe comme une aurore sous la nue. On observa même que tout le temps qu'elle fut sous ce voile mystérieux, elle tournait gracieusement ses yeux innocents et, dès qu'on l'eut retirée de cette clôture, elle se mit à jeter des larmes. Elle n'en sortit que pour être purifiée par l'eau du baptême et pour recevoir, avec le caractère de chrétienne, le droit d'aspirer à l'éternité, comme un ver à soie qui ne sort de son tombeau magnifique qu'avec des ailes pour voler, ayant changé de nature. (1)

Admironons ici cette richesse d'imagination qui sait greffer tant de jolies choses sur la puérilité du donné initial. Nous sommes encore dans la zone légendaire, mais qu'importe? C'est charmant (2).

Il y aurait une jolie cueillette à faire parmi les récits de songes qui figurent dans l'œuvre de la mère de Chaugy et pour l'éclaircissement desquels il ne serait pas besoin « comme Nabuchodonosor de faire assembler tous les Mages d'un empire » (3), l'annaliste y pourvoyant d'une manière ingénieuse.

(1) *Vies de VII religieuses*, 259 et 260.

(2) On lit dans les *Vies de VIII veuves...*, 113 et 114, que la sœur de Bonivard étant encore dans le monde recueillit chez elle une démoniaque « que tout le monde fuyait d'autant que c'était une coureuse et toute gâtée d'un mal honteux et dangereux. » Elle la soigna comme si elle eût été « sa propre sœur ou sa fille » et la vit mourir repentante munie de tous les sacrements.

Jusqu'ici le récit est touchant, mais lisez ceci :

« La nuit avant sa mort, elle ne la quitta jamais l'exhortant à combattre contre l'ennemi qui l'avait travaillée si cruellement et ce fut une merveille que chaque démon qu'elle avait dans le corps sortait à chaque fois qu'elle prononçait le doux nom de Jésus et de Marie, chacun lui faisant une ouverture à la tête pour marque de sa sortie. Il ne se pouvait autrement, l'arche du Testament et l'idole de Dagon, en un mot, Jésus et le démon ne pouvant subsister dans un même temple. »

(3) *Vies des IV premières Mères*, p. 154.

Mais sa plume tout à l'heure légère, spirituelle et naïve sait aussi décrire les plus brutales réalités sans reculer, pour les peindre, devant le mot propre. Peut-on lire sans frémir le récit de certaine mortification héroïque de la sœur de Bally (1) ou le tableau des épouvantables plaies de Marie-Françoise Sosion? (2) En ces pages, le réalisme de la mère de Chaugy rivalise avec celui de Huysmans.

Ce puissant réalisme, Françoise de Chaugy l'obtient souvent par l'emploi du mot le plus simple, car elle ne cherche pas à forcer la note, mais seulement à peindre au naturel, et si elle n'hésite pas devant les termes les plus répugnants quand il n'y en a pas d'autres pour désigner les choses, elle n'en fait pas non plus recherche pour renforcer un tableau et produire un effet. L'effet, cependant, est obtenu, mais par la seule vertu de l'exactitude et de la vérité. En voici un remarquable exemple : Françoise de Chaugy vient de décrire la charité de la baronne de Chantal auprès des pauvres « drilleux », « chancreux », atteints « de gale et de furoncles » dont elle nettoie la « vermine » et parfois les « immondices » ; elle veut maintenant nous faire admirer jusqu'où peut aller le dévouement héroïque de cette admirable servante des malheureux ; elle décrit donc, avec des détails étudiés et un souci évident de peindre vrai, mais sans amplification aucune, avec les mots les plus simples, cette femme qui, s'étant coupé « une verrue qu'elle avait sur le nez », se la « coupa si mal à propos que soudain il lui vint un cancer lequel, en peu de temps, lui mangea le bout du nez », puis

[décharna] les joues, les dents, les mâchoires, monta jusqu'aux oreilles et descendit jusqu'au dessous du menton, lui mangeant tout au long du cou, en sorte que le visage de cette femme n'avait non plus de forme humaine qu'une tête de mort excepté les yeux qui lui roulaient dans la tête et qui la rendaient plus effroyable... Sa misère était parvenue jusqu'à ce point que le chancre lui détachait les mâchoires et lui avait fait un trou au gosier par lequel elle prenait un peu d'aliment que la vertueuse dame lui distillait par là dans l'estomac avec un biberon. Elle ne pouvait plus former ses paroles, parce que son souffle lui sortait par ce trou du gosier avec un bruit pitoyable, par où l'on voit s'il ne fallait pas une force plus qu'humaine pour persévérer si longtemps à servir cette pauvre créature, laquelle, se voyant mourir, avait un extrême regret que

(1) *Vies de VII religieuses*, p. 75 et 76.

(2) *Vies de IX religieuses*, p. 107 et 108.

ce fût sans communier ; mais la charitable mère de son corps le fut encore de son âme, trouvant invention et obtenant du curé qu'il lui portât, par ce trou du gosier, une petite particule de la sainte hostie avec des pincettes d'argent qu'elle fit faire exprès. Ce qui étant fait, la bonne femme décéda doucement et chrétiennement environ demi-quart d'heure après cette heureuse communion. (1)

En s'efforçant d'atteindre à ce réalisme, à cette exactitude dans les termes, à cette précision dans les détails, Françoise de Chaugy ne fait pas de l'art pour l'art. Celui-ci, chez elle, n'est qu'un moyen de rendre visible et palpable la beauté intérieure de l'âme et la richesse des sentiments du cœur. Ce sont les actes extérieurs par lesquels ils s'expriment ou les circonstances propres à les mettre en valeur que l'annaliste s'attache à observer et à rendre. Or, Françoise de Chaugy, qui a eu l'avantage de vivre durant de longues années dans le voisinage d'une sainte, sait que la sainteté n'a pas de gestes spéciaux, de paroles singulières et n'exige pas de cadre exceptionnel. Les saints vivent comme nous, dans la banalité des choses. Ces petits faits communs, obscurs et familiers qui font la trame de notre vie journalière remplissent la leur comme la nôtre. Mais ces actes vulgaires, transformés par la richesse de vie intérieure d'un saint, deviennent charité, douceur, abnégation, humilité, en un mot : vertu. C'est cette vertu qu'il s'agit de montrer à travers le geste qui l'exprime, l'occasion qui la fait naître, le cadre qui l'entoure. Ainsi l'a compris Françoise de Chaugy. Il est remarquable qu'elle ne procède jamais, dans les *Mémoires*, par des exposés ou des développements abstraits. Chez elle, tout se traduit dans le concret. Ses personnages vont, viennent, parlent et agissent sous nos yeux chacun selon son rôle et son caractère. Ce sont des scènes vécues que l'annaliste nous offre presque à chaque page de son livre.

Mais, par ce don qu'elle a de nous rendre les choses présentes avec tant de relief, il arrive qu'elle nous touche bien plus qu'elle ne le ferait avec de beaux discours et nous fait sympathiser avec elle dans toutes les émotions qu'elle ressent.

Ainsi en est-il dans la page suivante, à coup sûr l'une des plus remarquables des *Mémoires* :

Cette Thabita de nos jours... avait donné charge expresse qu'on

(1) *Mémoires*, 85 à 87.

lui amenât les pauvres que l'on trouverait par les champs et le long des buissons, ayant une compassion toute particulière pour ces créatures délaissées qui servent de jouet à la misère. Les paysans étaient fort fidèles à lui obéir en cela, et, trouvant quelque pauvre misérable, ils le lui amenaient aussi franchement qu'on amènerait un fils chez son père, et elle le recevait avec plus de joie véritable qu'un avaricieux ne recevrait son trésor; aussi était-ce celui de son cœur de servir Dieu ès choses les plus répugnantes à la nature.

Une fois entre autres, un bon paysan, revenant du marché d'Autun, trouva, auprès d'un buisson, un pauvre garçon tout ladre et lequel ayant la haute rache était abandonné de tous; le bonhomme met pied à terre et le charge sur sa monture pour en faire un présent à la fervente baronne, laquelle, avec une joie extraordinaire, mit ce pauvre garçon dans un lit qu'elle avait toujours prêt pour les pauvres au lieu où elle les servait; et ayant fait un paquet de ses haillons pour les nettoyer de la vermine, prit des ciseaux, et, de ses propres mains, tondit et huila cette tête racheuse, lui mit un bonnet bien blanc et alla elle-même brûler ses cheveux, sans vouloir permettre qu'aucune de ses servantes les touchât. Le long temps que ce pauvre garçon avait demeuré sans manger était cause qu'il lui en fallait peu et souvent; cette charitable nourrice des pauvres s'y assujettissait et le paissait de sa propre main; d'ordinaire, elle allait le visiter trois ou quatre fois le jour, engraisant au moins deux fois le jour, sans y manquer, sa tête racheuse et nettoyant sa ladrerie.

Quand il arrivait que des justes devoirs la retenaient proche de son beau-père ou dans l'entretien de quelque compagnie si honorable et digne de respect qu'elle ne se pût dégager sans incivilité, elle envoyait une de ses servantes porter le repas à ce pauvre garçon; la fille, qui n'était pas duite à la mortification comme sa maîtresse, posait promptement vers le malade ce qu'elle portait et se retirait sur le champ, se bouchant le nez; nous l'avons appris de la propre bouche de cette fille qui nous disait que ce pauvre se mettait à pleurer et disait: « Quand Madame vient, elle ne se bouche jamais le nez, elle s'assied proche de moi et m'instruit pour mon salut; mais, quand elle ne peut venir, tous les autres m'abandonnent. » Après qu'elle eut rendu ses fidèles services à ce pauvre, plusieurs mois durant, il plut à Dieu de l'appeler pour être un ami de réception à sa bienfaitrice dans les Tabernacles éternels. Elle le veilla les nuits entières, lui fit recevoir les derniers sacrements. Quand il voulut expirer, il se tourna contre elle, les mains jointes, lui demandant sa bénédiction; elle la lui donna, et l'embrassant, lui dit ces propres paroles: « Va, mon enfant, avec confiance en Dieu: tu seras porté avec plus d'avantage que le Lazare par les mains des Anges, au lieu du repos... » (1)

(1) *Mémoires*, pages 83 et 84.

Que de vie et de mouvement dans ce morceau et combien émouvantes la douce tendresse et la généreuse pitié qui s'en dégagent.

Par ce contact direct avec les choses, par ce don de leur rendre la vie, d'animer une scène, de camper un personnage, par l'art aussi et l'aisance avec lesquels elle manie le dialogue, Françoise de Chaugy, pour peu que le sujet y prête, atteint aisément au pathétique. Dépouillée de tout commentaire, la scène alors se joue sous nos yeux avec cette tragique simplicité que revêtent presque toujours, dans le réel, les drames les plus poignants.

Le récit de la mort de Monsieur de Chantal est un modèle du genre :

Le baron relevait de maladie :

Un sien allié, son parfait et intime ami, l'étant allé féliciter de sa convalescence, lui persuada très innocemment d'aller un peu à la chasse dans un petit bois voisin pour se récréer et prendre l'air. Le bon seigneur, qui aimait passionnément cet exercice, s'y accorda volontiers. Ils allèrent à pied à une petite chasse qui s'appelle en France le traquet; comme ils étaient prêts à se poser pour attendre au détroit la bête fauve, ils portaient leurs arquebuses bandées, amorcées et le chien abattu. Le baron de Chantal dit à l'autre qu'il prît garde qu'une branche des broussailles lui pourrait bien faire quelque mauvais coup. Or, l'on ne sait pas si, à cause d'une casaque de chasse, de couleur de biche, que le baron de Chantal portait, l'autre le coucha en joue par méprise, le voyant passer à travers d'un hallier, ou si en effet une branche, le trahissant, fit lâcher son arquebuse; mais voilà un coup fatal qui blesse à mort le pauvre baron de Chantal, lequel se vit par cet accident vêtu de la pourpre de son sang. Ce funeste coup lui rompit la cuisse et lui enfonça des balles et des dragées dans les hanches: « Je suis mort, dit-il, mon cousin, mon ami. Je te pardonne de tout mon cœur, tu as fait ce mauvais coup par imprudence. » Après ce pardon si généreux et si tranquille, il envoya quatre de ses serviteurs en quatre diverses paroisses, afin que, s'ils ne trouvaient pas le curé en l'une, ils le trouvassent en l'autre pour le venir confesser et lui administrer les derniers sacrements; il en envoya un cinquième vers sa chère femme, mais « hélas! dit-il, ne lui faites pas savoir que je suis blessé à mort, dites seulement que je suis frappé à la cuisse ».

Ce messenger trouva la pauvre baronne qui était au lit, n'étant accouchée de sa dernière fille que depuis quinze jours. Dès qu'on lui eut fait ce douloureux message: « Ha! dit-elle, on me dore la pilule », et se levant promptement, court vers le cher blessé, lequel on avait porté en une maison du village voisin et mis au lit. Dès qu'il la vit: « Ma mie, lui dit-il, l'arrêt du ciel est juste; il le faut

aimer, il faut mourir... — Non, non, dit-elle, il faut chercher guérison. — Ce sera en vain », dit le malade. Elle voulut dire quelques paroles sur l'imprudence de celui qui avait fait ce funeste coup : « Ha ! lui dit le malade, honorons la céleste Providence, regardons ce coup de plus haut !... » Ce généreux seigneur, d'un esprit tranquille et résigné, s'enquit si le prêtre n'était point encore venu ; il en arriva un qui le confessa. C'est chose admirable de la constance de ces grands cœurs !... Ce malade parlait de sa blessure et de son prochain trépas comme si cela eût touché un autre que lui. Il vit de loin celui qui l'avait blessé, lequel allait d'un côté et d'autre comme désespéré ; il haussa la voix et lui cria : « Cousin, mon cher ami, ce coup m'est lâché du ciel, premier que de ta main ; je te prie, ne pèche point en te détestant pour une action où tu n'as point péché ; souviens-toi de Dieu et que tu es chrétien !... » L'on a assuré que, sans cet encouragement, cet infortuné gentilhomme allait plonger son épée dans son propre sein pour venger lui-même sur lui-même, par sa tragique mort, celle de son ami. Les médecins que l'on avait envoyé quérir arrivèrent assez promptement ; la pauvre baronne affligée leur dit sans glose : « Messieurs, absolument il faut guérir M. de Chantal. » Le patient entendit cela de son lit et répliqua en souriant : « S'il ne plaît au médecin du ciel, ceux-ci ne feront rien. » On le porta chez lui, où l'on n'épargna rien pour sa guérison. Notre Bienheureuse, s'affligeant par trop, pressait avec tant d'instance les médecins pour sa guérison qu'ils entrèrent en appréhension de sa mort, et n'osèrent, crainte de quelque accident, lui faire une incision aux flancs pour arracher les balles, lesquelles s'enfoncèrent et infectèrent les parties nobles ; après quoi il n'y eut plus d'espoir de guérison. Le malade était tout résigné entre les mains de Dieu, et exhortait sa chère épouse à la même résignation, lui disant souvent que la volonté de Dieu est le seul bien de l'homme chrétien, et si elle ne voulait pas recevoir avec paix et soumission le coup de sa mort. La douleur de cette femme affligée était si grande qu'elle ne put jamais faire venir son cœur jusqu'à prononcer le *oui* de cette résignation, mais se dérobaît de la chambre du malade, et allait crier tout haut en certain lieu écarté : « Seigneur, prenez tout ce que j'ai au monde, parents, biens et enfants, mais laissez-moi ce cher époux que vous m'avez donné. » Elle offrait à Dieu l'accessoire et gardait le principal, mais la céleste Providence avait conclu de faire autrement le partage.

Ce brave et vertueux cavalier mourut à la plus belle fleur de son âge et neuf jours après sa blessure... (1)

Arrêtons-nous là. Ce n'est pas que d'autres pages aussi belles ne se puissent trouver dans les *Mémoires*, mais il faut se borner.

Le portrait, dans les biographies n'est pas à la hauteur du

(1) *Mémoires*, pages 30 à 33.

récit ; il reste vague, imprécis, abstrait. Françoise de Chaugy dira de la mère de Chantal :

Elle était de riche taille, d'un port généreux et majestueux, sa face ornée de grâces et d'une beauté naturelle fort attrayante, sans artifice et sans mollesse ; son humeur vive et gaie, son esprit clair, prompt et net, son jugement solide, il n'y avait rien en elle de changeant ni de léger (1).

Mais de Marie-Jacqueline Favre elle dira de même :

Son esprit était clair et net, son jugement ferme et solide, son âme franche et sincère, son cœur doux et généreux, son corps plein de grâces et d'attraits, son maintien sans affectation et son visage accompagné de gravité et de modestie (2).

Nous saurons également que Claude-Agnès de la Roche était « très belle, de riche taille, pleine d'esprit et de fort bonne grâce » (3).

C'est-à-dire que nous ne savons à peu près rien.

Par contre, Françoise de Chaugy excelle à tracer de petits croquis où apparaissent, pris sur le vif, un geste, une attitude, une manière d'être de ses personnages. Ces croquis abondent dans les *Mémoires* ; ils sont si pleins de vie et de naturel que le pinceau pourrait s'en inspirer pour illustrer l'ouvrage. C'est la baronne de Chantal partant à cheval, de bon matin, pour s'en aller ouïr messe et le sermon à Autun, à trois petites lieues de Monthelon, puis revenant au grand trot « par certaines petites rues secrètes » pour n'avoir à parler à personne et se trouver au premier repas de son beau-père (4).

C'est Marie-Aimée de Thorens qui, logeant au monastère, saute du lit quand sonne l'oraison et se met sur le seuil de sa porte pour donner au passage « le bonjour à sa chère mère, laquelle, sans dire mot », lui rend ce bonjour « en silence par un regard amiable et un petit enclin de la tête » (5).

La voyez-vous, cette fondatrice, gardant la vache de l'enclos pour l'empêcher de brouter « les petits arbres », et trouvant sa joie dans ces « exercices bas et domestiques » ? (6) ou bien pas-

(1) *Ib.*, 16.

(2) *Vies des IV premières Mères*, 9.

(3) *Ib.*, 488.

(4) *Mémoires*, 48 et 49.

(5) *Ib.*, 490.

(6) *Ib.*, 185.

sant le mont Cenis « sur le bord des affreux précipices » qui font « blêmir » sa compagne Jeanne-Thérèse Picoteau, tandis qu'elle sourit « dévotement » faisant quelques actes d'abandon « à la céleste Providence » (1).

Lorsqu'elle alla en son dernier voyage de France, elle ne [voulut] jamais souffrir qu'on lui fit des habits neufs et, la veille de son départ, elle demanda à la robière des pièces pour raccommoder sa tunique qui était toute rompue; elle les y faufila elle-même et, après, allant trouver la robière, la pria de les coudre, lui montrant comme cela allait bien et qu'il lui semblait être si brave quand elle avait quelque chose qui sentait la pauvreté.

Etant à la fondation [du] monastère de Turin, visitant quelques maisons pour loger ses religieuses, M. le marquis de Lullin dit à M^{me} Royale qui était présente qu'elle remarquait un peu *la splendeur de cette fondatrice d'Ordre* : ses souliers avaient deux ou trois pièces en devant et étaient attachés avec des courroies de cuir. (2)

A côté de ces croquis, voici un tableau riche de détails à souhait. Qui le voudrait peindre n'aurait qu'à le transposer de la page écrite sur la toile. La baronne de Chantal

avait des habits de réserve pour les pauvres et, quand il en venait à elle de tout misérables, drilleux et pleins de vermine, elle leur faisait mettre des habits qu'elle tenait tout faits, et, prenant les hailons que les pauvres posaient, elle les faisait bouillir dans de l'eau pour en ôter la vermine et, de ses propres mains, elle les recousait et rapiécail. Quand les habits des pauvres n'avaient point de vermine, mais que seulement ils étaient déchirés, on l'a vue souvent, avec des fausses manches et un tablier blanc devant elle, étendre ces habits sur sa table et les vergeter, faisant encore de même après les avoir raccommodés pour les rendre plus propres aux pauvres (3).

Terminons enfin par cette jolie fresque :

Un jour d'été qu'il faisait une extrême chaleur, cette Bienheureuse Mère, venant du jardin, s'assit sur un escalier de pierre où il venait un petit ventelet fort gracieux; elle se leva promptement de cette place disant : « La nature trouve ici trop à prendre. » S'étant assise ailleurs, elle demeura fort longtemps sans mot dire, se pinçant la peau des mains; elle ouït qu'une sœur disait à une autre : « Je voudrais bien savoir la pensée de notre Mère, mais je n'ose pas la lui demander. » Cette digne Mère, se tournant gra-

(1) *Ib.*, 294.

(2) *Ib.*, 425 et 426.

(3) *Ib.*, 81.

cieusement du côté de ses sœurs, leur dit avec une bonté toute maternelle: « Mes filles, je pense que la chair, qui est terre, veut tirer l'esprit en terre; mais l'esprit, aidé du Saint-Esprit, tirera la chair au ciel quand ce corruptible sera couvert d'incorruption... » Et derechef, pinçant sa main, elle disait avec une ferveur admirable: « En cette chair je ressusciterai et cette chair donnera gloire à la sacrée humanité de mon Rédempteur; cette espérance repose dans mon sein. » (1)

(1) *Ib.*, 351.

CHAPITRE III

Remarques générales sur la langue et le style.

La langue des Mémoires est celle de la toute première moitié du xvii^e siècle que l'usage des salons et l'autorité des grammairiens n'ont pas encore réduite à n'être qu'une traduction algébrique des idées ni pliée aux lois d'une syntaxe rigoureuse.

C'est la langue que Françoise de Chaugy et la baronne de Chantal parlaient à Monthelon, Alone et Bourbilly, langue pleine de saveur, riche en termes concrets, en expressions pittoresques, en locutions familières et dont la couleur archaïque s'allie avec beaucoup de charme à la naïve simplicité du récit. La lecture assidue des œuvres de saint François de Sales, dont la langue est franchement du xvi^e siècle, ne pouvait que prolonger, à ce point de vue, chez l'auteur des *Mémoires*, l'effet de l'éducation première ; aussi rencontrons-nous dans son œuvre, qui date pourtant de l'année 1642, beaucoup d'expressions déjà vieillissantes que l'usage tend, de plus en plus, à laisser tomber ; Françoise de Chaugy, par exemple, écrit encore : « sa pristine santé » (1), « altérée au pourchas » (2), « payer les échutes » (3), « préfiger » (4), avoir « prou peine » (5), sans « dilayment » (6).

Alors que, dans l'analyse des états mystiques, elle s'exprime volontiers en images et en symboles, elle use, au contraire, dans la narration, du vocabulaire le plus simple et le plus courant. Notamment pour la première partie des Mémoires, qui replace la baronne de Chantal dans le train de l'existence villageoise des châteaux de Bourbilly et de Monthelon, Françoise de Chaugy emploie la langue de la vie pratique, celle qui

(1) *Mémoires*, 29.

(2) *Ib.*, 363.

(3) *Ib.*, 175.

(4) *Ib.*, 117.

(5) *Ib.*, 150.

(6) *Ib.*, 117.

a trait aux besoins et aux préoccupations de chaque jour, langue concrète, fruste et sans apprêt, commune aux serviteurs et aux maîtres, qui donne au récit une couleur locale et fait revivre sous nos yeux les us et coutumes de l'époque et le cadre familial des personnages.

Voici, par exemple, le costume de M^{me} de Chantal devenue veuve et décidée, sur le conseil de son directeur, à « mettre bas l'enseigne » :

« Elle prit une coiffure sans façon, des nages noires, un bandeau de crêpe et une coiffe de taffetas noir ; son collet fort petit, joignant au cou, de toile épaisse, sans empois et des manchettes basses, larges de deux doigts ; sa robe d'étamine si simple qu'elle ne voulut pas seulement y souffrir un galon ; sa jupe de sergette noire, et ne voulut jamais user de bas de soie » (1).

Il est vrai, d'ailleurs, que, même avant son veuvage, elle n'avait jamais cherché nulle « parade d'or et de soie » et qu'elle se contentait, « comme la femme forte... du lin et de la laine », ne portant, hormis les fêtes, que du « camelot et de l'étamine » et méprisant « les affiquets » (2).

Suivons cette veuve, experte en affaires, visitant « tous les terriers et titres principaux des biens... de ses enfants, les contrats, les livres de raison », mettant « des grangers aux métairies, des fermiers receveurs aux châteaux », bonne autant que juste, d'ailleurs, et faisant grâce à certains « qui eussent été trop molestés si on les eût contraints de payer toutes les échutes » (3).

L'accompagnerons-nous chez les pauvres où elle porte charitablement : « potages, bouillon, orge, juleps » et de quoi garnir leurs lits en « oreillers, couvertes, linceuls blancs » ? (4)

Toujours assidue au chevet des malades, elle les soulage en tous leurs maux, qu'ils aient « la fièvre quarte qui se change en double tierce » (5), « la haute rache » (6), le « cours de ventre » ou la « dyssenterie » (7), la « fièvre erratique » (8) ou

(1) *Ib.*, 77.

(2) *Ib.*, 21 et 22.

(3) *Ib.*, 175.

(4) *Ib.*, 160.

(5) *Vies des premières Mères*, 225.

(6) *Mémoires*, 83.

(7) *Ib.*, 161.

(8) *Ib.*, 170.

« l'étiſie » (1) des « pulmoniques », qu'ils ſoient « chancreux » (2), pleins « de gale et de furoncles » (3) ou rongés d'un « malin » cancer (4).

Pour la peindre dans ces offices charitables, Françoise de Chaugy, nous l'avons vu, ne recule pas devant un brutal réalisme propre à faire ressortir l'héroïque généroſité de la ſainte. Le trait ſuivant prouve, cependant, que ce réalisme ne réſulte pas toujours de l'horreur des maux décrits, mais bien de l'emploi du langage commun et familier, tel celui que nous employons ſans fard autour d'un malade :

Il y avait, au faubourg d'Annecy, une pauvre femme impotente de tout ſon corps, qui avait un cours de ventre et dyſſenterie étrange ; elle ne ſe pouvait lever de ſon propre lit, non pas même ſe tourner ſeule d'un côté ſur l'autre.

Tous les matins, ou peu ſ'en fallait, notre bienheureuſe Mère l'allait nettoyer ; ſa compagne tenait cette pauvre créature ſoulevée entre ſes bras tandis que notre digne Mère lui changeait de linges et faiſait un paquet de ceux qu'elle tirait de deſſous elle qu'elle emportait à la maiſon pour les nettoyer et laver. Elle perſévéra plus de quatre ou cinq mois à faire cette charité, après leſquels, cette femme étant guérie de ce cours de ventre, il lui vint une autre incommodité que tous les matins notre digne Mère la trouvait toute mouillée et séchait ſes linceuls au feu avec ſa compagne à laquelle elle commandait de détourner ſon viſage pour ne pas recevoir la puante fumée qui ſortait de ces linges ; mais, pour elle, elle ne détournait nullement le ſien, et, quand on le lui diſait, elle répondait : « Je ſuis faite à cela. » (5)

Peut-on trouver un vocabulaire plus ſimple, un langage plus commun, je dirais volontiers plus vulgaire ?

Françoise de Chaugy, qui écrit comme elle parle, emploie fréquemment auſſi les locutions communes, les dictons populaires, expreſſifs et ſavoureux, tels ceux-ci : « tenir à pot et à feu » (6) ; « brûler la chandelle par les deux bouts » (7) ; « ſ'y

(1) *Ib.*, 173.

(2) *Ib.*, 79.

(3) *Ib.*, 87.

(4) *Ib.*, 85.

(5) *Ib.*, 161.

(6) *Ib.*, 47.

(7) *Ib.*, 21.

tenir ric à ric » (1) ; « tirer à sa cordelle » (2) ; « dévider cette fusée » (3).

Cette langue concrète, pleine de verdeur et de relief, est encore, à l'époque où écrit l'annaliste, celle que l'on parle au fond de la province qui toujours retarde sur l'usage de la cour et de la grande ville.

Ne soyons donc pas trop surpris des changements que les Maupas du Tour, les Seigneur et les Ménestrier infligent aux œuvres de Françoise de Chaugy avant de les offrir aux lecteurs délicats du XVII^e ou du XVIII^e siècle. « Notre langue qui s'est beaucoup perfectionnée..., écrit le P. Seigneur à ce propos, ne souffre plus ni simplicité dans les pensées, ni bassesses dans les narrations, ni grossièreté dans les mots, ni négligences et inexactitudes dans la composition » (4). Dès 1644, Mgr de Maupas, familier de la cour et de la société polie où s'élaborait le beau langage, corrige en maints endroits la langue des Mémoires. Au lieu de « mettre à bas l'enseigne » (5), il écrit « ôter les marques » (6) ; « allumer un bout de chandelle » (7) ne trouve point de place en sa prose, et les « affiquets » (8) deviennent sous sa plume, « des curiosités que la mode a produit (*sic*) et que la modestie condamne » (9).

Le passage du concret à l'abstrait apparaît ici nettement. La même évolution se fera sentir dans les *Vies des premières Mères et Sœurs*. Françoise de Chaugy subit l'influence de son plagiaire. De plus, dans ces biographies, la vie intérieure retient seule ou à peu près seule l'attention de l'annaliste et, par suite, le détail concret, la couleur, le pittoresque n'y trouvent que fort peu de place.

La phrase, dans les *Mémoires* de Françoise de Chaugy, a toutes les irrégularités qui appartiennent à la langue de la première moitié du XVII^e siècle ; de plus, elle n'est pas exempte, en beaucoup d'endroits, de négligences ; mais elle est aisée,

(1) *Ib.*, 440.

(2) *Ib.*, 9.

(3) *Ib.*, 290. Expression qui signifie : débrouiller une affaire.

(4) Cf. ci-dessus, p. 77, note 2.

(5) *Mémoires*, p. 52.

(6) *Vie de la mère de Chantal*, par Mgr de Maupas, 3^e édition, p. 60.

(7) *Mémoires*, 143 ; supprimé dans le texte de Mgr de Maupas.

(8) *Mémoires*, 22.

(9) Mgr de Maupas, *Vie de la mère de Chantal*, p. 21.

alerte, et se lit avec beaucoup de charme et de facilité. C'est une phrase parlée, qui suit les associations rapides de la pensée sans se soucier toujours d'en exprimer les rapports logiques. Il suffit alors à l'annaliste d'être comprise. Elle écrira, par exemple, au sujet de la mère de Chantal :

Parlerons-nous ici de sa charité envers les nécessiteux ? En vouloir dire les pratiques particulières, il faudrait faire des volumes à part (1).

Et ailleurs :

Les maisons que notre bienheureuse Mère ne put pas visiter, à cause de l'éloignement et que ces grands détours eussent trop prolongé son voyage, les supérieures, avec une compagne, l'allaient trouver aux monastères plus voisins (2).

Si l'on rencontre dans les Mémoires un bon nombre d'irrégularités de ce genre, telle n'est point cependant l'allure générale de l'ensemble. En particulier, dans les narrations où l'auteur se trouve en présence d'une importante succession de faits qu'il doit présenter au lecteur dans le cadre restreint d'un chapitre, les phrases s'enchaînent courtes et régulières et seraient presque classiques, n'était çà et là l'emploi de mots ou locutions vieilles qui conservent au style sa couleur archaïque. Les pages volontairement exemptes de « superfluités » (3) où Françoise de Chaugy rapporte la dernière maladie et la mort de sainte Chantal sont tout à fait caractéristiques de cette manière.

Les nombreux extraits que nous avons cités au cours de cette étude ont montré au lecteur avec quelle aisance l'annaliste manie le dialogue et combien alors sa phrase devient leste et agile. Par cette souplesse jointe à la notation précise ou objective du détail déjà signalée plus haut et qui exclut toute périphrase, Françoise de Chaugy arrive à une rapidité, à une concision d'autant plus remarquables que celles-ci l'abandonnent dans le domaine de l'abstrait. Les petits traits qui remplissent plusieurs chapitres de la troisième partie des Mémoires nous offrent de multiples exemples de cette manière rapide et concise. Notons celui-ci :

Entrant dans un monastère, une fille lui dit : « Ma Mère, j'ai vu

(1) *Mémoires*, 376.

(2) *Ib.*, 279.

(3) *Ib.*, 321.

votre bon Ange qui m'a guérie d'une tentation que j'avais d'être employée à des charges relevées. » A même instant, notre bienheureuse Mère connut que cette fille parlait par artifice et lui dit : « Ma fille, suivez donc la grâce, demandez à votre supérieure de n'être jamais employée qu'aux petites charges, je me fais forte qu'on vous l'accordera » ; réponse qui piqua si avant la pauvre fille qu'elle fit bien voir que son humilité était feinte et non sainte. (1)

Cette phrase limpide et preste s'alourdit parfois et s'obscurcit. Ce qui a lieu, en particulier, lorsqu'au lieu de laisser parler ses personnages, Françoise de Chaugy analyse leurs discours. Ce sont des pages entières qu'elle nous offre alors en style indirect, et s'il est vrai qu'elle les rédige avec une certaine maîtrise, cela n'empêche point que ces pages nous semblent longues, telle celle-ci où l'annaliste rapporte le discours que fit la mère de Chantal à ses filles à propos de l'élection de Marie-Aimée de Blonay comme supérieure d'Annecy :

Elle nous recommanda de ne nous point abaisser l'une l'autre dans l'esprit de notre nouvelle Mère, exagérant grandement le mal que ferait celle qui irait raconter les fautes passées de leurs sœurs ; « que nous devons agir comme Notre-Seigneur qui oublie le passé ; que si elle s'apercevait qu'on manquât à cela elle en procurerait des bonnes pénitences ; qu'une supérieure élue n'a à rendre compte que de ce qui se fait sous elle et non de ce qui est passé, de quoi on ne pouvait parler sans pécher contre la charité, sinon que quelque nécessité y contraignit et qu'on le fit sans passion et sans intérêt ; qu'elle même, qui avait été notre supérieure, lorsqu'il faudrait parler à notre très chère Mère élue, elle lui dirait les bonnes dispositions, talents et portée de l'esprit de chacune afin qu'elle vit de quel biais elle devait conduire, et que toute supérieure déposée doit rendre ce devoir à l'élue, mais qu'elle aurait grand scrupule de parler des défauts passés ou éteints, et qu'elle admirait quelquefois comme il se peut trouver des âmes si mal faites qu'elles se plaisent à aller déterrer des défauts commis il y a des années entières pour en tirer et faire tirer des conséquences au préjudice du prochain, qu'elles se devaient assurer que Dieu les mesurerait à cette aune » (2).

Si l'auteur des Mémoires n'avait écrit que dans ce style, nous aurions vite fermé son livre.

Françoise de Chaugy, cependant, sait mener à bien la longue

(1) *Ib.*, 540.

(2) *Ib.*, 304.

période correctement construite et régulièrement ordonnée (1), mais sa plume, qui court vite, bronche quelquefois et nous offre çà et là des phrases absolument déséquilibrées (2). C'est la rançon de cette spontanéité qui fait d'autre part le charme si prenant de son style.

Ces négligences sont plus fréquentes dans certaines biographies des premières Mères et Sœurs de la Visitation. Les phrases longues, traînantes, enchevêtrées, inorganiques y abondent. Nous sommes, de toute évidence, devant une œuvre que l'auteur n'a pas eu le temps de mettre au point. De plus, les gracieux récits, les tableaux, les dialogues, qui nous séduisaient dans les Mémoires, sont remplacés ici par les phrases abstraites et stéréotypées des notices circulaires. Tandis que nous les lisons, l'ennui nous guette.

Le style des Mémoires n'engendre jamais l'ennui ; outre la vie et le relief qu'il tire de son étroit contact avec le réel, il revêt, par l'abondance des épithètes dont la mère de Chaugy est coutumière, une sorte de tonalité affective qui le préserve de toute sécheresse. Ces épithètes expriment tantôt la physionomie morale d'un personnage, tantôt le sentiment qu'éprouve à son endroit l'annaliste. C'est à toutes les pages qu'elle les prodigue : « ce sage président » (3), « la bonne dame de Boisy » (4), « cette généreuse veuve » (5), « ce débonnaire prélat » (6), « cette pieuse nourrice des pauvres » (7), « ce brave et vertueux cavalier » (8).

Souvent, ce sont aussi des noms abstraits dont elle atténue ou renforce le sens par l'emploi d'une épithète. Elle dira : « sa dévote gravité et douce force » (9), « une sainte finesse » (10), une « amère amertume » (11), la « blanche vieillesse » (12).

(1) *Ib.*, 227.

(2) *Ib.*, 441 et 442.

(3) *Ib.*, 110.

(4) *Ib.*, 105.

(5) *Ib.*, 108.

(6) *Ib.*, 50.

(7) *Ib.*, 24.

(8) *Ib.*, 32.

(9) *Ib.*, 174.

(10) *Ib.*, 27.

(11) *Ib.*, 35.

(12) *Ib.*, 129.

L'alliance, on le voit, est parfois hardie et veut tirer un effet des contraires qu'elle unit : « Elle savait être sagement et saintement incivile » (1), écrira Françoise de Chaugy pour marquer la réserve de la baronne de Chantal.

Par l'emploi figuré de certains verbes, elle donne quelquefois à son style un puissant relief ; elle écrit, parlant du président Frémyot :

Ses ennemis aimèrent mieux engraisser leurs mains de pistoles que de les souiller du sang innocent [de son fils] (2).

Il fallut boire cette confusion (3),

dira-t-elle ailleurs.

De même, l'annaliste ne fait-elle pas ressortir avec un rare bonheur la distinction et l'élégance naturelle de M^{me} de Chantal lorsqu'elle déclare que la baronne « n'avait point de nécessité de mendier son lustre des curiosités du vêtement » ? (4)

Ces heureuses trouvailles, ces expressions imagées, évocatrices, abondent sous la plume de Françoise de Chaugy et suppléent, dans leur éloquent raccourci, à toutes les descriptions ou explications possibles. Voyez ce pauvre ladre rappelé par Dieu « pour être un ami de réception à sa bienfaitrice dans les tabernacles éternels » (5) ; ces malheureux des grands chemins « créatures délaissées qui servent de jouet à la misère » (6) ; ces ennemis pervers qui font « des feux de joie dans leur cœur » au sujet de la mort du roi (7) ; « ce petit grain de sable » qui commence « à troubler grandement l'œil clair et net de la conscience » de la sainte (8).

Le texte ci-après est un exemple frappant du relief obtenu par ce style expressif :

M^{me} de Chantal étant devenue veuve,

son beau-père, homme sévère et chagrin, âgé de près de soixante-quinze ans, lui écrivit qu'il voulait qu'elle allât demeurer avec lui,

(1) *Ib.*, 27.

(2) *Ib.*, 9.

(3) *Vies des premières Mères*, 49.

(4) *Mémoires*, page 22.

(5) *Ib.*, 84.

(6) *Ib.*, 83.

(7) *Ib.*, 9.

(8) *Ib.*, 150.

qu'autrement, il se remarierait et déshériterait ses enfants. La vertueuse veuve reçut par manière d'obéissance ce commandement de son beau-père, et, joignant son cœur à cette croix, alla demeurer chez lui avec ses quatre enfants pour y faire un purgatoire d'environ sept ans et demi... Le bon vieillard avait une servante qui ne bougeait d'après de lui pour le service de sa personne et à laquelle il avait entièrement remis le maniement de sa maison et de ses biens. Et certes, comme rien n'est plus insupportable qu'une servante qui devient maîtresse, cette femme ici était haute à la main et faisait si bien valoir sa surintendance que l'humble belle-fille n'eût osé faire donner un verre de vin à un messenger sans son ordonnance. Il fallait que notre bienheureuse Mère endurât que cette servante tint là-dedans, à pot et à feu, cinq de ses enfants qui allaient de pair avec ceux de cette Bienheureuse. Souvent, la servante excitait l'esprit du bon vieillard contre sa belle-fille. Elle en est venue quelquefois jusques aux reproches et injures; de quoi cette fidèle servante de Dieu, pour vaincre le mal par le bien, ne se plaignait jamais, et pour se venger à la façon évangélique... se rendait la maîtresse d'école et la servante des enfants de cette femme, leur apprenant à lire, les peignant et les habillant quelquefois de ses propres mains (1).

Voilà, certes, une page forte où l'on sent vibrer l'émotion contenue de l'annaliste.

La force, d'ailleurs, ne manque pas au style de Françoise de Chaugy. Veut-elle exprimer l'atroce douleur de M^{me} de Chantal après la mort de son mari, elle écrit :

« Toutes les actions de cette veuve affligée criaient à haute voix : Appelez-moi *Mara*, car le Tout-Puissant a rempli mon cœur d'amertume. » (2)

Fait-elle allusion à la sagesse pharisaïque des tièdes? « Le monde, déclare-t-elle, dont les yeux chassieux s'éblouissent des plus vives lumières, se mit à blâmer hautement ce procédé » (3).

Parfois même, le style de Françoise de Chaugy, bien qu'exempt de toute emphase, revêt une certaine grandeur, témoin cet exorde qui ouvre le chapitre où l'annaliste va narrer la mort de la sainte :

Enfin, rien n'est permanent sous le soleil et les plus belles vies trouvent leurs termes lorsque l'on s'y attend le moins. Notre digne Mère, qui venait de faire dans Paris un cours où elle avait paru

(1) *Ib.*, 46 et 47.

(2) *Ib.*, 35.

(3) *Ib.*, 80.

comme un soleil en sainteté, à peine fut-elle arrivée à Moulins qu'elle eut des indices qu'elle était dans son occident et qu'il se fallait coucher dans le lit de la mort... » (1)

Les remarques ci-dessus ne nous ont révélé qu'un des aspects du style de l'écrivain. Par un contraste curieux, la langue de Françoise de Chaugy, volontiers familière, objective et réaliste, revêt, dès qu'elle analyse les richesses de la vie intérieure ou mystique, une forme imagée, symbolique, tout à fait dans la tradition salésienne et qui mérite maintenant d'arrêter notre attention.

(1) *Ib.*, 320.

CHAPITRE IV

Les images et les symboles.

La préciosité mystique.

Le sentiment de la nature est absent des œuvres de la mère de Chaugy. En cela, elle est de son siècle. La grâce riante du lac d'Annecy et sa splendide couronne de montagnes, qu'elle avait journellement sous le regard, n'ont jamais donné lieu, sous sa plume, à l'expression d'un sentiment, d'une image ou d'une idée. Si parfois elle fait allusion aux paysages alpestres, c'est pour narrer l'effroi de sœur Jeanne Picoteau franchissant le col du Mont-Cenis (1), « cette grande montagne que peu de femmes peuvent passer sans frémir d'horreur à la vue des précipices » (2) ou pour faire admirer le recueillement de la sœur de Martignat, la sainte confiance en Dieu de la mère de Chantal (3) qui traversaient ces « affreuses montagnes » (4) sans seulement s'émouvoir. De ses voyages à la Sainte-Baume, en Provence, en Dauphiné, aucun écho, dans ses écrits, touchant le sentiment esthétique.

Quelques rares allusions à la mythologie, dernières traces de sa culture mondaine : ainsi, les neuf religieuses, « neuf chastes sœurs » dont elle groupe en un recueil les biographies, évoquent naturellement, bien qu'elles habitent « une montagne plus sainte » que le Parnasse (5), le souvenir des neuf Muses. « Le fleuve de l'oubli » (6), le « ciel empyrée » (7), le « phénix » qui

(1) *Mémoires*, 294.

(2) *Vies de VII religieuses*, 126.

(3) *Mémoires*, 294.

(4) *Vies de VII religieuses*, 328.

(5) *Préface des Vies de IX religieuses*, 1.

(6) Dédicace des *Vies des IV premières Mères*.

(7) *Vies des IV premières Mères*, 78.

renait de ses cendres (1), sont des images dont l'annaliste use quelquefois. Une réminiscence de Virgile avec la légende du rameau d'or (2), une allusion aux « Amadis » et aux « Astrées » pour les traiter de « niaiseries » (3), c'est à peu près tout ce qu'elle accorde à la littérature profane.

Le vocabulaire dévot lui fournit l'arsenal de ses métaphores usées; l'âme sera tour à tour: « le petit poussin » que Dieu tient « à l'ombre des ailes de sa divine protection » (4); la « colombe » qui prend son vol vers l'éternité (5); « l'abeille » qui butine le miel de la dévotion (6); « la brebis » dont le directeur est le « berger » (7); « l'alcyon qui, parmi les orages », se laisse porter par la confiance en Dieu (8).

Jusqu'ici, rien que de très banal et qui vaille la peine qu'on s'y arrête.

Ce qui donne au style de Françoise de Chaugy sa couleur propre, c'est l'emploi presque continu des images et figures bibliques. En cela, elle rappelle Jacqueline de Blémur et ses chroniques bénédictines (9), mais la visitandine a plus de grâce. On sait que, sur le conseil de la mère de Châtel, lectrice assidue de l'Écriture sainte, Françoise-Madeleine, jeune religieuse, s'était donnée avec ardeur à l'étude et à la méditation de la Bible. La connaissance qu'elle en a est si profonde, ses récits lui sont si familiers, ses personnages si connus qu'à tout propos ils lui reviennent à la mémoire et, l'exemple de saint François de Sales aidant, elle en arrive, comme son amie la mère de Châtel, à ne plus guère penser qu'en associant à ses idées, à ses images ou à ses perceptions, quelque souvenir biblique. Son style, par là même, en est émaillé.

Parfois, la comparaison est exprimée; elle écrira par exemple :

Cette jeune veuve paraissait dans la ville de Poligny comme Judith dans celle de Béthulie (10).

(1) *Ib.*, 188 et 219.

(2) *Mémoires*, 189.

(3) *Année Sainte*, XII, 389.

(4) *Mémoires*, 294.

(5) *Ib.*, 322.

(6) *Ib.*, 65.

(7) *Ib.*, 44.

(8) *Ib.*, 110.

(9) Jacqueline Bouët de Blémur: *Eloges de plusieurs personnes illustres en piété de l'Ordre de S. Benoist décédées en ces derniers siècles*. Paris, 1679.

(10) *Vies de VIII veuves*, 41.

Ou bien encore : la mère de Chantal paraissait

comme un autre Josué, forte, robuste et vaillante pour conduire son petit peuple en la terre promise que le vrai Moïse de nos jours lui avait montrée (1).

Mais déjà, dans la seconde partie de cette phrase, la métaphore a pris la place de la comparaison. Or, les exemples de ce genre abondent dans les Mémoires : Jeanne de Chantal sera tantôt « l'obéissante Tobie » pourvue d'un « angélique Ananie pour la conduire au voyage de la perfection et vie intérieure » (2) ; tantôt la « Thabita » charitable aux malheureux (3) ; la « tour de David » imprenable (4) ; une autre Judith » suscitée « pour couper la tête à l'Holopherne du monde » (5).

Saint François de Sales sera Moïse, Ananie, Elie, jetant sur la mère de Chantal « le manteau de sa protection paternelle » (6) ou Raphaël « envoyé pour lui montrer le chemin » de la part de Dieu (7).

Partout l'image biblique fait corps avec l'idée :

La Providence est admirable, écrira la mère de Chaugy, de permettre qu'il y ait toujours quelque Sèmeï pour persécuter ceux qui sont selon son cœur (8).

Le style est, par là même, tout imprégné de la poésie des Livres saints. Qu'elle est jolie cette page où Françoise de Chaugy nous peint Anne-Jacqueline Coste, servante dans Genève, s'en allant laver le linge sur le bords du Léman où elle « faisait de tristes complaints » sur l'endurcissement de ce peuple genevois « abandonné aux désirs de [son] cœur et à l'ignominie de ses honteuses passions ! On eût dit de voir Marie, sœur de Moïse, sur le rivage du Nil, ou une fille d'Israël recommençant ses lamentations sur les bords des fleuves de Babylone » (9).

Mais entre tous les livres saints, le *Cantique des Cantiques*

(1) *Mémoires*, 135.

(2) *Ib.*, 492.

(3) *Ib.*, 83.

(4) *Ib.*, 108.

(5) *Ib.*, 35.

(6) *Ib.*, 219.

(7) *Ib.*

(8) *Ib.*, 92.

(9) *Vies de VII religieuses*, 375 et 376.

est celui dont Françoise de Chaugy s'inspire le plus. Elle avait, pour lui servir de modèle, le *Traité de l'Amour de Dieu* et, pour l'entraîner, les exemples de Péronne-Marie de Châtel dont l'influence est ici trop importante pour que nous ne nous y arrêtions pas, d'autant qu'elle nous aidera tout à l'heure à marquer l'un des aspects de la spiritualité salésienne. La mère de Chaugy nous apporte ici un témoignage de première valeur :

A l'imitation de saint Augustin, qu'un Père de l'Eglise nomme le grand Père de l'amour pour avoir écrit et parlé avec plus de tendresse et de solidité que nul autre de la pureté de l'amour céleste, notre vénérable Père François de Sales, qu'on peut nommer après lui le grand maître de la sainte dilection, n'avait rien de plus fréquent dans ses prédications, dans ses conférences et dans ses écrits, que les paroles du sacré Cantique et quelques saintes réflexions sur le doux commerce que l'Amant céleste exerce avec son épouse ; et dès le moment qu'il en avait déclaré quelque trait, [Péronne-Marie de Châtel], cette vraie et fidèle amante, le sentait comme imprimé en son cœur, et sa mémoire n'en laissait pas échapper une seule parole ni la moindre conséquence. Et comme elle découvrait son intérieur au bon Prélat sans nul déguisement, lui ayant dit qu'elle se trouvait si vivement touchée des entretiens qu'il leur faisait sur cette matière qu'elle n'en pouvait rien mettre en oubli : « Oui, ma chère fille, lui dit-il, retenez sans crainte les paroles d'amour ; si Dieu vous a destinée à être Sulamite, il vous fera encore plus aimer les effets que les discours de l'amour du Bien-Aimé. » (1)

Elle en connut les effets, ce qui ne l'empêcha point d'en aimer les discours. Elle les apprit si bien, soit de la bouche de son saint directeur, soit dans le livre de Théotime ou dans le sacré Cantique, qu'elle ne parla plus que le langage de la Sulamite :

Voici l'Epoux qui vient, il tressaille sur les montagnes. Où allez-vous, l'époux de mon âme, tout chargé de rosée, c'est-à-dire de consolations et d'onctions dont mon cœur épanoui ne peut contenir l'affluence ? Par charité, contenez les ondes de vos divines miséricordes. Hélas ! retirez-vous de moi parce que je ne suis qu'une malheureuse et pécheresse. — Que dites-vous, ma sœur, que je me retire ? Eh, quoi ! vous m'appellez, vous gémissiez et vous soupirez après moi lorsque je m'éloigne ; et lorsque je suis présent, vous me dites : « Retirez-vous ! » — Oui, ô l'ami de mon âme, parce que vous mettez en l'oubli ce que je suis et le lieu où vous m'avez prise...

Si vous ne vous connaissez, ô ma belle ! retirez-vous. — Eh ! l'Ami de mon cœur, c'est vous seul qui me connaissez et qui semblez

(1) *Vies des IV premières Mères*, 300 et 301.

mettre en oubli ce que je suis et ce que vous êtes! Sortez donc et allez vers les âmes toutes pures qui sont vos chères épouses et vos servantes fidèles... et me laissez en ma petite cabane inconnue de tout le monde... où il me suffit de garder la vigne et d'empêcher que les petits renards ne la démolissent, cependant que vos fidèles épouses... prennent leur repos... dans votre propre sein...

Je me soumets avec humilité, ô mon Bien-Aimé, à me voir élevée à cette charge de [supérieure] comme à la tente de votre pavillon, ô mon pacifique Salomon! Cependant que mes compagnes reposent sous ce couvert, je ferai la garde et la sentinelle autour d'elles pour en éloigner les démons du midi et les frayeurs de la nuit, de crainte qu'elles soient éveillées plus tôt qu'elles ne désirent. Pour moi, je mérite d'être comme la tente de ce prince, toute noire, toute poussiéreuse, et toute hâlée aux rayons du soleil et presque méconnaissable entre ses épouses, pour me voir si fort occupée aux soins extérieurs... mais j'espère que je ne lairrai pas d'être et de paraître assez belle aux yeux de mon Bien-Aimé si je fais bien sa sainte volonté.

Et que celles qui me connaissent rien de ma simplicité et qu'elles me disent: « Comment osez-vous vous vanter d'être belle, pauvre gardienne de la vigne? Hélas! les longs travaux et le long temps depuis lequel vous êtes absente de votre Roi et bannie dans ce triste pèlerinage vous a toute décolorée et a flétri votre beauté extérieure. » Il n'importe, dirai-je, je m'estime trop heureuse d'être au service d'un si grand Roi qui me promet, n'étant que son esclave, de me rendre son épouse... (1)

Ce texte n'a-t-il pas retenu quelque chose de la poésie du *Cantique des cantiques* ?

Lorsque les répugnances que Péronne-Marie de Châtel éprouve pour la charge de supérieure viennent l'assaillir, elle s'écrie :

Sortez d'ici, mauvaise bise et venez, ô doux vent du midi, qui me portez la déclaration de la volonté de mon Dieu et soufflez dans le jardin de mon cœur afin qu'il produise les fleurs et les fruits qu'il désire... (2)

Et saint François de Sales de lui répondre :

Ma fille, souvent les fleurs croissent plus belles sur les fumiers que dans les jardins de belle apparence. A cause de la bassesse où vous vous tenez, Dieu fera de grandes choses en vous. Tenez-vous toujours proche de l'Epoux et il vous donnera son lait et ses mamelles pour nourrir ces chères jeunes filles desquelles il veut être aimé (3).

(1) *Ib.*, 351 et ss.

(2) *Ib.*, 421.

(3) *Ib.*, 343.

Que ces comparaisons hardies ne nous surprennent point. L'exploitation du *Cantique des Cantiques* était alors un lieu commun ; par suite, pas un atome de chair ou de sang ; abstraction pure.

Françoise de Chaugy, qui nous transmet ces textes dans les vies des premières Mères, pouvait-elle, à pareille école, ne pas être entraînée à manier ces métaphores ? De fait, elle en use, dans les Mémoires sur la mère de Chantal, avec délicatesse et dextérité. Jamais elle n'appuie, jamais elle n'insiste. Semés à travers le récit, auquel ils s'incorporent étroitement, ces fragments ou rappels de textes bibliques ne sont point des hors-d'œuvre et donnent au style beaucoup de charme et de poésie. C'est « la fille étrangère » qui ne prétend qu'à épouser « le vrai Israélite » (1) ; c'est « l'épouse » du Cantique aux « mains faites au tour » (2) ; c'est la Sulamite que le « divin Epoux » retire « des cavernes des léopards » (3) pour la faire « entrer toujours plus avant es pertuis de la pierre et au trou de la caverne de la vie... intérieure » (4) où il l'enivrera « d'un lait meilleur que le vin » (5) ; c'est la fidèle amante qui, non contente « de suivre son Bien-Aimé dans la douceur des encens de la vie spirituelle » moissonne avec lui « la myrrhe élue de la mortification » pour en « parfumer » ses mains (6).

Voile léger de la pensée, l'image la sert et l'embellit, à condition toutefois de ne pas l'obscurcir. A vouloir ne plus parler qu'en images, mieux encore en symboles, on tend à parler en énigmes. Sur ce chemin, la pente est rapide.

Une recherche excessive dans la comparaison en marque les premiers pas. Est-il besoin, par exemple, pour rappeler la vigilance de la mère de Châtel à faire observer la règle, de la comparer aux « animaux d'Ezéchiel qui ne se reposaient jamais », ayant « des yeux devant et derrière pour voir de toutes parts et pour voir à toutes choses », ou à ces « capitaines qui faisaient la garde autour du lit nuptial de Salomon » ? (7)

(1) *Mémoires*, 77.

(2) *Ib.*, 295.

(3) *Ib.*, 486.

(4) *Ib.* 71.

(5) *Ib.*, 486.

(6) *Ib.*, 77.

(7) *Vies des IV premières Mères*, 365.

Bientôt, les comparaisons vont disparaître pour laisser place aux symboles. Et certes, il fallait qu'ils fussent d'un usage bien familier à cette religieuse qui peut, sur son lit de mort, s'écrier en baisant le crucifix : « Voilà le bâton de Jacob sur lequel je m'appuie pour passer le Jourdain de cette vie ; c'est la clef de David avec laquelle j'espère d'ouvrir le ciel ; c'est la verge de Moïse avec laquelle j'espère dévorer les serpents d'Egypte » (1).

Encore un peu et la phrase deviendra rébus. Tout le monde n'est pas obligé de saisir d'emblée ce que veut dire la mère de Châtel lorsqu'elle déclare que « la religieuse qui s'intrigue dans les intérêts de ses proches doit s'écrier avec l'épouse qu'elle s'est troublée pour les chariots d'Aminadab ! » (2)

Cette tendance habituelle à ne plus parler qu'en métaphores mène droit à la préciosité.

O ma sœur ! pourquoi venez-vous si matin m'interrompre ? dit à sa compagne la sœur de Châtel troublée dans son oraison ; depuis le soir j'étais occupée à recueillir du miel auprès du lion de la tribu de Juda (3).

Nous sommes en pleine préciosité mystique.

M. Strowski, par une analyse très fine et très nuancée, a mis en évidence la part importante qu'il faut attribuer à l'influence de saint François de Sales dans la formation de l'esprit précieux au XVII^e siècle. Contre ceux qui douteraient encore de l'exactitude de cette thèse, n'apporterons-nous pas un argument irréfutable en montrant, dans un cercle où nulle autre influence que celle du saint n'a pu s'exercer, un échantillon parfait de cet esprit précieux ?

La mère de Chaugy nous l'apporte dans sa biographie de la mère de Châtel qui constitue dans l'histoire de la préciosité mystique un document de première valeur. Document peu connu jusqu'ici, car, dans l'étude des rapports de saint François de Sales avec les visitandines, Jeanne de Chantal avait à peu près seule retenu l'attention. Or, il est intéressant de constater que si la sainte a vécu dans sa plus haute perfection la doctrine salésienne, elle la dépouille, quant à l'expression, de la forme imagée que lui donne ordinairement saint François de Sales.

(1) *Vies de VII religieuses*, 95.

(2) *Vies des IV premières Mères*, 419.

(3) *Ib.*, 431.

Cela tient à deux causes : à sa tournure d'esprit, d'abord. Ardente et spontanée, Jeanne de Chantal l'est, certes, mais son imagination — et elle n'en manque pas — se meut dans le monde des réalités. D'autre part, le supplice intérieur qui fut la plupart du temps son partage, ses ténèbres spirituelles, son impuissance d'agir en l'oraison ne la portaient guère aux épanchements mystiques, encore moins aux effusions tendres exprimées sous la forme poétique du *Cantique des cantiques*. Nous avons ici son propre témoignage : « Hors quatre ou cinq versets... je n'ai osé m'en servir... car ce serait demander des faveurs et des caresses d'amour dues à... l'épouse, et non pas à une chétive servante » (1).

Certes, ainsi que le dit la mère de Chaugy, « tout son être était sacrifié à l'amour et servait à l'Amant » (2), mais Jeanne de Chantal « ne pouvait faire état de l'amour de douceur à l'égal de l'amour de douleur et d'humilité » (3).

Péronne-Marie de Châtel, au contraire, trouve la parfaite expression de ses sentiments et de son état d'âme dans les effusions lyriques du cantique sacré. Elle se l'assimile fond et forme au point de transposer toute sa vie dans le cadre fictif où « l'Amant sacré traite ses plus confidents secrets sous les simples entretiens d'un berger et d'une bergère » (4). Notre-Seigneur, dit la mère de Chaugy,

lui ayant donné cette lumière que la pureté d'intention en tout ce qu'elle ferait serait la jalousie par laquelle elle regarderait le Bien-Aimé et par où elle serait aussi regardée de Lui, et que si, au contraire, elle recherchait quelque chose d'humain en son travail elle mettrait un drap noir sur le treillis, et par conséquent que, sous ce voile épais et obscur, elle ne pourrait plus voir le Bien-Aimé, et que cette épaisseur et noirceur offensant sa vue elle ne serait plus regardée de Lui..., elle faisait toutes ses actions dans la pureté de cet esprit...

Ramassant de petits bouts de paille pour allumer le feu, elle disait : « Mon âme, pour allumer le feu du céleste amour, il faut ramasser les plus petites choses et profiter jusqu'aux moindres occasions des vertus, et si tu es fidèle à dresser ce petit bûcher, il ne manquera pas de s'embraser ; et si, étant allumé, tu prétends qu'il

(1) *Mémoires*, 363.

(2) *Ib.*, 364.

(3) *Ib.*

(4) *Vies des IV premières Mères*, 348.

continue d'ardre, continue aussi de lui fournir la matière pour l'entretenir. »

Allant puiser de l'eau pour le ménage, elle chantait ordinairement les deux premiers versets du psaume XLI: *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus. Sitivit anima mea ad Deum, fortem, virum.* Et allant cueillir des herbes, elle invitait son Bien-Aimé de descendre dans le jardin de son âme pour le visiter et pour voir les fruits des bons désirs qu'il entait sur son cœur...

Et quand [étant supérieure] elle demandait à notre digne Mère d'aller garder la vache dans l'enclos pour empêcher qu'elle ne broutât les entes du verger, elle se souvenait... de Jésus, en qualité de berger, gardant les âmes et les menant paître, et de la Sulamite à qui le divin amant ordonne, pour ne pas se méconnaître, de sortir de son cabinet où elle était en repos et de mener paître ses troupeaux autour des tabernacles des pasteurs... (1)

Etant « cellière », rapporte encore la mère de Chaugy,

après qu'elle eut ouï un sermon de notre vénérable Père où il dit que le divin Epoux a des mamelles meilleures que le vin, que sa maison n'est pas défournie d'une cave et qu'il a des celliers où il mène sa Sulamite et où il l'enivre d'une liqueur précieuse qui ne trouble pas la raison mais qui la purifie et qui, au lieu d'échauffer le sang, le tempère, qui fait concevoir de chastes désirs et qui germe les vierges, comme cette bien-aimée entra dans la cave pour faire son petit office, tout ce discours lui revint en la pensée, et sentant son cœur tout plein de l'amour divin, elle dit avec sa simplicité colombine: « Je ne sais, mon Dieu, si notre grand prélat voulait parler de cette cave ici, mais je crois que vous m'avez menée dans le cellier de cette amante; du moins je sens mon cœur tout plein et tout enivré de vous. » Dès ce moment, elle prenait un singulier plaisir de passer devant cette cave qui lui renouvelait le souvenir du vin et des mamelles de son cher Epoux, et un jour elle y fut ouïe dire: « Roi de mon cœur, nous nous réjouissons et tressaillons d'allégresse en vous au souvenir de vos mamelles. » (2)

A la veille de sa profession, elle écrira :

Je suis comme une pauvre esclave et captive qui dois être affranchie pour épouser le roi d'Israël... Je veux rogner mes ongles, raser mes cheveux et quitter pour jamais les livrées de ma captivité et de ma première servitude (3).

Les retraites, les solitudes sont pour elle « la sortie d'Egypte »,

(1) *Ib.*, 322 et ss.

(2) *Ib.*, 300.

(3) *Ib.*, 317.

« la retraite au désert », « le passage du Jourdain » (1) ; il y faut entrer, telle « la reine Esther dans le palais d'Assuérus, pour être frottée de myrrhe et parfumée de toutes sortes de poudres de senteur » (2), c'est-à-dire pour s'appliquer à la pénitence et à l'oraison.

Aperçoit-elle l'image de l'Ange gardien sur les portes des cellules, elle déclare :

Soixante forts d'Israël veillaient autour du lit du pacifique Salomon, et pendant que Notre-Seigneur fait sa couche virginale dans le cœur de ses épouses, il y a des légions entières de divins esprits qui environnent le lit de ce Prince pacifique. Ils tiennent tous l'épée à la main, et ils sont si bien aguerris qu'elles ne doivent point craindre les embûches et les ombres de la nuit, mais seulement s'appliquer à aimer leur cher Epoux et savourer les douceurs de sa présence (3).

Françoise de Chaugy nous rapporte qu'entrant dans la cellule des sœurs qui étaient en solitude, la mère de Châtel faisait « une profonde révérence, comme une petite servante ou fille de chambre, disait-elle, qui entre dans le cabinet de la princesse ou de l'épouse de son roi pour voir si elle aura l'honneur de lui rendre quelque petit service, lui ôtant quelque tache par la correction ou lui faisant quelque ajustement au gré de l'Epoux, l'encourageant et fortifiant en la vertu (4) ».

On le voit, la transposition est complète ; la mère de Châtel vit sa fiction.

Eh ! sans doute, j'entends bien que cette fiction correspond à une sublime réalité ; je sais bien aussi que l'Eglise elle-même emprunte ces images pour exprimer les mystères sacrés ; mais, autre chose est l'emploi passager, occasionnel, autre chose la transposition continue et complète de la vie mystique dans cette fiction.

Ce n'est pas toujours au Cantique, d'ailleurs, que la mère de Châtel emprunte ses comparaisons, mais elle en a pour tout :

Puisque j'entreprends le chemin de la perfection, dira-t-elle, je dois imiter les bons pèlerins qui se lèvent promptement, qui ne s'arrêtent jamais et qui font toute la diligence possible pour arri-

(1) *Ib.*, 437.

(2) *Ib.*

(3) *Ib.*, 443.

(4) *Ib.*, 437.

ver au lieu où ils aspirent. Il faut que je me presse puisque j'ai tant de chemin à faire, de crainte que la nuit ne me surprenne devant que d'être arrivée où je prétends. Et parce que le chemin est tout bordé d'ennemis et que je ne suis que sur la frontière, il faut encore que je sois guerrière et que, si d'une part l'entière confiance en Dieu est comme le bâton sur lequel je m'appuie et qui me sert, faisant voyage comme simple pèlerine, il faut que de l'autre main je porte l'image de la Croix et la mortification et le souvenir de la parole de Dieu qui est le glaive de l'esprit pour combattre et pour repousser les assauts de mes ennemis. « Jamais, ajoute Françoise de Chaugy, elle ne sortait de sa cellule qu'elle n'eût pris spirituellement ses armes... » (1)

Parvenu à ce degré, l'usage de la métaphore et de la comparaison serait un jeu d'esprit, n'était la sincérité des sentiments qu'il exprime. La mère de Châtel semble avoir été, dans cette voie, jusqu'aux limites du possible. Saint Joseph est pour elle : « le lis sacré sur lequel toutes les abeilles mystiques doivent aller faire leur petit butin pour composer le miel de la pure dévotion » ; c'est « le grand aumônier du paradis » qui tient « d'une main la clef de l'humilité... de l'autre le trésor... du pur amour » (2).

« Nous croyons,, dit Françoise de Chaugy, que cette chère Mère avait ainsi des dévotes et saintes maximes pour toutes les fonctions principales de sa charge... » (3)

L'annaliste qui nous les rapporte avec une pieuse admiration pouvait-elle, dans son propre style, n'en pas retenir quelque chose ?

Ce n'est pas un petit honneur aux Filles de la Visitation, écrit-elle, de savoir que, si le Bien-Aimé s'est comparé à *un faon de biche*, nos premières Mères, sonnante, par la suave odeur de notre cher Institut, comme d'un cor de chasse, les aient si heureusement invitées à suivre la piste de ce divin Epoux... ne cessant jamais de le poursuivre qu'elles ne l'aient blessé par un regard de leurs yeux et par un de leurs cheveux, c'est-à-dire par leurs affections et par leurs pensées jusqu'à ce que ce daim mystérieux, venant se rendre dans leurs cœurs comme l'on dit que le rhinocéros blessé à mort se vient rendre dans le sein d'une vierge, elles lui puissent dire : « Je tiens celui que mon âme désire et je ne le laisserai point aller éternellement. » (4)

(1) *Vies des IV premières Mères*, 296.

(2) *Ib.*, 442.

(3) *Ib.*, 437.

(4) *Ib.*, 155 et 156.

D'une façon générale, pourtant, surtout dans les *Mémoires*, son œuvre la plus parfaite, Françoise de Chaugy se tient plus près de saint François de Sales que de la mère de Châtel. Parfois même, en le citant, elle le complète à merveille et l'imite à s'y méprendre. C'est au point que la ligne de démarcation entre ce qui leur appartient respectivement n'est pas toujours facile à tracer, témoin cette jolie page :

Cet ardent amour de Dieu avait porté notre bienheureuse Mère à un si véhément désir de plaire à Celui qu'elle aimait, qu'elle s'obligea par vœu à faire toujours ce qui serait le plus parfait et plus agréable à Dieu, et, comme lui écrivit notre bienheureux Père, son cœur, amoureuxment attentif à plaire à l'Amant céleste, n'avait pas le loisir de se retourner sur soi-même, l'amour la portant et tournant continuellement son âme du côté de la chose aimée. Et, comme lui dit encore ce Bienheureux au même écrit, le soin qu'elle avait de la pureté de son âme la faisait ressembler aux colombes amoureuses qui se lavent et se mirent le long des ruisseaux, s'agençant non pour être belles mais pour plaire à leur amant. N'était-ce pas avoir un amour bien pur, bien net et bien simple puisqu'elle ne se purifiait pas pour être pure, elle ne se parait pas des vertus pour être belle, mais seulement pour plaire à son Amant divin, auquel, si la laideur eût été aussi agréable, elle l'aurait autant aimée que la beauté ? (1).

Psychologie fine et pénétrante, langue raffinée, pleine de nuances, tendresse délicate et passionnée, s'il est vrai que la préciosité, la vraie, c'est tout cela (2), n'en avons-nous pas dans cette page un parfait modèle, comme nous avons encore, dans celle qui suit, un exemple manifeste de l'influence de saint François de Sales devenu maître ès préciosité mystique ; il avait écrit à Jeanne de Chantal :

La Croix est la belle quenouille de la sainte épouse des Cantiques... la laine de l'innocent Agneau y est précieusement liée : [ses mérites, ses exemples, les mystères de la Croix]... Mettez avec révérence cette quenouille à votre côté gauche (3).

Or, continue la mère de Chaugy,

elle filait continuellement à cette sainte quenouille par considérations, aspirations et bons exercices et par une imitation soigneuse

(1) *Mémoires*, 359.

(2) Cf. Strowski, *op. cit.*, 402.

(3) *Lettres de saint François de Sales*, III, 186.

du Fils de Dieu ; elle tirait dans le fuseau de son cœur toute cette blanche et délicate laine, et, comme lui avait prédit le Bienheureux, elle s'en est fait un drap qui l'a couverte pour la garder du froid, des neiges et des frimas, de mille tentations durant sa vie et de confusion au jour de son décès (1).

Aussi bien :

toutes les paroles que ce saint évêque proférait pour l'instruction de cette sienne chère fille étaient des grains d'amour qu'elle enterrait dans la bonne terre de son cœur et les arrosait d'un continuel désir et fidélité qui faisaient sortir, en effet, des fruits de toutes les vertus (2).

D'autre part,

elle avait si fermement jeté l'ancre de son espérance en Dieu que rien n'était capable de la détourner de ce nord bienheureux (3).

Son cœur était « le char de l'Amour » qui roule « sur quatre roues : prudence, tempérance, justice et force » (4) ; « la maison que la divine Sapience avait édifiée... soutenue de sept colonnes » qui étaient « les sept vœux qu'elle avait faits » (5) ; « le jardin clos par le sacré vœu de chasteté et entouré d'une haie d'épines de mortifications et exercices de vertus » (6).

Il ne serait pas sans intérêt de suivre les traces de cette préciosité mystique à travers la génération visitandine du XVII^e siècle. L'*Année Sainte* nous offrirait, à ce sujet, maints documents que le cadre de cette étude ne nous permet pas d'utiliser. A elles seules, d'ailleurs, les biographies de la mère de Chaugy nous en fournissent assez pour montrer que la tendance est générale. Le fait même qu'on nous en rapporte les exemples avec admiration prouve assez qu'ils sont goûtés (7).

(1) *Mémoires*, 90.

(2) *Ib.*, 492.

(3) *Ib.*, 348.

(4) *Ib.*, 393.

(5) *Ib.*, 535.

(6) *Ib.*, 444.

(7) La mère de Chastelus travaille à une dentelle et une sœur lui dit : « Ma mère, il me semble que vous êtes attentive à tout autre chose qu'à ce que vous faites ». Elle répondit dans sa simplicité ordinaire : « ... Je considère que le premier fuseau qui conduit tous les autres dans cet ouvrage m'apprend que la charité, comme maîtresse, doit toujours marcher en tête de toutes les vertus et que, comme il faut, pour achever cet ouvrage que tous

Il n'y a pas lieu de s'en étonner : nourries jusqu'à la moelle des ouvrages de leur fondateur dont elles s'assimilaient journellement la doctrine, les visitandines devaient se trouver entraînées à l'imiter dans ses subtilités de langage et de sentiment. Dans ce domaine où le génie de saint François de Sales se meut à l'aise, soutenu par la maîtrise de son art autant que par la profondeur de sa pensée, il faut avouer pourtant qu'il avait touché les limites au delà desquelles le sentiment s'appelle mièvrerie, et la délicatesse du langage sucre et mignardise.

Or, ces limites, les visitandines les ont quelquefois franchies.

Péronne-Marie de Châtel, traversant un douloureux état de sécheresse intérieure, se place devant une image de la Vierge et lui fait cette prière :

« Ma très sainte Mère..., permettez-moi de vous dire que vous, qui avez une charité si grande, ne manquez pas de faire aux autres ce que vous voudriez que l'on vous fit, et que, si votre Bien-Aimé vous avait laissée, vous voudriez qu'on vous le rendit. Vous avez été dolente pour l'avoir perdu l'espace de trois jours ; il y a si longtemps que je le cherche sans en apprendre des nouvelles. Or, très sainte Vierge, vous tenez toujours ce cher Amour sur votre sein, mais il faut que je vous fasse éprouver en figure s'il fait bon en être séparé. » Sur cela, détachant l'image et prenant ses ciseaux, elle coupa l'image du petit Jésus que la Vierge tenait entre ses bras et, l'ayant mise dans son sein, elle remit l'image dans son lieu, et haranguant de nouveau la sainte Vierge : « Ma douce Mère, lui disait-elle, pardonnez-moi si je vous ai pris votre Fils, vous m'y avez contrainte, puisque vous ne vouliez pas me le donner. » Et, au même instant, elle fut saisie d'un si doux sentiment de compassion de voir l'image de la Mère sans celle du Fils que, se mettant à pleurer, elle lui dit : « A la vérité, glorieuse Vierge, je n'ai pas le courage de vous laisser sans votre précieux joyau. » Et

les fuseaux dont je me sers pour le faire suivent le premier qui les conduit, de même pour achever l'ouvrage de notre perfection, il faut que toutes les vertus suivent la charité qui est la première de toutes les vertus. » (*Vies de plusieurs supérieures*, 249).

Voici comment la sœur de la Fléchère entraîne ses novices à la pratique de la vertu :

« Il faut nous embarquer sur l'Océan de l'immensité de Dieu et voguer à la merci de la divine Providence. Le monastère sera notre vaisseau, la croix servira de mât ; nos vœux seront les cordages ; Jésus-Christ le pilote ; la sacrée Vierge, l'étoile ; notre cœur la boussole ; les provisions du vaisseau seront tant de pratiques de vertus que nous ferons tous les jours ; nos passions et mouvements déréglés seront les forçats qu'il nous faudra tenir enchaînés, liés et garrottés sans leur accorder aucune liberté, et par ce moyen nous pourrions devenir égales, paisibles, douces et humbles. » (*Vies de plusieurs supérieures*, 378).

tout soudain elle recolla l'image du petit Jésus au lieu d'où elle l'avait coupée (1).

Sainte simplicité, je le sais bien, et que Dieu peut avoir pour agréable : « Le royaume des cieux est pour les enfants et pour ceux qui leur ressemblent. » Mais je préfère la rondeur de la mère de Chantal. Elle aussi a une image, et, à ce propos, déclare à Françoise de Chaugy :

Tous les jours, lorsque je commence notre lecture, je baise les pieds à Jésus, Marie, Joseph, mais parce qu'il y a à notre image un démon peint sous leurs pieds et que je ne les puis baiser sans baiser cette laide bête, je prierai monsieur le Doyen d'y passer un peu de peinture pour effacer celui qui nous voudrait effacer du livre de vie (2).

La vie mystique des visitandines s'exprimait volontiers en vers, car la mère de Chantal aimait les cantiques. « Elle ne se souciait point de la bonne rime, dit Françoise de Chaugy, pourvu qu'elle y trouvât de la dévotion. » (3). La revue de ceux qui nous sont parvenus, soit dans les *Mémoires* et les *Vies des premières Mères*, soit dans l'*Année Sainte*, nous fournirait une jolie moisson de documents sur la préciosité mystique (4).

Péronne-Marie de Châtel avait connu par intervalles des états de sécheresse et d'obscurité dans lesquels, incapable d'exprimer ce qu'elle ressentait, « elle disait de fort bonne grâce que la clef de son intérieur était égarée ». Alors elle chantait ces couplets qu'elle avait composés :

Je veux sans cesse soupirer
Après cet Amant tout aimable ;
Mes yeux ne cessent de pleurer
Pour son absence lamentable.

(1) *Vies des IV premières Mères*, 332 et 333. La sœur Marie-Pierrette Perreault, de la Visitation de Pont-Saint-Esprit, avait une dévotion spéciale à la sainte Vierge. Quand venait la fête des « chastes épousailles » de Marie. « outre son soin ordinaire d'exciter la dévotion de la communauté, elle apportait à la récréation de ce jour un bassin plein de fruits ou d'autres douceurs qu'elle avait conservés de son dessert ou des soulagements donnés à ses infirmités, et les distribuait aux sœurs comme les invitant au festin des noces de leur commune mère ». (*Année Sainte*, IX, 323).

(2) *Mémoires*, 416.

(3) *Ib.*, 400.

(4) Cf. *Année Sainte*, I, 138, 558, 747 ; VI, 268 ; VIII, 548 ; IX, 550 ; X, 77 ; XI, 583 et 737 ; XII, 488 et 568. — *Mémoires*, 338, 343, 356, 362, 373, 409, 413, 421, 515, 535. — *Vies des premières Mères*, 345, 373, 381, 457. — Bibl. nat. ms. 25.075.

Où faites-vous votre séjour,
 Vous éloignant de moi, mon Dieu, mon seul amour !

.....
 Vous savez que je n'ai que Vous,
 Tout le reste m'est un martyre ;
 Ne vous aimant, mon cher Epoux,
 Autant que mon cœur le désire,
 Je souffre une extrême langueur.

C'est un cruel martyre et j'aime sa douleur.

.....
 Venez à moi, mon Bien-Aimé,
 Chargé de travaux et de peine.
 D'un cœur pour vous seul animé,
 Souffrir, c'est être plus que reine,
 Mon berger, mon divin chasseur,

N'épargnez point vos coups, j'aime trop leur douleur (1)

Se voyant malade et proche de sa fin, elle pria la mère de Chaugy de lui composer deux cantiques : « l'un pour la réveiller en qualité de pèlerine, l'autre pour l'animer au combat en qualité de guerrière » ; elle prit soin de lui expliquer surtout « ce qu'elle désirait que son cantique de pèlerine comprît ».

La mère de Chaugy s'efforça « de suivre son dessein ès couplets suivants » :

L'amante divine,
 Proche d'un ruisseau,
 Voyant courir l'eau
 Dans son origine,
 Pousse hors de sa poitrine
 Cet élan nouveau :

Sus, sus, pauvre épouse
 Eprise d'amour,
 Tâche nuit et jour
 D'aller à ta source.
 Ah ! que ferai-je ? ma course
 Retarde toujours.

Je suis languissante
 En ce triste lieu,
 Etant de mon Dieu
 Quasi comme absente,
 Et plus ma flamme augmente
 Plus j'envie les cieux.

(1) *Vies des IV premières Mères*, 368.

Ma douleur cruelle
Va jusqu'au trépas,
Quand j'entends, hélas!
Que mon Dieu m'appelle,
Et qu'une chaîne mortelle
M'arrête ici-bas!

Quel bras secourable,
M'écrié-je alors,
Rompra de cê corps
Le lacs misérable ?
Soudain d'un vol souhaitable
Je prendrai l'essor.

L'épine a ses roses,
Les prés ont leurs fleurs,
Moi je n'ai que pleurs
Parmi toutes choses;
Hors de la cause des causes
Je n'ai que langueurs.

Mais que veux-je en terre,
Ni dedans les cieux?
Que cherchent mes yeux,
Que leur Salutaire...
Rien ne peut me satisfaire
Que le Dieu des dieux! (1)

Evidemment nous préférons à ces vers de pastorale le « Je meurs de ne pouvoir mourir » de sainte Thérèse, et, malgré leur grâce, ils nous feraient sourire si nous ne savions à quelle profondeur de sentiment ils correspondent; mais l'amour qui les redit les remplit de sens et ils deviendront subitement éloquents sur les lèvres de la mère de Châtel mourante, répétant dans un souffle :

Mais que veux-je en terre
Ni dedans les cieux?
Que cherchent mes yeux,
Que leur Salutaire...
Rien ne me peut satisfaire
Que le Dieu des dieux!

Les pointes et les jeux d'esprit ne manqueraient pas dans

(1) *Vies des IV premières Mères*, 445.

notre gerbe si nous voulions poursuivre la moisson. Cueillons encore ce quatrain :

Je ne veux rien et je veux toute chose,
Jésus m'est tout, sans lui tout ne m'est rien !
Otez-moi tout, donnez-moi ce seul bien,
Car en lui seul toute chose est enclose. (1)

Terminons enfin par celui-ci qu'on croirait extrait d'une anthologie des précieuses :

Dans la douleur mon temps se passe ;
Mettons-en le sujet au jour :
En son midi je vois l'amour,
Et mon cœur, hélas ! n'est que glace... (2)

Ce texte nous ramène droit à François de Sales qui, avec non moins de recherche et de subtilité, en a fourni le thème dans son *Théotime* :

Celui des mortels qui ne désire pas d'aimer davantage la divine bonté, il ne l'aime pas assez, dit le saint ; la suffisance en ce divin exercice ne suffit pas à celui qui s'y veut arrêter comme si elle lui suffisait. (3)

Convenons que la visitandine-poète était à bonne école.

(1) Lettres circulaires de la Visit. de Grenoble. Lettre du 5 janvier 1650. Bibl. nat.

(2) *Année sainte*, XII, 488.

(3) *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. VI, ch. XIII, p. 351.

CONCLUSION

Si l'on excepte les *Mémoires* touchant la vie et les vertus de sainte Chantal, il est bien difficile d'apporter un jugement définitif sur l'œuvre littéraire de Françoise-Madeleine de Chaugy.

D'une part, en effet, plusieurs de ses travaux, tels l'*Année Sainte* et l'*Histoire des Fondations de l'Ordre*, ne nous parviennent qu'à travers des transformations ou compilations qui la défigurent ; d'autre part, même dans ceux qui nous parviennent signés de son nom, tels les quatre volumes de biographies, il est malaisé de savoir exactement ce qui lui appartient en propre. De plus, alors même que sa contribution personnelle est importante, comme dans les *Vies* des quatre premières Mères et quelques autres, Françoise de Chaugy n'est pas absolument maîtresse de sa rédaction : elle écrit sous le contrôle de la mère de Chantal et suit une tradition imposée dont nous avons montré les exigences. Vient-elle par la suite à retoucher son œuvre pour la livrer à l'impression ? Elle ne la refait pas, mais se contente d'y ajouter quelques hors-d'œuvre ; et s'il est des biographies qui exigent une refonte en raison d'une documentation nouvelle, ce remaniement se fait en suivant de près la rédaction et le plan primitifs. Notons aussi que l'annaliste, qui a rédigé hâtivement et sans nulle prétention de faire œuvre littéraire, revoit et retouche plus hâtivement encore, au milieu de soucis et d'occupations multiples.

Les quatre volumes des *Vies des premières Mères et Sœurs de la Visitation* constituent donc une œuvre plus intéressante par le fond que par la forme et qui ne saurait nous donner la mesure du talent de Françoise-Madeleine de Chaugy.

C'est donc aux *Mémoires*, en définitive, qu'il revient de nous

renseigner sur la valeur de l'annaliste. Cette valeur est grande, nous l'avons montré, et l'on peut s'étonner que son œuvre soit restée, en général, si peu connue. C'est que, lorsqu'elle parut enfin dans sa forme authentique, en 1874, Mgr Bougaud avait déjà publié son histoire de sainte Jeanne de Chantal où il avait largement cité, mais aussi **amplement complété** les *Mémoires*, leur ôtant ainsi l'attrait de la nouveauté ; d'autre part, la langue vieillie de ces chroniques n'attirait pas vers elles la faveur du public pieux qui seul, à cette époque, fournissait des lecteurs à la littérature hagiographique.

Les éminents travaux de M. Henri Brémond et le retour marqué du grand public vers la littérature spiritualiste donnent actuellement aux écrits mystiques un regain de faveur. Les œuvres de saint François de Sales, en particulier, qui, elles aussi, voient enfin le jour dans leur forme originale, grâce à l'admirable édition d'Annecy, suscitent des études et des travaux de tout genre. Il semble qu'on vienne de découvrir une mine d'or. Ce retour de sympathie vers la doctrine et la spiritualité salésiennes attire l'attention sur l'histoire de Jeanne de Chantal et des premières visitandines, et, par là même, sur les *Mémoires* de la mère de Chaugy. C'est qu'en effet, ces documents, issus du milieu même qu'ils évoquent, non seulement racontent le passé, mais en restituent l'atmosphère spirituelle. A ce point de vue, Françoise de Chaugy n'a jamais été surpassée ni même égalée. Qui veut redire cette histoire après elle doit la citer abondamment ou se résigner à fausser quelque peu la note.

Elle a la sincérité, la spontanéité, la finesse, la grâce, la naïveté, la fraîcheur, et ce je ne sais quoi de séduisant qui échappe à l'analyse. Ces qualités, jointes à un style alerte, primesautier, plein de mouvement et de vie, en font un conteur exquis et, à mon sens, de premier ordre. Notons aussi que la langue des *Mémoires* est intéressante pour l'étude de la transition entre la terminologie riche et savoureuse du XVI^e siècle et le langage classique du XVII^e.

L'intérêt de cet ouvrage fait regretter que Françoise de Chaugy n'ait eu ni le loisir, ni la documentation, ni la liberté nécessaires pour faire en toutes ses chroniques œuvre vivante et personnelle. Liée par le genre stéréotypé en usage à la Visitation, travaillant trop souvent sur des mémoires déjà rédigés, l'annaliste perd sa spontanéité, et, par suite, tout son charme.

Elle le retrouve par intervalles dès que le sujet sollicite ses dons innés de conteur, mais ce n'est plus la séduction continue des *Mémoires* sur la sainte.

Cependant, telle quelle, l'œuvre de Françoise-Madeleine de Chaugy, considérée dans sa totalité, présente un intérêt capital qui est de nous offrir vécue, réalisée, dans les biographies de Jeanne de Chantal et des premières visitandines, la doctrine ascétique et mystique de saint François de Sales ; intérêt doublement attachant, car, si la doctrine salésienne a été le guide sûr de ces âmes de choix vers les hauteurs du pur amour, ces âmes, à leur tour, ont été le champ d'expérience où le saint élaborait et contrôlait sa doctrine. C'est pourquoi la lecture des œuvres de la mère de Chaugy est le complément obligé de celle des *Entretiens spirituels* et du *Traité de l'Amour de Dieu*. Elles aident à les comprendre ; elles en sont la vivante illustration. Si la philosophie et la mystique du *Traité de l'Amour de Dieu* éclairent pour nous les expériences religieuses décrites dans les biographies des visitandines, ces expériences nous aident, à leur tour, à comprendre la doctrine du *Traité*.

Par ailleurs, les écrits de la mère de Chaugy révèlent d'une manière irréfutable l'influence de saint François de Sales sur la formation de l'esprit précieux.

Mise à part leur valeur spécifiquement littéraire, les documents que nous apporte Françoise de Chaugy, même à travers les amplifications et remaniements que l'on sait, constituent donc, pour l'histoire religieuse du XVII^e siècle, une mine des plus abondantes et qui est loin d'être épuisée.

FIN

Vu et lu :

Caen, 18 février 1933.

Le Doyen de la Faculté des Lettres,
A. BARBEAU.

Vu et permis d'imprimer :

Caen, le 20 février 1933.

Le Recteur de l'Académie,
L. MAIGRON.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	V
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

LES ŒUVRES

CHAPITRE I. — Les trois grains de froment	1
CHAPITRE II. — La formation de l'annaliste	5
CHAPITRE III. — Genèse des œuvres. Analyse. Manuscrits, copies et remaniements. Editions	11
1) L'histoire des Fondations de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie (1637-1638)	12
2) Mémoires sur la vie et les vertus de J.-F. Frémyot de Chantal	25
3) Abrégé de la Vie de saint François de Sales	59
4) Les Vies des premières Mères et Sœurs de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie	64
5) L'Année Sainte	80
6) Méditations tirées des offices de l'Eglise et des écrits de saint François de Sales	87
7) Statuts, office et litanies pour la confrérie de saint François de Sales, avec l'abrégé de la vie du saint ..	92

DEUXIÈME PARTIE

LA SPIRITUALITÉ SALÉSIENNE

dans l'œuvre littéraire de la mère de Chaugy

CHAPITRE I. — L'intérêt de cette œuvre	97
CHAPITRE II. — Les Philothées	102
CHAPITRE III. — Sur les pas de Théotime	118

TROISIÈME PARTIE

L'ÉCRIVAIN

CHAPITRE I. — La composition	158
CHAPITRE II. — Le récit	171
CHAPITRE III. — Remarques générales sur la langue et le style	183
CHAPITRE IV. — Les images et les symboles. La préciosité mystique	193
CONCLUSION	211

